

MÉMOIRES.

TOME CINQUIEME.

C

I

E

De

SECONDE PARTIE
DES
CONFESSIONS
DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

EDITION enrichie d'un nouveau
recueil de ses Lettres.

TOME CINQUIEME.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de L. FAUCHE-BOREL,
Imprimeur du Roi.

M. DCC. XC.



C
S
-
L
ne
la
me
dro
H.
pu
Col
rev

L E S
C O N F E S S I O N S
D E

J. J. ROUSSEAU.

Intus & in cute.

SECONDE PARTIE.

LIVRE NEUVIEME.

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage, ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison ; & si-tôt que mon logement fut prêt , je me hâtai de m'y rendre , aux grandes huées de la cotterie H. . . . chique , qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude , & qu'on me verroit dans peu revenir avec ma courte honte , vivre

Tome V.

A

2 LÈS CONFESIONS.

comme eux à Paris. Pour moi , qui depuis quinze ans hors de mon élément me voyois prêt d'y rentrer , je ne faisois pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étois , malgré moi , jeté dans le monde , je n'avois cessé de regretter mes cheres Charmettes , & la douce vie que j'y avois menée. Je me sentois fait pour la retraite & la campagne ; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs : à Venise , dans le train des affaires publiques , dans la dignité & d'une espece de représentation , dans l'orgueil des projets d'avancement ; à Paris dans le tourbillon de la grande société , dans la sensualité des soupers , dans l'éclat des spectacles , dans la fumée de la gloire ; toujours mes bosquets , mes ruisseaux , mes promenades solitaires venoient par leur souvenir , me distraire , me contrister , m'arracher des soupirs & des desirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'affujettir , tous les projets d'ambition , qui , par accès , avoient an-

ni de mé mon zele , n'avoient d'autre but que
ment d'arriver un jour à ces bienheureux loi-
faisois sirs champêtres , auxquels en ce moment
teries je me flattois de toucher Sans m'être mis
i, jetois dans l'honnête aisance que j'avois cru
de re- seule pouvoir m'y conduire , je jugeois ,
& la par ma situation particuliere , être en état
Je me de m'en passer , & pouvoir arriver au
a cam- même but par un chemin tout contraire.
vivre Je n'avois pas un sou de rente : mais j'a-
e trai- vois un nom , des talens ; j'étois sobre ,
dignité & je m'étois ôté les besoins les plus dis-
ns l'or- pendieux , tous ceux de l'opinion, Outre
Paris cela , quoique paresseux , j'étois labo-
Société rieux cependant quand je voulois l'être ;
dans l'é- & ma paresse étoit moins celle d'un fai-
ée de léant , que celle d'un homme indépen-
s , mé- ant , qui n'aime à travailler qu'à son
itaires heure. Mon métier de copiste de musique
iltraire étoit ni brillant ni lucratif ; mais il
upirs étoit sûr. On me savoit gré dans le monde ,
uxque d'avoir eu le courage de le choisir. Je
s proje- pouvois compter que l'ouvrage ne me
ient an- manqueroit pas , & il pouvoit me suffire

4 LES CONFESSIONS.

pour vivre, en bien travaillant. Deux mille francs qui me restoient du produit du *Devin du village* & de mes autres écrits, me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit; & plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier, me promettoient, sans rançonner les libraires, de me fournir des supplémens suffisans pour travailler à mon aise, sans m'excéder, & même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'occupoient utilement, n'étoit pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins & à mes desirs, pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse & durable, dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif; & au lieu d'asservir ma plume à la copie, la dévouer entièrement à des écrits qui, du vol que j'avois pris & que je me sentoient en état de soutenir, pouvoient me faire vivre dans l'au-

scil

Deux
oduit
autres
pour
uvra-
e pro-
aires,
vailler
même
a pro-
osé de
poient
en fort
ropor-
desirs
mettre
s celle
choisir
fait de
d'asser-
uer en
j'avois
e foute
ans l'a-
bondance & même dans l'opulence, pour
peu que j'eusse voulu joindre des ma-
nœuvres d'auteur, au soin de publier
de bons livres. Mais je sentoís qu'écrire
pour avoir du pain, eût bientôt étouffé
mon génie & tué mon talent, qui étoit
moins dans ma plume que dans mon
cœur, & né uniquement d'une façon de
penser élevée & fiere, qui seule pouvoit
le nourrir. Rien de vigoureux, rien de
grand ne peut partir d'une plume toute
vénale. La nécessité, l'avidité peut-être,
m'eût fait faire plus vite que bien. Si le
besoin du succès ne m'eût pas plongé dans
les cabales, il m'eût fait chercher à dire
moins des choses utiles & vraies, que
des choses qui plussent à la multitude;
& d'un auteur distingué que je pouvois
être, je n'aurois été qu'un barbouilleur
de papier. Non, non : j'ai toujours senti
que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit
être illustre & respectable, qu'autant
qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop dif-
ficile de penser noblement, quand on ne

6 LES CONFESSIONS.

penſe que pour vivre. Pour pouvoir, & pour oſer dire de grandes vérités, il ne do-
 fant pas dépendre de ſon ſuccès. Je jetois ren-
 mes livres dans le public avec la certi- ble
 tude d'avoir parlé pour le bien commun, de
 ſans aucun ſouci du reſte. Si l'ouvrage cho-
 étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en moi-
 vouloient pas profiter. Pour moi, je n'a- C
 vois pas beſoin de leur approbation pour enc-
 vivre. Mon métier pouvoit me nourrir, à ve-
 ſi mes livres ne ſe vendoient pas; & voilà prin-
 précifément ce qui les faiſoit vendre. com-

Ce fut le 9 avril 1756, que je quittai de r-
 la ville pour n'y plus habiter; car je mie-
 ne compte pas pour habitation, quelques dre
 courts ſéjours que j'ai faits depuis, tant qui
 à Paris qu'à Londres & dans d'autres fom-
 villes, mais toujours de paſſage, ou tou- plan-
 jours malgré moi. Mad. D'. . . . y vint rue
 nous prendre tous trois dans ſon carroſſe; mag-
 ſon fermier vint charger mon petit ba- mon
 gage, & je fus installé dès le même jour acco-
 Je trouvai ma petite retraite arrangée & livr-
 meublée ſimplement, mais proprement, tres-

voir, & même avec goût. La main qui avoit
il ne donné ses soins à cet ameublement, le
etois rendoit à mes yeux d'un prix inestima-
certi- ble, & je trouvois délicieux d'être l'hôte
un, de mon amie, dans une maison de mon
rage choix, qu'elle avoit bâtie exprès pour
n'en moi.

Quoiqu'il fît froid & qu'il y eût même
pour encore de la neige, la terre commençoit
rir, à végéter; on voyoit des violettes & des
voilà prime-veres, les bourgeons des arbres
. commençoient à poindre, & la nuit même
ittai de mon arrivée fut marquée par le pre-
ar je mier chant du rossignol, qui se fit enten-
ques dre presque à ma fenêtre, dans un bois
tant qui touchoit la maison. Après un léger
atres sommeil, oubliant à mon réveil ma trans-
tou- plantation, je me croyois encore dans la
vint rue Grenelle, quand tout-à-coup ce ra-
osse; mage me fit tressaillir, & je m'écriai dans
ba- mon transport: enfin tous mes vœux sont
our accomplis. Mon premier soin fut de me
e & livrer à l'impression des objets champê-
ent, tres dont j'étois entouré. Au lieu de com-

8 LES CONFESSIONS.

mencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, & il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la sentoisi faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage, me transportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guere auprès des villes; & jamais, en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon libre champêtre, je songeai à ranger mes papperasses & à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, & mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc & de mon crayon: car n'ayant jamais pu écrire & penser à mon aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, & je comptois bien

L I V R E IX.

que la forêt de Montmorency, qui étoit
 ent, presque à ma porte, seroit désormais mon
 mes cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits
 hier, commencés ; j'en fis la revue. J'étois assez
 un magnifique en projets ; mais dans les tra-
 e je cas de la ville, l'exécution jusqu'alors
 Plus avoit marché lentement. J'y comptois
 plus mettre un peu plus de diligence, quand
 foli-j'aurois moins de distraction. Je crois
 rtoit avoir assez bien rempli cette attente ; &
 t de pour un homme souvent malade, souvent
 uve à la C. e, à E. ... y, à Eaubonne,
 n s'y au château de Montmorency, souvent
 , on obsédé chez lui, de curieux défœuvrés,
 aris. & toujours occupé la moitié de la jour-
 a dé-née à la copie, si l'on compte & mesure
 mes les écrits que j'ai faits dans les six ans que
 ons. j'ai passés, tant à l'Hermitage qu'à Mont-
 fait, morency, l'on trouvera, je m'assure,
 près-que si j'ai perdu mon temps durant cet
 n pe-intervalle, ce n'a pas été du moins dans
 car l'oisiveté.

mon Des divers ouvrages que j'avois sur le
 é de chantier, celui que je méditois depuis
 bien

long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, & qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit loi-
treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée, lorsqu'étant à Venise, j'avois eu quelqu'occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, & que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne seroit que ce que la nature de son gouvernement le feroit être; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible, me paroissoit se réduire à celle-ci. Quelle est la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à un

ec le cette autre-ci , si même elle en étoit différente : Quel est le gouvernement qui , selon par sa nature , se tient toujours le plus près de la loi ? De là , qu'est-ce que la loi ? & une chaîne de questions de cette importance. Je voyois que tout cela m'emmenoit à de grandes vérités , utiles au bonheur du genre humain , mais sur-tout à celui de ma patrie , où je n'avois pas trouvé , dans le voyage que je venois d'y faire , les notions des loix & de la liberté assez justes , ni assez nettes à mon gré ; & j'avois cru cette maniere indirecte de leur donner , la plus propre à ménager l'amour-propre de ses membres , & me faire pardonner d'avoir pu voir là-possessus un peu plus loin qu'eux.

le-ci Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage , il n'étoit encore guere avancé. Les livres de cette espece demandent de la méditation , dans le loisir , de la tranquillité. De plus , je voyois celui-là , comme on dit , en bonne fortune , & je n'avois voulu communi-

quer mon projet à personne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parût trop hardi pour le siècle & le pays où j'écrivois, & que l'effroi de mes amis ne me gênât dans l'exécution. J'ignore encore s'il seroit fait à temps, & de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir, sans contrainte, donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit ; bien sûr que, n'ayant point l'humeur satyrique, & ne voulant jamais chercher d'application, je serois toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulois

(*) C'étoit sur-tout la sage sévérité de Duclos qui m'inspiroit cette crainte : pour Diderot, je ne sais comment toutes mes conférences avec lui tendoient tous les jours à me rendre satyrique & mordant, plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourné de le consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur & de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage par celui du *Contrat social*, qui en est tiré.

pleinement

pleinement , sans doute , du droit de penser , que j'avois par ma naissance ; mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à vivre , sans jamais défobéir à ses loix ; & très-attentif à ne pas violer le droit des gens , je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

J'avoue même , qu'étranger & vivant en France , je trouvois ma position très-favorable pour oser dire la vérité ; sachant bien que , continuant comme je voulois faire , à ne rien imprimer dans l'état sans permission , je n'y devois compte à personne de mes maximes & de leur publication par-tout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Geneve même , dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés , le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Mad. D'....y , de renoncer au projet d'aller m'établir à Geneve. Je sentoís , comme je l'ai dit

14 LES CONFESSIONS.

dans l'*Emile*, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse, étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de politique très-simple & cependant très-adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eût chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire, mes livres n'auroient pas moins été faits, & peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laissant en repos, on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages; & de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'événement, que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-même. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte; mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très-peu de l'auteur; mais on vouloit perdre Jean-Jaques; & le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'en-jambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs: je fais seulement que, si mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir fait son effet, même avant ma retraite à l'Hermitage, sans que personne eût songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à

empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France, où il se vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors, la *Nouvelle Héloïse* parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement; &, ce qui sembleroit presque incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante, est exactement la même que celle du vicair Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le *Contrat social*, étoit auparavant dans le *Discours sur l'inégalité*; tout ce qu'il y a de hardi dans l'*Emile*, étoit auparavant dans la *Julie*. Or, ces choses hardies n'exciterent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages; donc ce ne furent pas elles qui l'exciterent contre les derniers.

Une autre entreprise à peu près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment; c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de S. Pierre, dont, entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu

parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été
suggérée, depuis mon retour de Geneve,
par l'abbé de Mably, non pas immédia-
tement, mais par l'entremise de Mad.
D...n, qui avoit une sorte d'intérêt à
me la faire adopter. Elle étoit une des
trois ou quatre jolies femmes de Paris,
dont le vieux abbé de S. Pierre avoit
été l'enfant gâté; & si elle n'avoit pas
eu décidément la préférence, elle l'avoit
partagée au moins avec Mad. d'A...n.
Elle conservoit pour la mémoire du bon
homme, un respect & une affection qui
faisoient honneur à tous deux, & son
amour-propre eût été flatté de voir
ressusciter par son secrétaire, les ou-
vrages morts-nés de son ami. Ces mêmes
ouvrages ne laissoient pas de contenir
des excellentes choses, mais si mal dites,
que la lecture en étoit difficile à fonde-
re en air; & il est étonnant que l'abbé de Saint-
Pierre, qui regardoit ses lecteurs comme
de grands enfans, leur parlat cependant
comme à des hommes, par le peu de force

18 LES CONFESSIONS.

qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit le
pour cela qu'on m'avoit proposé ce tra- va
vail, comme utile en lui-même, & com- do
me très-convenable à un homme labo- dé
rieux en manœuvre, mais paresseux com- de
me auteur, qui trouvant la peine de pen- ne
fer très-fatigante, aimoit mieux en choses tat
de son goût, éclaircir & pousser les idées qu
d'un autre, que d'en créer. D'ailleurs, en fal
ne me bornant pas à la fonction de tra par
ducteur, il ne m'étoit pas défendu de tio
penser quelquefois par moi-même, & je l'H
pouvois donner telle forme à mon ou- vra
vrage, que bien d'importantes vérités y doi
passeroient sous le manteau de l'abbé de
S. Pierre, encore plus heureusement que voi
sous le mien. L'entreprise, au reste, n'é mo
toit pas légère : il ne s'agissoit de rien de
moins que de lire, de méditer, d'extraire lien
vingt-trois volumes, diffus, confus, utili
pleins de longueurs, de redites, de pé utili
tites vues courtes ou fausses, parmi les tion
quelles il en falloit pêcher quelques m'é
unes, grandes, belles, & qui donnoient part

étoit le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même souvent abandonné, si j'eusse honnêtement pu m'en dédire ; mais en recevant les manuscrits de l'abbé, qui me furent donnés par son neveu le comte de S. Pierre , à la sollicitation de S. Lambert, je m'étois en quelque sorte engagé d'en faire usage , & il falloit ou les rendre , ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuscrits à l'Hermitage , & c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes soins.

J'en méditois un troisième , dont je devois l'idée à des observations faites sur moi-même ; & je me sentoís d'autant plus de courage à l'entreprendre , que j'avois lieu d'espérer de faire un livre vraiment utile aux hommes , & même un des plus utiles qu'on pût leur offrir , si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes font , dans le cours de

leur vie , souvent diffeemblables à eux-mêmes , & semblent se transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une chose auffi connue , que je voulois faire un livre : j'avois un objet plus neuf & même plus important ; c'étoit de chercher les caufes de ces variations , & de m'attacher à celles qui dépendoient de nous , pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes , pour nous rendre meilleurs & plus fûrs de nous. Car il eft , fans contredit , plus pénible à l'honnête homme , de réfifter à des defirs déjà tout formés , qu'il doit vaincre , que de prévenir , changer ou modifier ces mêmes defirs dans leur fource , s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté réfifte une fois , parce qu'il eft fort , & fuccombe une autre fois , parce qu'il eft foible ; s'il eût été le même qu'auparavant , il n'auroit pas fuccombé.

En fondant en moi-même , & en recherchant dans les autres à quoi tenoient

ces diverses manieres d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie, de l'impression antérieure des objets extérieurs, & que, modifiés continuellement par nos sens & par nos organes, nous portions, sans nous en appercevoir, dans nos idées, dans nos sentimens, dans nos actions même, l'effet de ces modifications. Les frappantes & nombreuses observations que j'avois recueillies, étoient au-dessus de toute dispute, & par leurs principes physiques, elles me paroissoient propres à fournir un régime extérieur, qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauvroît à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si l'on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre ma-

chine , & sur notre ame par conséquent tout nous offre mille prises presque assurées , pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier , & dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés , qui aimant sincèrement la vertu , se défient de leur foiblesse , qu'il me paroissoit aiséd'en faire un livre agréable à lire , comme il l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage , dont le titre étoit , *la Morale sensitive , ou le matérialisme du sage*. Des distractions dont on apprendra bientôt la cause , m'empêcherent de m'en occuper , & l'on saura aussi quel fut le sort de mon esquisse qui tient au mien , de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela , je méditois depuis quelque temps un système d'éducation dont Mad. de C. x , que celle de son mari faisoit trembler pour ses

fil, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Aussi, de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'ai conduit à sa fin. Celle que je m'étois proposée, en y travaillant, méritoit, ce semble, à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet. Je ne ferai que trop forcé en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditations pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant ; si-tôt que je m'arrête, je ne pense plus, & ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon dictionnaire de musique, dont les matériaux dispersés, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à

neuf. J'apportoïſ quelques livres , dont j'avois beſoin pour cela ; j'avois paſſé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres , qu'on me prêtoit à la bibliothèque du roi , & dont on me permiſſoit même d'emporter quelques-uns à l'Hermitage. Voilà mes proviſions pour compiler au logis , quand le temps ne me permettoit pas de ſortir , & que je m'en ſervois de ma copie. Cet arrangement me convenoit ſi bien , que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorency & même enſuite à Motiers , où j'achèvai ce travail tout en en faiſant d'autres & trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage eſt un véritable délaſſement.

Je ſuivis aſſez exactement , pendant quelque temps , la diſtribution que m'étoit preſcrite , & je m'en trouvois très bien ; mais quand la belle ſaiſon ramena plus fréquemment Mad. D' y E y ou à la C e , je trouvois que des ſoins , qui d'abord ne me coûtoient pas , mais que je n'avois pas m

en ligne de compte , dérangoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que Mad. D' y avoit des qualités très-aimables : elle aimoit bien ses amis , elle les servoit avec beaucoup de zele ; & n'épargnant pour eux ni son temps ni ses soins , elle méritoit assurément bien qu'en retour , ils eussent des attentions pour elle. Jusqu'alors j'avois rempli ce devoir sans songer que c'en étoit un ; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne , dont l'amitié seule m'empêchoit de sentir le poids : j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les sociétés nombreuses. Mad. D' y s'en prévalut pour me faire une proposition qui paroïssoit m'arranger , & qui l'arrangeoit davantage : c'étoit de me faire averser toutes les fois qu'elle seroit seule , ou peu près. J'y consentis , sans voir à moi je m'engageois. Il s'ensuivit de là , que je ne lui faisois plus de visite à mon heure , mais à la sienne , & que je n'étois jamais sûr de pouvoir disposer de moi.

même un seul jour. Cette gêne alté-
 beaucoup le plaisir que j'avois pris ju-
 qu'alors à l'aller voir. Je trouvai qu'
 cette liberté qu'elle m'avoit tant promise
 ne m'étoit donnée qu'à condition de
 m'en prévaloir jamais ; & pour une fois
 ou deux que j'en voulus essayer, il
 eut tant de messages, tant de billets
 tant d'alarmes sur ma santé , que je
 bien qu'il n'y avoit que l'excuse d'être
 à plat de lit, qui pût me dispenser
 courir à son premier mot. Il falloit
 soumettre à ce joug ; je le fis , & même
 assez volontiers pour un aussi grand en-
 nemi de la dépendance ; l'attachement
 sincère que j'avois pour elle , m'empê-
 chant en grande partie de sentir le lien
 qui s'y joignoit. Elle remplissoit ain-
 tant bien que mal, les vuides que l'ab-
 sence de sa cour ordinaire laissoit dans
 ses amusemens. C'étoit pour elle un sup-
 plément bien mince , mais qui valoit
 encore mieux qu'une solitude absolue
 qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit

pendant de quoi la remplir bien plus aisément , depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature , & qu'elle s'étoit fourré dans la tête de faire bon gré malgré , des lettres , des comédies , des contes , & d'autres fadaïses comme cela. Mais ce qui l'amusoit , n'étoit pas tant de les écrire que de les lire ; & s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages , il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles , au bout de cet immense travail. Je n'avois guere l'honneur d'être au nombre des élus , qu'à la faveur de quelqu'autre. Seul , j'étois presque toujours compté pour rien en toute chose ; & cela non-seulement dans la société de Madame D'.....y , mais dans celle de M. d'H.....k , & par-tout où M. G. . . . donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort par-tout ailleurs que dans le tête-à-tête , où je ne savois quelle contenance tenir , n'osant parler de littérature , dont il ne m'appartenoit pas de juger , ni de galan-

28 LES CONFESIONS.

terie, étant trop timide & craignant plus que la mort, le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Mad. D'.....y, & ne m'y seroit peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurois passée entière auprès d'elle : non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance; au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami, pour pouvoir l'aimer comme amant. Je sentoís du plaisir à la voir, à causer avec elle. Sa conversation, quoiqu'assez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne, qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long silence, je m'évertuois pour relever l'entretien; & quoiqu'il me fatiguât souvent, il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aisé de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels, qui ne me paroissent pas plus sensuels pour elle : c'étoit là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche, de la gorge comme su-

ma main. Ce défaut seul eût suffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes sens n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas des tetons ; & d'autres causes inutiles à dire , m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire , je m'y livrai sans résistance , & le trouvai , du moins la première année , moins onéreux que je ne m'y ferois attendu. Mad. D' y , qui d'ordinaire passoit l'été presque entier à la campagne , n'y passa qu'une partie de celui-ci ; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris , soit que l'absence de G. . . . lui rendît moins agréable le séjour de la C. e. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas , ou durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde , pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse & sa mère , de manière à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campa-

30 LES CONFESIONS.

gne, o'étoit presque sans la goûter; & ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguïser en moi le goût des plaisirs rustiques, dont je n'entrevoïois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de fallons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres, & des plus ennuyeux montreurs de tout cela, j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de fots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs & de grands soupés, que quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré, quand je humois, en traversant un hammeau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le rustique refrain de la chanson des bilquieres, je donnois au diable & le rouge & les falbalas & l'ambre; & regrettant le diné de la ménagère & le vin du crû, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à

monfieur le chef & à monfieur le maître, qui me faisoient dîner à l'heure où je soupe, fouper à l'heure où je dors; mais fur-tout à messieurs les laquais, qui dévoreroient des yeux mes morceaux, & sous peine de mourir de soif, me vendroient le vin drogué de leur maître, dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un asyle agréable & solitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale & paisible, pour laquelle je me sentoîs né. Avant de dire l'effet que cet état, si nouveau pour moi, fit sur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections secrètes, afin qu'on suive mieux dans ses causes, le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèse, comme celui qui fixa mon être moral. J'avois besoin d'un attachement, puisqu'enfin celui qui devoit me suffire, avoit été si cruellement rompu.

La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieillissoit & s'avilissoit ! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuse ici bas. Restoit à chercher un bonheur qui me fût propre , ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottai quelque temps , d'idée en idée & de projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques , si l'homme avec qui j'allai me fourrer , avoit eu le sens commun. Je suis facile à décourager , sur-tout dans les entreprises pénibles & de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre ; & regardant , selon mon ancienne maxime , les objets lointains comme des leurre de dupe , je me déterminai à vivre désormais au jour la journée , ne voyant plus rien dans la vie , qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien con-

venir au mien , que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps & des torts , & que tout ce qui l'auroit dû rompre , n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies , les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le sort de mes miseres , sans que jusqu'au moment où j'écris ceci , il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand on saura qu'après avoir tout fait , tout bravé pour ne m'en point séparer qu'après vingt - cinq ans passés avec elle , en depit du sort & des hommes , j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser , sans attente & sans sollicitation de sa part , sans engagement ni promesse de la mienne , on croira qu'un amour forcené , n'ayant dès le premier jour tourné la tête , n'a fait que m'amener par degrés à la dernière extravagance ; & on le croira bien plus encore , quand on saura les raisons particulieres & fortes qui devoient

m'empêcher d'en jamais venir là. Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai, dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle ; que je n'ai pas plus désiré de la posséder que Mad. de Warens, & que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu ? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je fus incapable de sentir l'amour, puisqu'il n'entroit point dans les sentimens qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur ! le moment funeste approche, où vous ne ferez que trop bien d'être défabusé.

Je me répète, on le fait ; il le faut. Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur : c'étoit le

Quel besoin d'une société intime , & aussi intime qu'elle pouvoit l'être ; c'étoit surtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme , une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier étoit tel , que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y suffire : il m'auroit fallu deux âmes dans le même corps ; sans cela , je sentoís toujours du vuide. Je me crus au moment de n'en plus sentir. Cette jeune personne , aimable par mille excellentes qualités , & même alors par la figure , sans ombre d'art ni de coquetterie , eût borné dans elle seule mon existence , si j'avois pu borner la sienne en moi , comme je l'avois espéré. Je n'avois rien à craindre de la part des hommes ; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé , & ses tranquilles sens ne lui en ont guère demandé d'autres , même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille ; elle en avoit une ; & cette famille , dont tous les naturels différoient

56 LES CONFESSIONS.

trop du sien , ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là , fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois - je point donné pour me faire l'enfant de sa mere ! Je fis tout pour y parvenir , & n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts ; cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien , contraire au mien , & même à celui de sa fille , qui , déjà , n'en étoit plus séparé. Elle & ses autres enfans & petits - enfans devinrent autant de sang - sues , dont le moindre mal qu'ils fissent à Thérèse , étoit de la voler. La pauvre fille , accoutumée à fléchir , même sous ses nieces , se laissoit dévaliser & gouverner sans mot dire ; & je voyois avec douleur , qu'épuisant ma bourse & mes leçons , je ne faisois rien pour elle , dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher de sa mere ; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance , & l'en estimois davantage ; mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice & au mien.

Livrée

Livrée à sa mere & aux siens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernecieux ; enfin, si, graces à son amour pour moi, si, graces à son bon naturel, elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée, c'en fut assez, du moins, pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer ; c'en fut assez pour que, de quelque façon que je m'y fois pu prendre, nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment, dans un attachement sincere & réciproque, où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur, le vuide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par lesquels il l'eût été, vinrent ; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée, pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des Enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette raison du parti que je pris, plus forte que toutes

38 LES CONFESIONS.

celles que j'énonçai dans ma lettre à Mad. de F. 1, ne fut pourtant pas la seule que je n'osai lui dire. J'aimais mieux être moins disculpé d'un blâme aussi grave, & ménager la famille d'une personne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de son malheureux frère, si jamais, quoi qu'on en pût dire, je devois exposer mes enfans à recevoir une éducation semblable à la sienne.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude, cette intime société dont je sentoís le besoin, j'y cherchois des supplémens qui n'en remplissoient pas le vuide, mais qui me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulsion surmontoit mon inertie: c'est ainsi que je cultivais que je resserrai mes liaisons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac; que j'en fis avec G. . . . une nouvelle, plus étroite encore; & qu'enfin je me trouvai par ce malheureux discours, dont j'ai raconté l'histoire, rejeté sans y songer, dans la

littérature, dont je me croyois sorti pour
toujours.

Mon début me mena par une route
nouvelle, dans un autre monde intellec-
tuel, dont je ne pus, sans enthousiasme,
envisager la simple & fiere économie.
Bientôt, à force de m'en occuper, je
ne vis plus qu'erreur & folie dans la
doctrine de nos sages, qu'oppression &
misere dans notre ordre social. Dans
l'illusion de mon sot orgueil, je me crus
fait pour dissiper tous ces prestiges ; &
jugant que pour me faire écouter, il
falloit mettre ma conduite d'accord avec
mes principes, je pris l'allure singuliere
qu'on ne m'a pas permis de suivre, dont
mes prétendus amis ne m'ont pu par-
donner l'exemple, qui, d'abord, me
rendit ridicule, & qui m'eût enfin rendu
respectable, s'il m'eût été possible d'y
persévérer.

Jusques là j'avois été bon ; dès lors je
devins vertueux, ou du moins enivré de
la vertu. Cette ivresse avoit commencé

40 LES CONFESIONS.

dans ma tête, mais elle avoit passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien : je devins en effet tel que je parus ; & pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute la force, rien de grand & de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fusse capable entre le ciel & moi. Voilà d'où naquit ma subite éloquence. Voilà d'où se répandit dans mes premiers livres, ce feu vraiment céleste qui m'embrasoit, & dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé ; mes amis, mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide & plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter, ni parler ; qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois par-tout une assu-

rance d'autant plus ferme , qu'elle étoit simple & résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs , les maximes & les préjugés de mon siècle , me rendoient insensible aux railleries de ceux qui les avoient , & j'écrasois leurs petits bons mots avec mes sentences , comme j'écraserois un insecte entre mes doigts Quel changement ! tout Paris répétoit les âcres & mordans sarcasmes de ce même homme qui , deux ans auparavant & dix ans après , n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire , ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel ; on trouvera celui-là. Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie , où je devenois un autre & cessois d'être moi ; on le trouve encore dans le temps dont je parle : mais au lieu de durer six jours , six semaines , il dura près de six ans , & dureroit peut-être encore , sans les

42 LES CONFESSIONS.

circonstances particulieres qui le firent cesser , & me rendirent à la nature , au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença si-tôt que j'eus quitte Paris , & que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes , je cessai de les mépriser ; quand je ne vis plus les méchans , je cessai de les haïr. Mon cœur peu fait pour la haine , ne fit plus que déplore leur misere , & n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux , mais bien moins sublime , amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps ; & sans qu'on s'en apperçût , sans presque m'en appercevoir moi-même , je redevins craintif , complaisant , timide ; en un mot , le même Jean-Jaques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même & s'arrêter là , tout étoit bien ; mais malheureusement elle alla plus loin ,

& m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès lors mon ame en branle , n'a plus fait que passer par la ligne du repos , & ses oscillations toujours renouvelées , ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution : époque terrible & fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir & la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérèse & moi. Nous passions tête-à-tête sous les ombrages, des heures charmantes, dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle nous ouvrit son cœur sans réserve, & m'apprit de sa mere & de sa famille, des choses qu'elle avoit eu la force de me cacher pendant long-temps. L'une & l'autre avoient reçu de Mad. D... n des nouvelles, de présens faits à mon inten-

42 LES CONFESIONS.

tion, mais que la vieille madrée, point ne pas me fâcher, s'étoit appropriés pour elle & pour les autres enfans, sans en rien laisser à Thérèse, & avec très-sévères défenses de m'en parler; ordre que la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot & G. . . . avoient eus souvent avec l'une & l'autre pour les détacher de moi, & qui n'avoient pas réussi par la résistance de Thérèse, tous deux avoient eu depuis lors de fréquens & secrets colloques avec sa mere, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassoit entre eux. Elle savoit seulement que les petits présens s'étoient mêlés, & qu'il y avoit de petites allées & venues, dont on tâchoit de lui faire mystere, & dont elle ignoroit absolument le motif. Quand nous partîmes de Paris, il y avoit déjà long-temps que Mad. le Vasseur étoit dans l'usage d'aller

voir M. G.... deux ou trois fois par mois , & d'y passer quelques heures à des conversations si secrettes , que le laquais de G.... étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet , dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille , en promettant de leur procurer par Mad. D'.... y un égrat de sel , un bureau à tabac , & les contentant , en un mot , par l'appât du gain. On leur avoit représenté , qu'étant hors d'état de rien faire pour elles , je ne pouvois pas même , à cause d'elles , parvenir à en faire pour moi. Comme je ne voyois tout cela que de la bonne intention , je ne leur en favois pas absolument mauvais gré. Il n'y avoit que le mystere qui me voltât , sur-tout de la part de la vieille , moi , de plus , devenoit de jour en jour plus flageorneuse & plus pateline avec moi : ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille , qu'elle aimoit trop , qu'elle me disoit tout , qu'elle n'étoit qu'une bête , & qu'elle en étoit la dupe.

46 LES CONFESIONS.

Cette femme possédoit au suprême degré, l'art de tirer d'un sac dix moutures de cachet à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, & à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner son ardeur, mais je ne pouvois lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle savoit si bien qui faisois mon bonheur presque unique de celui de sa fille & du sien ? Ce que j'avois fait pour sa fille, je l'avois fait pour moi ; mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de sa part quelque reconnaissance ; elle en auroit dû avoir du moins à sa fille, & m'aimer pour l'amour d'elle, qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère ; elle me tenoit de moi sa subsistance, elle me devoit toutes ces connoissances, dont elle tiroit si bon parti. Thérèse l'avoit longtemps nourrie de son travail, & la ne pouvoit rissioit maintenant de mon pain. Elle tenoit tout de cette fille, pour laquelle elle n'avoit rien fait ; & ses autres enfans marquoient

qu'elle avoit dotés , pour lesquels elle s'étoit ruinée , loin de lui aider à subsister , dévorioient encore sa subsistance & la mienne. Je trouvois que , dans une pareille situation , elle devoit me regarder comme son unique ami , son plus sûr protecteur , & loin de me faire un secret de mes propres affaires , loin de comploter contre moi dans ma propre maison , m'avertir fidèlement de tout ce qui pouvoit m'intéresser , quand elle l'apprenoit plus tôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite fausse & mystérieuse ? Que devois-je penser , sur-tout , des sentimens qu'elle s'efforçoit de donner à sa fille ? Quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne , quand elle cherchoit à lui en inspirer ?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin son cœur , de cette femme , au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mere de ma compagne , & de marquer en toutes choses presque les

égards & la considération d'un fils ; mais il est vrai que je n'aimois pas à rester long-temps avec elle , & il n'est guere en moi de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts momens de ma vie , où j'ai vu le bonheur bien près , sans pouvoir l'atteindre & se faire qu'il y ait eu de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se fût trouvée d'un bon caractere , nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours ; le dernier vivant seul fût resté à plaindre. Au lieu de cela , vous allez voir la marche des choses , & vous jugerez si j'ai dû la changer.

Mad. le Vassieur , qui vit que j'avais gagné du terrain sur le cœur de sa fille & qu'elle en avoit perdu , s'efforça de la reprendre , & au lieu de revenir à moi elle , tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Les moyens qu'elle employa , fut d'appeler sa famille à son aide. J'avois prié Thérèse de n'en faire venir personne à l'Hermitage ; elle me le promit. On

fit venir en mon absence, sans la consulter, & puis on lui fit promettre de ne m'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reste fut facile; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime, un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guere de scrupule de lui en faire sur tout. Si-tôt que j'étois à la C.....e, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouissoit assez bien. Une mere est toujours bien forte sur une fille d'un bon naturel; cependant, de quelque façon que s'y prit la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèse dans ses vues, & l'engager à se liquer contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour: & voyant d'un côté sa fille & moi, chez qui l'on pouvoit vivre, & puis c'étoit tout; de l'autre, Diderot, G....., d'H.....k, Mad. D'.....y, qui promettoient beaucoup & donnoient quelque chose, elle n'estima pas qu'on pût jamais avoir tort dans le parti d'une fermiere générale & d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs

yeux , j'aurois vu dès lors que je nourrissois un serpent dans mon sein ; mais mon aveugle confiance , que rien encore n'avoit altérée , étoit telle , que je n'imaginois pas même qu'on pût vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer. En voyant ourdir autour de moi mille trames , je ne savois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appellois mes amis , & qui vouloient , selon moi , me forcer d'être heureux à leur mode , plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèse refusât d'entrer dans la ligue avec sa mere , elle lui garda de rechef le secret : son motif étoit louable ; je ne dirai pas si elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets , aiment à babiller ensemble : cela les rapprochoit ; & Thérèse , en se partageant , me faisoit sentir quelquefois que j'étois seul ; car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois eu , durant nos premiers

faisons , de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour , pour l'orner de talens & de connoissances qui , nous tenant plus rapprochés dans notre retraite , auroient agréablement rempli son temps & le mien , sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarit entre nous , & qu'elle parût s'ennuyer dans nos promenades ; mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin : nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets , bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient , m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles ; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillottes , médire , & dire des quolibets. C'est sur-tout dans la solitude , qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui fait penser. Je n'avois pas besoin de cette

ressource pour me plaire avec elle ; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit , qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-tête en bonne fortune : sa mere , qui m'étoit devenue importune , me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi ; c'est tout dire ; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime , sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposois , je cessai de lui en proposer , sans lui faire mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur , ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens , je les goûtois avec elle : quand cela n'étoit pas , je préférerois son contentement au mien.

Voilà comment , à demi trompé dans mon attente , menant une vie de mon goût , dans un séjour de mon choix , avec

une personne qui m'étoit chere , je parvins pourtant à me sentir presqu'isolé. Ce qui me manquoit , m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur & de jouissances , il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de S. Pierre. En les examinant , j'avis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle , annotés & corrigés de sa main , avec quelques autres petites pieces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale , dans l'idée que m'avoient donnée quelques lettres de lui , que Mad. de Créqui m'avoit montrées , qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru : mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique , ne me montra que des vues superficielles , des projets utiles , mais impraticables , par l'idée dont l'auteur

54 LES CONFESSIONS.

n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumieres, plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes, lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissemens qu'il proposoit, & source de tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siecle & de son espece, & le seul peut-être depuis l'existence du genre humain, qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systêmes pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont, & qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires, en pensant travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'étoit ne rien faire d'utile : l'auteur

réfuter à la rigueur , étoit faire une chose mal-honnête , puisque le dépôt de ses manuscrits , que j'avois accepté & même demandé , m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent , le plus judicieux & le plus utile : ce fut de donner séparément les idées de l'auteur & les miennes , & pour cela , d'entrer dans ses vues , de les éclaircir , de les étendre , & de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être composé de deux parties absolument séparées : l'une , destinée à exposer de la façon que je viens de dire , les divers projets de l'auteur. Dans l'autre , qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait son effet , j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets : ce qui , je l'avoue , eût pu les exposer quelquefois au sort du sonnet du misanthrope. A la fin de tout l'ouvrage , devoit être une vie de l'auteur , pour laquelle j'avois ramassé

d'assez bons matériaux, que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de S. Pierre dans sa vieillesse, & la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant, qu'à tout prendre, M. le comte ne seroit pas mécontent de la maniere dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon essai sur la *Paix perpétuelle*, le plus considérable & le plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil; & avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par ses longueurs & par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, & j'ignore s'il le fera jamais; mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de là à la polyfynodie, ou pluralité des conseils; ouvrage fait sous le régent, pour favoriser l'administration qu'il avoit choisie.

& qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de S. Pierre, pour quelques traits contre l'administration précédente, dont la duchesse du Maine & le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait: mais je m'en tins là, sans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer, se présenta d'elle-même, & il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plus tôt. La plupart des écrits de l'abbé de S. Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France, & il y en avoit même de si libres, qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des ministres, on avoit de tout temps regardé l'abbé de S. Pierre comme une espece de prédicateur, plus que comme un vrai politique, & on laissoit dire tout à son aise, parce qu'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit.

58 LES CONFESSIONS.

Si j'étois parvenu à le faire écouter, cas eût été différent. Il étoit François je ne l'étois pas ; & en m'avisant de répéter ses censures , quoique sous son nom je m'exposois à me faire demander un peu rudement , mais sans injustice , de que je me mêlois. Heureusement , avant d'aller plus loin , je vis la prise que j'allois donner sur moi , & me retirai bien vite. Je savois que vivant seul au milieu d'autres hommes , & d'hommes tous plus puissans que moi , je ne pouvois jamais , de quelque façon que je m'y prisse , me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela , qui ne dépendît de moi ; c'étoit de faire en sorte au moins , que quand ils m'en voudroient faire , ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime , qui me fit abandonner l'abbé de S. Pierre , m'a fait souvent renoncer à des projets beaucoup plus risqués. Ces gens , toujours prompts à se repentir d'un crime de l'adversité , seroient surpris , s'ils savoient tous les soins qu'ils

J'ai pris en ma vie , pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs : *tu les as bien mérités.*

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque temps incertain sur celui que j'y ferois succéder , & cet intervalle de désœuvrement fut ma perte , en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même , faute d'objet étranger qui m'occupât. Je n'avois plus de projet pour l'avenir , qui pût amuser mon imagination ; il ne m'étoit pas même possible d'en faire , puisque la situation où j'étois , étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes desirs : j'en avois plus à former , & j'avois encore le cœur vuide. Cet état étoit d'autant plus cruel , que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur , qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gêne , & pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant , je sentois

10 LES CONFESSIONS.

qu'elle me manquoit encore ; & la seule idée que je n'étois pas tout pour elle faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes , auxquels j'étois attaché par la plus pure amitié , par la plus parfaite estime ; je comptois sur le plus vrai retour de leur part & il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit de douter une seule fois de leur sincérité : cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce , par leur obstination , par leur affectation même à contrarier tous mes goûts , mes passions , ma manière de vivre ; tellement qu'il me suffisoit de paroître désirer une chose qui n'intéressoit que moi seul , qui ne dépendoit pas d'eux , pour les voir tous se liguier à l'instant même , pour me contraindre d'y renoncer. Cette obligation de me contrôler en tout dans mes fantaisies , d'autant plus injuste , que de contrôler les leurs , je ne m'en étois jamais pas même , me devint si cruelle

me
pas
l'ou
que
vois
que
besoi
me p
traite
je, co
vous
e ne
me je
choses
as été
J'avo
solitude
ouvois
me e
bitatio
rempli
liber
vi que
ma v
Ter

ment onéreuse , qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres sans sentir , en l'ouvrant , un certain effroi qui n'étoit que trop justifié par sa lecture. Je trouvois que , pour des gens tous plus jeunes que moi , & qui tous auroient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient , c'étoit aussi trop me traiter en enfant. Aimez-moi , leur disois-je , comme je vous aime ; & du reste , ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres : voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une , ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée , dans une solitude charmante : maître chez moi , j'y pouvois vivre à ma mode , sans que personne eût à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir , mais indispensables. Toute liberté n'étoit que précaire ; plus asservi que par des ordres , je devois l'être à ma volonté : je n'avois pas un seul

jour, dont en me levant, je pusse dire
j'emploierai ce jour comme il me plaira
Bien plus : outre ma dépendance des ar-
rangemens de Mad. D'..... y, j'en avais
une autre bien plus importune, du pu-
blic & des survenans. La distance où j'é-
tois de Paris, n'empêchoit pas qu'il ne
me vînt journellement des tas de défen-
sives qui, ne sachant que faire de leur
temps, prodiguoient le mien sans aucun
scrupule. Quand j'y pensois le moins, j'é-
tois impitoyablement assailli, & rarement
j'ai fait un joli projet pour ma journée
sans le voir renverser par quelque avan-
vant.

Bref : au milieu des biens que j'avais
le plus convoités, ne trouvant point de
pure jouissance, je revenois par élans à
mes premiers jours fereins de ma jeunesse, & je m'a-
dressois quelquefois en soupirant : ah, les
bons temps ne sont pas encore ici les Charmettes.

Les souvenirs des divers temps de ma
vie m'amenerent à réfléchir sur le point
où j'étois parvenu, & je me vis déjà

le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux , & croyant approcher du terme de ma carrière , sans avoir goûté dans sa plénitude presqu'aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide , sans avoir donné l'essor aux vifs sentimens que j'y sentoís en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentoís dans mon ame en puissance , & qui faute d'objet , s'y trouvoit toujours comprimée, sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expansive , pour qui vivre c'étoit aimer , je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi , un véritable ami , moi qui me sentoís si bien fait pour l'être ? Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles , avec un cœur tout pétri d'amour , je n'eusse pas au moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé ? Dévoré du besoin d'aimer , sans jamais l'avoir pu bien

64 LES CONFESIONS.

satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, & mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes, me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douleur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donnée. A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquis, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me dédommagent celui de cette injustice, m'en faisoit quelque sorte, & me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étois né, mais dont le ton doux & sévère, où venoit de me monter un

lon
vren
men
de T
char
& d
à ce
souv
guoi
rapp
tôt j
les ob
tion
Mlle.
Mad.
lies é
lietta
Je me
de m
qui le
sentim
& péti
chever
grave

longue effervescence , m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Tonne , & ma rencontre avec ces deux charmantes filles , dans la même saison & dans des lieux à peu près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir , que l'innocence qui s'y joignoit , me rendoit plus doux encore , m'en rappella d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma jeunesse , Mlle. Galley , Mlle. de G.....d , Mlle. de Breil , Mad. Bazile , Mad. de Larnage , mes jolies écolières , & jusqu'à la piquante Zuzietta , que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un ferrail d'houris , de mes anciennes connoissances , pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume & pétille , la tête me tourne , malgré mes cheveux déjà grisonnans , & voilà le grave citoyen de Genève , voilà l'austère

66 LES CONFESIONS.

Jean-Jaques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi quoique si prompte & si folle, fut si durable & si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise prévue & terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fût portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge & ma situation jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance, je sentois en vain consumer mon cœur. Je n'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé, je sentoís trop le ridicule des galans surannés, pour y tomber, & je n'étois pas homme à devenir avantageux & confiant sur mon déclin, après l'avoir été si pendant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages

domestiques, & j'aimois trop sincèrement ma Thérèse, pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres, des sentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inspiroit.

Que fis-je en cette occasion ? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères ; & ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon delire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos & ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrens, des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fideles, tels que je n'en trouvais jamais ici bas. Je pris un tel goût à planer

ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré, que j'y passois les heures, les jours sans compter; & perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels, qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois modérer ni cacher mon dépit; & n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie, par tout ce qui m'en eût acquis une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, & remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eût soulagé, savoir,

les bougies , & cela fit treve à mes angéliques amours : car , outre qu'on n'est guere amoureux quand on souffre , mon imagination , qui s'anime à la campagne & sous les arbres , languit & meurt dans la chambre & sous les folives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Dryades ; c'eût infailliblement été parmi elles , que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracasseries domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Mad. le Vasseur , en me faisant les plus beaux complimens du monde , aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage , qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insu plusieurs dettes au nom de Thérèse , qui le savoit , & qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me faisoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh ! comment elle pour qui je n'eus jamais aucun secret , pouvoit-elle en avoir pour moi ?

70 LES CONFESIONS.

Peut-on diffimuler quelque chose aux gens qu'on aime ? La cotterie H..... qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris , commençoit à craindre tout de bon que je ne me plusse à la campagne , & que je ne fusse assez fou pour y demeurer. Là , commencerent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeler indirectement à la ville. Diderot , qui ne vouloit pas se montrer si - tôt lui-même , commença par me détacher Deleyre , qui j'avois procuré sa connoissance , le quel recevoit & me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot , sans que lui Deleyre en vît le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce & folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque , quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de Libani bonne , que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire , & de lui parler de la piece. Je le fis par une lettre qui a été

imprimée long - temps après sans mon
aveu , comme il sera dit ci - après.

Frappé de voir ce pauvre homme ac-
cablé , pour ainsi dire , de prospérités &
de gloire , déclamer toutefois amèrement
contre les miseres de cette vie & trouver
toujours que tout étoit mal , je formai
l'insensé projet de le faire rentrer en lui-
même , & de lui prouver que tout étoit
bien. Voltaire , en paroissant toujours
croire en Dieu , n'a réellement jamais
eu qu'au Diable ; puisque son dieu pré-
tendu n'est qu'un être mal-faisant qui ,
selon lui , ne prend plaisir qu'à nuire.
L'absurdité de cette doctrine , qui faute
aux yeux , est sur - tout révoltante dans
un homme comblé des biens de toute
espece , qui , du sein du bonheur , cher-
che à désespérer ses semblables par l'i-
mage affreuse & cruelle de toutes les
calamités dont il est exempt. Autorisé
plus que lui à compter & peser les maux
de la vie humaine , j'en fis l'équitable
examen , & je lui prouvai que de tous

ces maux , il n'y en avoit pas un dont la Providence ne fût disculpée , & qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme a fait de ses facultés , plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre , avec tous les égards , toute la considération , tout le ménagement , je puis dire avec tout le respect possible. Cependant , lui connoissant un amour propre extrêmement irritable , je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même , mais au docteur Tronchin , son médecin & son ami , avec plein pouvoir de la donner ou supprimer , selon qu'il lui trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Voltaire me répondit un peu de lignes , qu'étant malade & gardé malade lui-même , il remettoit à un autre temps sa réponse , & ne dit pas un mot sur la question. Tronchin , en m'envoyant cette lettre , en joignit une , où il m'avoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré

ces deux lettres , n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes ; mais elles sont en originaux dans mes recueils , liasse A , Nos. 20 & 21. Depuis lors , Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise , mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de *Candide* , dont je ne puis parler , parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours , & c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes : mais ma mauvaise étoile fut la plus forte ; & à peine recommençai-je à sortir , que mon cœur , ma tête & mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes , à certains égards ; car mes idées , un peu moins exaltées , restèrent cette fois sur la terre , mais avec un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre , que cette élite n'étoit guere moins chimérique que

de monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amis plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les donnai de deux caractères analogues, mais différens ; de deux figures non pas parfaites, mais de mon goût qu'animoient la bienveillance & la sensibilité. Je fis l'une brune & l'autre blonde, l'une vive & l'autre douce, l'une sage & l'autre foible, mais d'une si touchante faiblesse, que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fût la tendre amie, & même que que chose de plus ; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûtoit à imaginer, & que je ne voulois ternir ce pur tableau par rien qui dégradât la nature.

me. Epris de mes deux charmans modèles , je m'identifiois avec l'amant & l'ami autant qu'il m'étoit possible ; mais je le fis aimable & jeune , lui donnant au surplus les vertus & les défauts que je me sento.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt , je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais , point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter , si je les avois vues ; mais mon imagination , fatiguée à inventer , vouloit quelque lieu réel , qui pût lui servir de point d'appui , & me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulois mettre. Je songeai long - temps aux isles Boromées , dont l'aspect délicieux m'avoit transporté ; mais j'y trouvais trop d'ornement & d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac , & je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me

46 LES CONFESSIONS.

fixai sur la partie des bords de ce lac , laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions , la richesse & la variété des sites , la magnificence , la majesté de l'ensemble qui ravit les sens , émeut le cœur , élève l'ame , acheverent de me déterminer , & j'établis à Vevey mes jeunes pupilles. Voilà tout ce que j'imaginai du premier bond ; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plan vague , parce qu'il suffisoit pour remplir mon imagination d'objets agréables , & mon cœur de sentimens dont il aime se nourrir. Ces fictions , à force de revenir , prirent enfin plus de consistance & se fixerent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que l'fantaisie me prit d'exprimer sur le papier

quelques-unes des situations qu'elles m'offroient ; & rappelant tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse , de donner ainsi l'effor en quelque sorte au desir d'aimer , que je n'avois pu satisfaire , & dont je me sentoís dévoré.

Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparfes , sans suite & sans liaison ; & lorsque je m'avisai de les vouloir coudre , j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable & de très-vrai , est que les deux premières parties ont été écrites presqu'en entier de cette manière , sans que j'eussé aucun plan bien formé , & même sans prévoir qu'un jour je serois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties , formées apres coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent , sont pleines d'un remplissage verbeux , qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries , j'eus une visite de Mad. d'H. , la pre-

78 LES CONFESSIONS.

miere qu'elle m'eût faite en sa vie , mais
 qui malheureusement ne fut pas la der-
 niere , comme on verra ci - après. La
 comtesse d'H..... étoit fille de feu
 M. de B..... e , fermier-général ,
 sœur de M. D'..... y & de MM. de
 L..... & de la B..... , qui depuis ont
 été tous deux introducteurs des ambassa-
 deurs. J'ai parlé de la connoissance que
 je fis avec elle étant fille. Depuis son
 mariage , je ne la vis qu'aux fêtes de la
 C..... e , chez Mad. D'..... y sa
 belle - sœur. Ayant souvent passé plu-
 sieurs jours avec elle , tant à la C.....
 qu'à E. ... y , non - seulement je la trou-
 vai toujours très - aimable , mais je crus
 lui voir aussi pour moi de la bienveil-
 lance. Elle aimoit assez à se promener
 avec moi ; nous étions marcheurs l'un
 & l'autre , & l'entretien ne tarissoit pas
 entre nous. Cependant je n'allai jamais la
 voir à Paris , quoiqu'elle m'en eût prié
 & même sollicité plusieurs fois. Seule-
 ment j'ai eu des liaisons avec M. de S. L..... , avec

qui je commençois d'en avoir , me la rendirent encore plus intéressante ; & c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami , qui pour lors étoit , je crois , à Mahon , qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher , quittant le chemin qui tournoit , voulut traverser en droiture , du moulin de Clairvaux à l'Hermitage : son carrosse s'embourba dans le fond du vallon ; elle voulut descendre & faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée , elle enfonçoit dans la crotte ; les gens eurent toutes les peines du monde à la dégager , & enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes , & perçant l'air d'éclats de rire , auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver. Il fallut changer de tout ; Thérèse y pourvut , & l'engageai d'oublier la dignité , pour faire une collation rustique , dont elle se trouva fort bien. Il étoit tard , elle resta

80 LES CONFESSIONS.

peu ; mais l'entrevue fut si gaie , qu'elle y prit goût , & parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante ; mais , hélas ! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas , à la garde du fruit de M. D'. . . . y. L'Hermitage étoit le réservoir des eaux du parc de C. e : il y avoit un jardin clos de murs , & garni d'espaliers & d'autres arbres , qui donnoient plus de fruits à M. D'. . . . y que son potager de C. e , quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte absolument inutile , je me chargeai de la direction du jardin & de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits ; mais à mesure qu'ils mûrissoient , je les voyois disparaître , sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs , j'en détruisis beaucoup , & le fruit

n'en disparoissoit pas moins. Je guettaï si bien, qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorency, d'où il venoit les nuits avec sa femme & ses enfans, enlever les dépôts de fruits qu'il avoit faits pendant la journée, & qu'il faisoit vendre à la halle à Paris aussi publiquement que s'il eût eu un jardin à lui. Ce misérable, que je comblois de bienfaits, dont Thérèse habilloit les enfans, & dont je nourrissois presque le pere, qui étoit mendiant, nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre; & dans une seule nuit il parvint à vuidier ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurais tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mad. G'. . . . y me pria de le payer, de le mettre dehors, & d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rodoit toutes les nuits autour de

82 LES CONFESSIONS.

l'Hermitage , armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue , & suivi d'autres vauriens de son espece , pour rassurer les gouverneuses que cet homme effrayoit terriblement , je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage & cela ne les tranquilisant pas encore je fis demander à Mad. D'. . . . y un fusil que je tins dans la chambre du jardinier , avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin , si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin , & de ne tirer qu'à poudre , uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que pût prendre pour la sûreté commune , un homme incommode , ayant à passer l'hiver au milieu des bois , seul avec deux femmes timides. Enfin , je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. Deleyre m'étant venu voir dans ce temps là , je lui contai mon cas , & ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris il en voulut amuser Diderot à son tour

& voilà comment la cotterie H..... e
apprit que je voulois tout de bon passer
l'hiver à l'Hermitage. Cette constance ,
qu'il s'n'avoient pu se figurer, les déso-
rienta; & en attendant qu'ils imaginassent
quelqu'autre tracasserie pour me rendre
mon séjour déplaisant, ils me detache-
rent par Diderot, le même Deleyre, qui
d'abord ayant trouvé mes précautions
toutes simples, finit par les trouver in-
consequentes à mes principes, & pis que
ridicules, dans des lettres où il m'accab-
loit de plaisanteries ameres, & assez
piquantes pour m'offenser, si mon hu-
neur eût été tournée de ce côté là. Mais
lors saturé de sentimens affectueux &
tendres, & n'étant susceptible d'aucun
autre, je ne voyois dans ses aigres sar-
casmes, que le mot pour rire, & ne le
trouvois que folâtre, où tout autre l'eût
trouvé extravagant.

A force de vigilance & de soins, je
parvins si bien à garder le jardin, que
quoique la récolte du fruit eût presque

manqué cette année , le produit fut tri-
 ple de celui des années précédentes ; & il
 est vrai que je ne m'épargnois point pour
 préserver , jusqu'à escorter les envois
 que je faisois à la C. e & à E. . . .
 jusqu'à porter des paniers moi - même
 & je me souviens que nous en portâmes
 un si lourd , la tante & moi , que prêt
 à succomber sous le faix , nous fûmes con-
 traints de nous reposer de dix en dix pas
 & n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commen-
 ça de me renfermer au logis , je voulus
 reprendre mes occupations casanieres ;
 mais ne me fut pas possible. Je ne voyois
 tout que les deux charmantes amies ,
 leur ami , leurs entours , le pays qu'elles
 habitoient , qu'objets créés ou embellis
 pour elles par mon imagination. Je n'allois
 plus un moment à moi - même , le
 délire ne me quittoit plus. Après beaucoup
 d'efforts inutiles pour écarter de moi
 toutes ces fictions , je fus enfin tout-à-
 fait séduit par elles , & je ne m'occu-

plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre
& quelque suite , pour en faire une es-
pece de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de
me démentir ainsi moi-même si nette-
ment & si hautement. Après les principes
séveres que je venois d'établir avec tant
de fracas , après les maximes austères que
j'avois si fortement prêchées , après tant
d'invectives mordantes contre les livres
effeminés qui respiroient l'amour & la
mollesse , pouvoit-on rien imaginer de
plus inattendu , de plus choquant , que
de me voir tout d'un coup m'inscrire de
ma propre main parmi les auteurs de ces
livres que j'avois si durement censurés ?
Je sentois cette inconséquence dans toute
sa force , je me la reprochois , j'en rou-
gissois , je m'en dépitais : mais tout cela
ne put suffire pour me ramener à la rai-
son. Subjugué complètement , il fallut
se soumettre à tout risque , & me résou-
dre à braver le qu'en dira-t-on ; sauf à
libérer dans la suite si je me résoudrois

à montrer mon ouvrage ou non : car je ne supposois pas encore que j'en vinssse à le publier.

Ce parti pris , je me jette à plein collier dans mes rêveries ; & à force de les tourner & retourner dans ma tête , j'en forme enfin l'espece de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du bien , qui n'est jamais sorti de mon cœur , les tourna vers des objets utiles , & dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs graces , si le doux coloris de l'innocence y eût manqué. Une fille foible est un objet de pitié , que l'amour peut rendre intéressant , & qui souvent n'est pas moins aimable : mais qui peut supporter sans indignation , le spectacle des mœurs à la mode ; & qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle , qui foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs , prétend que son mari soit pénétré de reconnoître

sance , de la grace qu'elle lui accorda de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait ? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature , & leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne , née avec un cœur aussi tendre qu'honnête , se laisse vaincre à l'amour étant fille , & retrouve étant femme , des forces pour le vaincre à son tour , & redevenir vertueuse : quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux & n'est pas utile , est un menteur & un hypocrite ; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs & d'honnêteté conjugale , qui tient radicalement à tout l'ordre social , je m'en fis un plus secret de concorde & de paix publique ; objet plus grand , plus important peut-être en lui-même , & du moins pour le moment où l'on se trouvoit. L'orage excité par l'Encyclopédie , loin de se calmer , étoit alors dans sa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur ,

63 LES CONFESSIONS.

ressembloient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens & des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre, & se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un & à l'autre, que des chefs remuans qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile; & Dieu fait ce qu'eût produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti, j'avois dit franchement aux uns & aux autres, des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avifai d'un autre expédient, qui dans ma simplicité me parut admirable: c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, & de montrer à chaque parti le mérite & la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique & du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, & par lequel je tom-

bois
l'abo
devo
parti
cable
m'eû
j'ose
qui n
carac
un ra
les re
plus
Co
mon p
tail q
ment
deux p
je fis
un pla
cela le
poudre
écritu
andre
en d'

bois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de S. Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir ; il ne rapprocha point les partis, & ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zele digne du motif qui me l'inspiroit, & je dessinai les deux caracteres de *Volmar* & de *Julie*, dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux, & qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquisse mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracés ; & de l'arrangement que je leur donnai, résulterent les deux premieres parties de la *Julie*, que je fis & mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur & d'argent pour sécher l'écriture, de la nompareille bleue pour rendre mes cahiers ; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon

90 LES CONFESIONS.

pour les charmantes filles dont je raffalois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisois & relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglottoit avec moi d'attendrissement; la mere qui, ne trouvant point là de complimens, n'y comprenoit rien, restoit tranquille, & se contentoit, dans les momens de silence, de me répéter toujours : *Monsieur, cela est bien beau.*

Mad. D'. . . . y, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois, dans une maison isolée, envoyoit très-souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, & jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages, qu'elle m'envoya son portrait, & qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par Latour, & qui avoit été exposé au salon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions,

qui paroîtra risible , mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère , par l'impres-
sion qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il
geloit très - fort , en ouvrant un paquet
qu'elle m'envoyoit de plusieurs commis-
sions dont elle s'étoit chargée . j'y trouvai
un petit jupon de dessous , de flanelle
d'Angleterre , qu'elle me marquoit avoir
porté , & dont elle vouloit que je me
fisse un gilet. Le tour de son billet étoit
charmant , plein de caresse & de naïveté.
Ce soin , plus qu'amical , me parut si
tendre , comme si elle se fût dépoüllée
pour me vêtir , que dans mon émotion ,
je baisai vingt fois en pleurant , le billet
& le jupon. Thérèse me croyoit devenu
fou. Il est singulier que , de toutes les
marques d'amitié que Mad. D'..... y
m'a prodiguées , aucune ne m'a jamais
touché comme celle - là , & que même
depuis notre rupture , je n'y ai jamais
repensé sans attendrissement. J'ai long-
temps conservé son petit billet ; & je
l'aurois encore , s'il n'eût eu le sort de
mes autres lettres du même temps.

Quoique mes rétentions me laissent alors peu de relâche en hiver, & qu'une partie de celui-ci, je fusse réduit à l'usage des sondes, ce fut pourtant, à tout prendre, la saison que depuis ma demeure en France, j'ai passée avec le plus de douceur & de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des survenans, je savourai plus que je n'ai fait avant & depuis, cette vie indépendante, égale & simple, dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, & celle des deux cousines en idée. C'est alors sur-tout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; & quand j'appris l'attentat d'un forcené, quand Deleyre & Mad. D'.... me parloient dans leurs lettres, du trouble & de l'agitation qui régnoient dans

Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs & de crimes, qui n'eussent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avoit donnée; tandis que, ne voyant plus autour de ma retraite, que des objets riens & doux, mon cœur ne se livroit qu'à des sentimens aimables! Je note ici avec complaisance le cours des derniers momens paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme, vit éclore le germe des malheurs qui me restent à décrire, & dans le tissu desquels on ne verra plus d'intervalle semblable, où j'aie eu le loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, & jusqu'au fond de ma solitude, je ne restai pas tout-à-fait tranquille de la part des H.....s. On m'alloit susciter quelque tracasserie, & je suis fort trompé si ce n'est durant ce hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par

des causes qu'on saura dans la suite, m'est resté peu de monumens sûrs de cette époque, ceux même qu'on m'a laissés sont très-peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Mad. D'..... y, Mad. d'H..... ne datois guere les leurs que du jour de la semaine & Deleyre faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu suppléer en tâtonnant, des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'ai mieux rapporter ci-après dans un second article tout ce que je m'en puis rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, & dans mes érotiques transports, j'avois composé pour les dernières parties de la *Julie*, plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entr'autres, celle de l'*Elysée*, & la promenade sur le lac, qui, si je m'en sou-

souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir & fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre : il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps, j'eus de Mad. d'H. une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari qui étoit capitaine de gendarmerie, & de son valet qui servoit aussi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorency, où elle avoit loué une assez jolie maison. Ce fut de là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excursion. A ce voyage, elle étoit à cheval & en homme. Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus séduit à l'air romanesque de celle-là, & par cette fois, ce fut de l'amour. Comme c'étoit le premier & l'unique en toute ma vie, & que ses suites le rendront à jamais mémorable & terrible à mon souve-

nir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

Mad. la comtesse d'H. apprenoit de la trentaine, & n'étoit point belle; son visage étoit marqué de petite vérole; son teint manquoit de finesse; elle avoit la vue basse & les yeux un peu ronds: mais elle avoit l'air jeune avec tout cela; & sa physionomie, à la fois vive & douce, étoit caressante; elle avoit une forêt de grands cheveux noirs naturellement bouclés, qui lui tomboient au jarret: sa taille étoit mignonne, elle mettoit sans tous ses mouvements de la gaucherie & de la grace tout à la fois. Elle avoit l'esprit très-naturel, très-agréable; la gaieté, l'étourderie & la narveté s'y marioient heureusement: elle abondoit en saillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, & qui venoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talens agréables, jonoit du clavecin, dansoit bien, faisoit d'assez bons vers. Pour son caractère, il étoit angélique.

que ; la douceur d'ame en faisoit le fond : mais hors la prudence & la force , il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit surtout d'une telle sûreté dans le commerce , d'une telle fidélité dans la société , que ses ennemis même n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis , ceux ou plutôt celles qui la méprisoient ; car pour elle , elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr , & je crois que cette conformité contribua beaucoup à le passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié , je ne l'ai jamais ouï parler mal des absens , ni même de sa belle-sœur. Elle ne pouvoit ni déguiser ce qu'elle pensoit à personne , ni même contraindre aucun de ses sentimens ; & je suis persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari comme , comme elle en parloit à ses amis , à ses connoissances & à tout le monde différemment. Enfin , ce qui prouve sa réplique la pureté & la sincérité de son excellent naturel , c'est qu'étant su-

98 LES CONFESIONS.

jette aux plus énormes distractions , aux plus risibles étourderies , il lui échappoit souvent de très-imprudences pour elle-même , mais jamais d'offensantes pour qui que ce fût.

On l'avoit mariée très-jeune & malg elle , au comte d'H..... , homme de condition , bon militaire , mais joueur , d'écaneur , très-peu aimable , & qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de L.....t tous les mérites de son mari , avec des qualités plus agréables , de l'esprit , des vertus , des talens. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle , c'est sans doute un attachement qui a durée épure , que ses effets honorent , qui ne s'est cimenté que par une affection réciproque.

C'étoit un peu par goût , à ce que l'on pu croire , mais beaucoup pour complaire à S. L.....t , qu'elle venoit me voir. L'y avoit exhortée , & il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à se tablir entre nous , rendroit cette liaison appe-

agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois instruit de leurs liaisons ; & pouvant me parler de lui sans gêne , il étoit naturel qu'elle se plût avec moi. Elle vint ; je la vis ; j'étois ivre d'amour sans objet ; cette ivresse fascina mes yeux , cet objet se fixa sur elle ; je vis ma *Julie* en Mad. d'H..... , & bientôt je ne vis plus que Mad. d'H..... , mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon cœur. Pour m'achever , elle me parla de S. L.....t en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour ! en l'écoutant , en me sentant auprès d'elle , j'étois saisi d'un frémissement délicieux , que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit & je me sentois ému ; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentimens , quand j'en venois de semblables ; j'avalais à longs traits la coupe empoisonnée , dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin , sans que je m'en apperçusse & sans qu'elle en apperçût , elle m'inspira pour elle.

même, tout ce qu'elle exprimait pour son amant. Hélas ! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour !

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'aperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mad. d'H..... Alors mes yeux se débâillèrent ; je sentis mon malheur, j'en gémissais, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle ; comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle ; je n'osois ouvrir la bouche ni lever

les yeux ; j'étois dans un trouble inexprimable , qu'il étoit impossible qu'elle ne vit pas. Je pris le parti de le lui avouer , & de lui en laisser deviner la cause : c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune & aimable , & que dans la suite Mad. d'H. eût été foible , je blâmerois ici sa conduite ; mais tout cela n'étoit pas : je ne puis que l'approuver & l'admirer. Le parti qu'elle prit , étoit également celui de la générosité & de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi , sans en dire la cause à S. L. . . . t , qui l'avoit lui-même engagée à me voir ; c'étoit exposer deux amis à une rupture , & peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime & de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie ; sans la flatter , elle la plaignit & tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise de conserver à son amant & à elle-même un ami dont elle faisoit cas : elle ne me parloit de rien avec plus de plaisir que

de l'intime & douce société que nous pourrions former entre nous trois , quand je serois devenu raisonnable ; elle ne se bornoit pas toujours à ces exhortations amicales , & ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même ; si-tôt que je fus seul , je revins à moi ; j'étois plus calme après avoir parlé : l'amour connu de celle qui l'inspire , en devient plus supportable. La force avec laquelle je me reprochois la mienne , m'en eût dû guérir , si la chose eût été possible. Quels puissans motifs n'appellai-je point à mon aide pour l'étouffer ! Mes mœurs , mes sentimens , mes principes , la honte , l'infidélité , le crime , l'abus d'un dépôt confié par l'amitié , le ridicule enfin de brûler à mon âge , de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit , ni me rendre aucun retour , ni me laisser aucun espoir : passion de plus

qu'iloin d'avoir rien à gagner par la confiance , devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération , qui devoit ajouter du poids à toutes les autres , fut celle qui les éluda ? Quel scrupule , pensai-je , puis-je me faire d'une folie nuisible à moi seul ? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mad. d'H. ? Ne diroit-on pas , à mes présomptueux remords , que ma galanterie , mon air , ma parure vont la séduire ? Eh ! pauvre Jean-Jaques , aime à ton aise , en sûreté de conscience , & ne crains pas que tes soupirs nuisent à S. L. t.

On a vu que jamais je ne fus avantageux , même dans ma jeunesse. Cette façon de penser étoit dans mon tour d'esprit , elle flattoit ma passion ; c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve , & rire même de l'impertinent scrupule que je me voyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les ames

honnêtes, que le vice n'attaque jamais découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme, & souvent de quelque vertu.

Coupable sans remords, je le fus bien tôt sans mesure; & de grace, qu'on vît comment ma passion suivit la trace de mon naturel, pour m'entraîner enfin dans l'abyme. D'abord elle prit un air humble pour me rassurer; & pour me rendre entreprenant, elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance. Mad. d'H..... sans cesser de me rappeler à mon devoir à la raison, sans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reste avec la plus grande douceur, & prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eût suffi, je le proteste, si l'avois crue sincère; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour, d'ordinaire si peu convenable à mon âge, & à mon maintien, m'avoit avili aux yeux

de Mad. d'H..... ; que cette jeune folle ne vouloit que se divertir de moi & de mes douceurs surannées ; qu'elle en avoit fait confidence à S. L..... t, & que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête & me persiffler ? Cette bêtise, qui m'avoit fait extravaguer à vingt-six ans, auprès de Mad. de L.....e, que je ne connoissois pas, m'eût été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mad. d'H....., si j'eusse ignoré qu'elle & son amant étoient trop honnêtes gens l'un & l'autre, pour se faire un aussi barbare amusement.

Mad. d'H..... continuoit à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher, ainsi que moi : nous faisons de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer & de louer dire, j'anrois été dans la plus douce situation, si mon extravagance n'en eût détruit tout le charme, Elle ne comprit

rien d'abord à la sotte humeur avec laquelle je recevois ses caresses : mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe, ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons : elle en voulut rire ; cet expédient ne réussit pas : des transports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna, sur mes injustes craintes, des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant ; le pas étoit délicat. Il est étonnant, il est unique peut-être, qu'une femme ayant pu venir jusqu'à marchander, se soit risquée à si bon compte. Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidelle, & j'eus l'humiliation de voir que l'embrasement de ses légères faveurs allumoient mes sens

a'en
éti
J
acco
refu
com
avec
eut r
faudr
longs
suivre
quatre
dans
entre
se ren
ne fort
si long
qu'alor
rent bi
les tra
d'un ob
un amo
de parci
Mais

n'en porta jamais aux siens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part , qu'il ne faut rien accorder aux sens , quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connoître combien cette maxime se trouve fautive avec Mad d'H. , & combien elle eut raison de compter sur elle-même , il faudroit entrer dans les détails de nos longs & fréquens tête-à-tête , & les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble dans une intimité presque sans exemple entre deux amis de différens sexes , qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortîmes jamais. Ah ! si j'avois tardé si long-temps à sentir le véritable amour , qu'alors mon cœur & mes sens lui payèrent bien l'arrérage ! & quels sont donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé qui nous aime , si même un amour non partagé peut en inspirer de pareils !

Mais j'ai tort de dire un amour non

partagé ; le mien l'étoit en quelque sorte ; il étoit égal des deux côtés , quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un & l'autre ; elle pour son amant, moi pour elle ; nos soupirs , nos délicieuses larmes se confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre , nos sentimens avoient tant de rapport , qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose ; & toutefois au milieu de cette dangereuse ivresse , jamais elle ne s'est oubliée un moment ; & moi je proteste , je jure , que si , quelquefois égaré par mes sens , j'ai tenté de la rendre infidelle , jamais je ne l'ai véritablement désiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur ; en souiller la divine image , eût été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime ; il a cent fois été commis dans mon cœur : mais avilir ma *Sophie* ? Ah , cela se pouvoit-il jamais ! Non , non , je

le lui
je é
pre v
tion ,
délira
prik.
posséd
Il y
à Eau
ges , i
cher ;
tête ,
jardin ,
Au fon
grand t
her un
ont je l
voit fa
Innoce
bosqu
gazon
urs , je
mens d
ent dig
Tom

Je lui ai cent fois dit à elle-même : eussai-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques courts momens de délire, j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Euabonne ; dans mes fréquens voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher ; un soir, après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin, étoit un assez grand taillis, par où nous fîmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée, & qu'elle avoit fait exécuter. Souvenir immortel d'innocence & de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet, qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les momens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première &

l'unique fois de ma vie ; mais je fus faible , si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre & le plus ardent peut porter d'aimable & de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'embrassantes larmes je versai sur ses genoux que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin , dans un transport involontaire , elle s'écria : Non , jamais homme ne fut si aimable , & jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami S. L. . . . t nous écoute , & mon cœur ne sauroit aimer deux fois. Je me tus en soupirant ; je l'embrassai.... Quel embrassement ! Mais ce fut tout. Il y avoit six mois qu'elle vivoit seule , c'est-à-dire , loin de son amant & de son mari ; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours & toujours l'amour en tiers entre elle & moi. Nous avions soupiré tête-à-tête nous étions seuls , dans un bosquet clair de la lune , & après deux heures d'entretien le plus vif & le plus tendre elle sortit au milieu de la nuit , de

bosquet & des bras de son ami , aussi intacte , aussi pure de corps & de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur , pesez toutes ces circonstances ; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille , comme auprès de Thérèse & de maman. Je l'ai déjà dit , c'étoit l'amour cette fois , & l'amour dans toute son énergie & dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations , ni les frémissemens , ni les palpitations , ni les mouvemens convulsifs , ni les défaillances de cœur , que j'éprouvois continuellement : on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne : je passois par les côteaux d'Andilly , qui sont charmans. Je révois en marchant , à celle que j'allois voir , à l'accueil caressant qu'elle me feroit , au baiser qui m'attendoit à mon arrivée. Ce seul baiser , ce baiser funeste , avant même de le rece-

112 LES CONFESIONS.

voir , m'embrasoit le sang à tel point , que ma tête se troubloit ; un éblouissement m'aveugloit , mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir ; j'étois forcé de m'arrêter , de m'asseoir ; toute ma machine étoit dans un désordre inconcevable : j'étois prêt à m'évanouir. Instruit du danger , je tâchois en partant , de me distraire & de penser à autre chose. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs & tous les accidens qui étoient la suite , revenoient m'assaillir sans qu'il me fût possible de m'en débarrasser ; & de quelque façon que je m'efforçasse de prendre , je ne crois pas qu'il m'eût jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne , fatigué , épuisé , rendu , me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois , tout étoit réparé ; je ne sentois plus auprès d'elle , que l'importunité d'une vigne inépuisable & toujours inutile. Il y avoit sur ma route , à la vue d'Eaubonne , une terrasse agréable , appelée le mo-

Oli-
que
vois
dre
cher
crite
j'aur
sang
qui f
quelq
conve
chose
j'étois
la dur
contin
un ép
de plu
ner un
qui m'
été la
l'homme
bustible
temps ,
produit.

Olimpe , où nous nous rendions quelquefois , chacun de notre côté. J'arrivois le premier : j'étois fait pour l'attendre ; mais que cette attente me coûtoit cher ! Pour me distraire , j'essayois d'écrire , avec mon crayon , des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon sang : je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus , elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état , & sur-tout sa durée , pendant trois mois d'irritation continuelle & de privation , me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années , & finit par me donner une descente que j'emporterai , ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible , mais le plus timide en même temps , que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux

114 LES CONFESIONS.

jours qui m'aient été comptés sur la terre : ici commence le long tissu des malheurs de ma vie , où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie , que mon cœur transparent comme le cristal , n'a jamais su cacher , durant une minute entière , un sentiment un peu vil qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour Mad. d'H..... Notre intimité frappoit tous les yeux , nous n'y mettions ni secret ni mystère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin ; comme Mad. d'H..... avoit pour moi l'amitié la plus tendre , qu'elle ne se reprochoit point ; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice ; elle franche , distraite , étourdie ; moi , vrai-
mal-adroît , fier , impatient , emporté nous donnions encore sur nous , dans notre trompeuse sécurité , beaucoup plus de prise que nous n'aurions fait , si nous

ussions été coupables. Nous allions l'un & l'autre à la C.....e; nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire, nous promenant tous les jours tête-à-tête, en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de Mad. D'.....y, sous ses fenêtres, d'où, ne cessant de nous examiner, & se croyant bravée, elle assouvissait son cœur par ses yeux, de rage & d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, sur-tout quand elle est vive; Mad. D'.....y, violente, mais réfléchie, possède sur-tout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien soupçonner; & dans le même temps qu'elle redoubloit avec moi d'attentions, de soins, & presque d'agaceries, elle se fectoit d'accabler sa belle-sœur de proposés mal-honnêtes, & de marques d'un dain qu'elle sembloit vouloir me com-

muniquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas ; mais j'étois au supplice. déchiré de sentimens contraires , en même temps que j'étois touché de ses caresses, j'avois peine à contenir ma colere , quand je la voyois manquer à Mad. d'H..... La douceur angélique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre , & même sans lui en savoir mauvais gré. Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite & toujours si peu sensible à ces choses là , que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion , que ne voyant rien que Sophie , (c'étoit sous des noms de Mad. d'H.) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison & des survenans. Le baron d'H. k , qui n'étoit jamais venu , que je sache , à la C..... fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi défiante que je le suis devenu dans la suite , j'aurois fort soupçonné Mad. D'.....y d'avoir arrangé ce voyage.

pour lui donner l'amusant cadeau de voir le citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête , que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron , l'air plus content , plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder en noir , selon sa coutume , il me lâchoit cent propos goguenards , auxquels je ne comprenois rien. J'ouvris de grands yeux sans rien répondre : Mad. D'..... y se tenoit les côtés de rire ; je ne savois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaisanterie , tout ce que j'aurois eu de mieux à faire , si je m'en étois aperçu , eût été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaieté du baron , on voyoit briller dans ses yeux une magnifique joie , qui m'auroit peut-être inquiété , si je l'eusse aussi bien remarquée alors , que je me la rappelai dans la suite.

118 LES CONFESIONS.

Un jour que j'allai voir Mad. d'H..... à Eaubonne , au retour d'un de ses voyages à Paris , je la trouvai triste , & je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre , parce que Mad. de B..... sœur de son mari , étoit là ; mais si-tôt que je pus trouver un moment , je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit-elle en soupirant , je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. S. L.....t est instruit , & mal instruit. Il me rend justice ; mais il a de l'humeur , dont , qui pis est , il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tû de nos liaisons , qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étoient pleines de vous , ainsi que mon cœur ; je ne lui ai caché que votre amour insensé , dont j'espérois vous guérir , & dont , sans m'en parler , je vois qu'il a fait un crime. On nous a desservis ; on m'a fait tort ; mais n'importe. On nous fait tout-à-fait , ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir de caché à mon amant.

Ce fut là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié , par le sentiment de ma faute , devant une jeune femme , dont j'éprouvois les justes reproches , & dont j'aurois dû être le mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même , eût suffi peut-être pour surmonter ma foiblesse , si la tendre compassion que m'inspiroit la victime , n'eût encore amolli mon cœur. Hélas ! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurer , lorsqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétoient de toutes parts ? Cet attendrissement se changea bientôt en colère contre les vils délateurs , qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel , mais involontaire , sans croire , sans imaginer même la sincère honnêteté du cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas long-temps en doute sur la main dont partoît le coup.

Nous savions l'un & l'autre que Mad. y étoit en commerce de lettres avec S. L.....t. Ce n'étoit pas le pre-

inter orage qu'elle avoit suscité à Mad. d'H....., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, & que les succès de quelques-uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs G...., qui, ce me semble, avoit suivi M. de C..... à l'armée, étoit en Westphalie, aussi bien que S. L.....; ils voyoient quelquefois. G.... avoit fait auprès de Mad. d'H..... quelques tentatives, qui n'avoient pas réussi. G.... très-piqué, cessa tout-à-fait de la voir. Qu'on juge du sang froid avec lequel il se conduisoit, & de la modeste comme on fait qu'il l'est, lorsqu'il lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, & dont il cherchoit à se débarrasser. G...., depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme son protégé.

Mes soupçons sur Mad. D'..... neurois
changerent en certitude, quand j'apprenis
ce qui s'étoit passé chez moi. Quand
tois à la C....., Thérèse y venoit
vent, soit pour m'apporter mes lettres de Mad.

soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Mad. D'.....y lui avoit demandé si nous ne nous écrivions pas, Mad. d'H..... & moi. Sur son aveu, Mad. D'.....y la pressa de lui remettre les lettres de Mad. d'H....., l'assurant qu'elle les recacheteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse, sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, & même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportoit : précaution très-heureuse ; car Mad. D'.....y la faisoit guetter à son arrivée, & l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavière. Elle fit plus : étant un jour invitée à venir avec M. de M.....y à dîner à l'Hermitage, pour la première fois depuis que j'y demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec M.....y, pour entrer dans mon cabinet avec la mère & la fille, & les presser de lui montrer les lettres de Mad. d'H..... Si la mère eût su où

elles étoient, les lettres étoient livrées ; mais heureusement la fille seule le fa-
voit , & nia que j'en eusse conservé au-
cune. Mensonge assurément plein d'hon-
nêteté , de fidélité , de générosité , tan-
dis que la vérité n'eût été qu'une perfe-
die. Mad. D'.....y voyant qu'elle ne pou-
voit la séduire , s'efforça de l'irriter par
la jalousie , en lui reprochant sa facilité
& son aveuglement. Comment pouvez-
vous , lui dit-elle , ne pas voir qu'il
y a entre eux un commerce criminel ?
Si , malgré tout ce qui frappe vos yeux ,
vous avez besoin d'autres preuves , pré-
tez-vous donc à ce qu'il faut faire pour
les avoir : vous dites qu'il déchire les let-
tres de Mad. d'H..... aussi-tôt qu'il les
a lues. Hé bien , recueillez avec soin les
pièces , & donnez-les moi ; je me charge
de les rassembler. Telles étoient les le-
çons que mon amie donnoit à ma com-
pagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire
assez long-temps toutes ces tentatives

mais
obligé
à qui
res po
me pr
reur m
muler
& de m
livrai
naturel
naire ,
peut ju
lettres
ment la
de l'aut
Billet de
" Pour
mon
vous.
faire
ici. Sur
point
jours.

mais voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que, sachant à qui j'avois à faire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec Mad. D'.....y à son exemple, & de me servir de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel; & avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence, par les lettres suivantes, qui montrent suffisamment la manière de procéder de l'un & de l'autre en cette occasion.

Billet de Mad. D'.....y, liasse A, N^o. 44.

“ Pourquoi donc ne vous vois-je pas, mon cher ami? Je suis inquiète de vous. Vous m'aviez tant promis de ne faire qu'aller & venir de l'Hermitage ici. Sur cela, je vous ai laissé libre; & point du tout, vous laissez passer huit jours. Si l'on ne m'avoit pas dit que

124 LES CONFESIONS.

„ vous étiez en bonne santé , je vous
 „ croirois malade. Je vous attendois
 „ avant-hier ou hier , & je ne vous vois
 „ point arriver. Mon Dieu ! qu'avez-
 „ vous donc ? Vous n'avez point d'affai-
 „ res : vous n'avez pas non plus de cha-
 „ grins , car je me flatte que vous seriez
 „ venu sur-le-champ me les confier.
 „ Vous êtes donc malade ! tirez-moi
 „ d'inquiétude bien vite , je vous en prie.
 „ Adieu , mon cher ami ; que cet adieu
 „ me donne un bonjour de vous. „

Réponse.

„ Ce mercredi matin
 „ Je ne puis rien vous dire encore.
 „ J'attends d'être mieux instruit , & je
 „ le ferai tôt ou tard. En attendant
 „ soyez sûre que l'innocence accusée
 „ trouvera un défenseur assez ardent
 „ pour donner quelque repentir aux ca-
 „ lomniateurs , quels qu'ils soient. „

Second billet de la même , liasse A , N°. 48

„ Savez-vous que votre lettre m'a

fraie ? qu'est-ce qu'elle veut donc dire ? Je l'ai relue plus de vingt-cinq fois. En vérité , je n'y comprends rien. J'y vois seulement que vous êtes inquiet & tourmenté , & que vous attendez que vous ne le foyez plus pour m'en parler. Mon cher ami , est-ce là ce dont nous étions convenus ? Qu'est donc devenue cette amitié , cette confiance ? & comment l'ai-je perdue ? Est-ce contre moi , ou pour moi , que vous êtes fâché ? Quoi qu'il en soit , venez dès ce soir , je vous en conjure ; souvenez-vous que vous m'avez promis , il n'y a pas huit jours , de ne rien garder sur le cœur , & de me parler sur-le-champ. Mon cher ami , je vis dans cette confiance.... Tenez , je viens encore de lire votre lettre : je n'y conçois pas davantage ; mais elle me fait trembler. Il me semble que vous êtes cruellement agité. Je voudrois vous calmer ; mais comme j'ignore le sujet de vos inquiétudes , j'é

ne fais que vous dire , finon que me
voilà tout auffi malheureufe que vous,
jufqu'à ce que je vous aie vu. Si vous
n'êtes pas ici ce foir à fix heures, je
pars demain pour l'Hermitage , quel-
que temps qu'il falle & dans quel-
qu'état que je fois ; car je ne faurois
tenir à cette inquiétude. Bonjour,
mon cher bon ami. A tout hafard, je
risque de vous dire , fans favoir fi vous
en avez befoin ou non , de tâcher de
prendre garde & d'arrêter les progrès
que fait l'inquiétude dans la folitude.
Une mouche devient un monstre , je
l'ai fouvent éprouvé. „

Réponse.

“ Ce mercredi soir
 „ Je ne puis vous aller voir , ni rec-
 „ voir votre visite , tant que durera l'in-
 „ quiétude où je suis. La confiance dont
 „ vous parlez , n'est plus , & il ne vous
 „ sera pas aisé de la recouvrer. Je m'oc-
 „ cupe à présent dans votre empressement

ment , que le desir de tirer des aveux
d'autrui , quelque'avantage qui con-
vienne à vos vues ; & mon cœur , si
prompt à s'épancher dans un cœur qui
s'ouvre pour le recevoir , se ferme à
la ruse & à la finesse. Je reconnois
votre adresse ordinaire dans la diffi-
culté que vous trouvez à comprendre
mon billet. Me croyez - vous assez
dupe pour penser que vous ne l'ayez
pas compris ? Non ; mais je saurai
vaincre vos subtilités à force de fran-
chise. Je vais m'expliquer plus clai-
rement , afin que vous m'entendiez
encore moins.

Deux amans bien unis & dignes de
s'aimer , me sont chers : je m'attends
bien que vous ne saurez pas qui je
veux dire , à moins que je ne vous les
nomme. Je présume qu'on a tenté de
les désunir , & que c'est de moi qu'on
s'est servi pour donner de la jalousie
à l'un des deux. Le choix n'est pas
fort adroit , mais il a paru commode à

„ la méchanceté ; & cette méchanceté,
 „ c'est vous que j'en soupçonne. Je
 „ pere que ceci devient plus clair.

„ Ainsi donc la femme que j'estime
 „ le plus, auroit, de mon fu, l'infamie
 „ de partager son cœur & sa personne
 „ entre deux amans, & moi celle d'être
 „ un de ces deux lâches ? Si je favois
 „ qu'un seul moment de la vie vous
 „ eussiez pu penser ainsi d'elle & de
 „ moi, je vous hairois jusqu'à la mort.
 „ Mais c'est de l'avoir dit, & non de
 „ l'avoir cru, que je vous taxe. Je ne
 „ comprends pas, en pareil cas, auquel
 „ c'est des trois que vous avez voulu
 „ nuire ; mais si vous aimez le repos,
 „ craignez d'avoir eu le malheur de réus-
 „ sir. Je n'ai caché ni à vous, ni à elle,
 „ tout le mal que je pense de certaines
 „ liaisons ; mais je veux qu'elles finis-
 „ sent par un moyen aussi honnête que
 „ sa cause, & qu'un amour illégitime
 „ se change en une éternelle amitié.
 „ Moi, qui ne fis jamais de mal à per-

„bonne, servirois-je innocemment à en
„faire à mes amis ? Non ; je ne vous
„le pardonnerois jamais , je deviendrois
„votre irréconciliable ennemi. Vos se-
„crets seuls seroient respectés ; car je
„ne serai jamais un homme sans foi.

„ Je n'imagine pas que les perplexités
„où je suis , puissent durer bien long-
„temps. Je ne tarderai pas à savoir si je
„me suis trompé. Alors j'aurai peut-
„être de grands torts à réparer , & je
„n'aurai rien fait en ma vie de si bon
„cœur. Mais savez-vous comment je
„racheterai mes fautes durant le peu de
„temps qui me reste à passer près de
„vous ? En faisant ce que nul autre ne
„fera que moi ; en vous disant franche-
„ment ce qu'on pense de vous dans le
„monde , & les breches que vous avez
„à réparer à votre réputation. Malgré
„tous les prétendus amis qui vous en-
„tourent , quand vous m'aurez vu par-
„tir , vous pourrez dire adieu à la vé-
„rité ; vous ne trouverez plus personne
„qui vous la dise. „

Troisième billet de la même, liasse A,
N°. 46.

“ Je n'entendois pas votre lettre de
 „ ce matin : je vous l'ai dit , parce que
 „ cela étoit. J'entends celle de ce soir ;
 „ n'ayez pas peur que j'y réponde ja-
 „ mais : je suis trop pressée de l'oublier ;
 „ & quoique vous me fassiez pitié , je
 „ n'ai pu me défendre de l'amertume
 „ dont elle me remplit l'ame. Moi ! user
 „ de ruses , de finesse avec vous ! Moi !
 „ accusée de la plus noire des infamies !
 „ Adieu ; je regrette que vous
 „ ayez la.... Adieu : je ne fais ce que je
 „ dis.... adieu : je serai bien pressée de
 „ vous pardonner. Vous viendrez quand
 „ vous voudrez ; vous ferez mieux reçu
 „ que ne l'exigeroient vos soupçons.
 „ Dispensez - vous seulement de vous
 „ mettre en peine de ma réputation.
 „ Peu m'importe celle qu'on me donne.
 „ Ma conduite est bonne , & cela me
 „ suffit. Au surplus , j'ignorois absolu-

» ment ce qui est arrivé aux deux per-
» sonnes qui me sont aussi chères qu'à
» vous. »

Cette dernière lettre me tira d'un terrible embarras , & me replongea dans un autre qui n'étoit guere moindre. Quoique toutes ces lettres & réponses fussent allées & venues dans l'espace d'un jour , avec une extrême rapidité , cet intervalle avoit suffi pour en mettre entré mes transports de fureur , & pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. Mad. d'H..... ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille , de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire , & d'éviter , surtout dans le moment même , toute rupture & tout éclat ; & moi , par les insultes les plus ouvertes & les plus atroces , allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre , de sa part , qu'une réponse si fiere , si dédaigneuse , si mépris-

sante , que je n'aurois pu , sans la plus indigne lâcheté , m'abstenir de quitter la maison sur-le-champ. Heureusement plus adroite encore que je n'étois enporté , elle évita , par le tour de sa réponse , de me réduire à cette extrémité. Mais il falloit , ou sortir , ou l'aller voir sur-le-champ ; l'alternative étoit inévitable. Je pris le dernier parti , fort embarrassé de ma contenance , dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer , sans compromettre ni Mademoiselle d'H. , ni Thérèse ? Et malheur à celle que j'aurois nommée ! Il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable & intrigante ne me fît craindre pour celle qui en feroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur , que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres , afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes importemens plus inexcusables , nuls si les soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme , & sur-tout une amie

comme

Tom

comme je venois de traiter Mad. D'.....y. Mais ici commence la grande & noble tâche que j'ai dignement remplie , d'expi-
er mes fautes & mes foibleſſes cachées ,
en me chargeant de fautes plus graves ,
dont j'étois incapable , & que je ne com-
mis jamais.

Je n'eus pas à foutenir la priſe que
j'avois redoutée , & j'en fus quitte pour
la peur. A mon abord , Mad. D'.....y
me ſauta au cou , en fondant en larmes.
Cet accueil inattendu , & de la part d'une
ancienne amie , m'émut extrêmement ; je
pleurai beaucoup auſſi. Je lui diſ quel-
ques mots qui n'avoient pas grand ſens ;
elle m'en dit quelques-uns qui en avoient
encore moins , & tout finit là. On avoit
ſervi ; nous allâmes à table , où dans l'at-
tente de l'explication , que je croyois
remiſe après le ſouper , je fis mauvaiſe
figure ; car je ſuis tellement ſubjugué
par la moindre inquiétude qui m'occupe ,
que je ne ſaurois la cacher aux moins
clair-voyans. Mon air'embarrasſé devoit

lui donner du courage ; cependant elle ne risqua point l'aventure : il n'y eut pas plus d'explication après le souper qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain ; & nos silencieux tête-à-tête ne furent remplis que de choses indifférentes , ou de quelques propos honnêtes de ma part , par lesquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons , je lui protestoais avec bien de la vérité , que s'ils se trouvoient mal fondés , ma vie entière seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons , ni comment ils m'étoient venus ; & tout notre rascommode ment , tant de sa part que de la mienne , consista dans l'embrassement du premier abord. Puis qu'elle étoit seule offensée , au moins dans la forme , il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même ; & je m'en retournai comme j'étois venu.

Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant , j'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle , & je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même , parce qu'elle paroissoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là , comme on verra bientôt , le seul chagrin que m'attira ma foiblesse ; mais j'en avois d'autres non moins sensibles , que je ne m'étois point attirés , & qui n'avoient pour cause que le desir de m'arracher de ma solitude , (*) à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot & des H.....s. Depuis mon établissement à l'Hermitage , Diderot n'avoit cessé de m'y harceler , soit par lui-même , soit par Deleyre ; & je vis bientôt , aux plai-

(*) C'est-à-dire , d'en arracher la vieille , dont on avoit besoin pour arranger le complot. Il est étonnant que , durant tout ce long orage , ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi , mais elle , qu'on vouloit ravoir à Paris.

136 LES CONFESSIONS.

sant ries de celui-ci sur mes courses bo-
carefques , avec quel plaisir ils avoient
travesti l'hermite en galant berger. Mais
il n'étoit pas question de cela dans mes
prises avec Diderot ; elles avoient des
causes plus graves. Après la publication
du *Fils naturel* , il m'en avoit envoyé un
exemplaire , que j'avois lu avec l'intérêt
& l'attention qu'on donne aux ouvrages
d'un ami. En lisant l'espece de poétique
en dialogue , qu'il y a jointe , je fus sur-
pris & même un peu contristé d'y trou-
ver , parmi plusieurs choses désobligean-
tes , mais tolérables , contre les solitai-
res , cette âpre & dure sentence , sans au-
cun adoucissement : *Il n'y a que le mé-
chant qui soit seul*. Cette sentence est
équivoque , & présente deux sens , ce
me semble : l'un très-vrai , l'autre très-
faux ; puisqu'il est même impossible
qu'un homme qui est & veut être seul ,
puisse & veuille nuire à personne , & par
conséquent qu'il soit un méchant. La
sentence en elle-même , exigeoit donc

une interprétation ; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur qui , lorsqu'il imprimoit cette sentence , avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroissoit choquant & mal-honnête , ou d'avoir oublié en la publiant , cet ami solitaire , ou s'il s'en étoit souvenu , de n'avoir pas fait , du moins en maxime générale , l'honorable & juste exception qu'il devoit , non-seulement à cet ami , mais à tant de sages respectés , qui dans tous les temps ont cherché le calme & la paix dans la retraite , & dont , pour la première fois depuis que le monde existe , un écrivain s'avise , avec un seul trait de plume , de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimois tendrement Diderot , je l'estimois sincèrement , & je comptois avec une entière confiance sur les mêmes sentimens de sa part. Mais excédé de son infatigable obstination à me contrarier continuellement sur mes goûts , mes penchans , ma manière de vivre , sur tout ce

138 LES CONFESSIONS.

qui n'intéressoit que moi seul ; révolta de voir un homme plus jeune que moi, vouloir à toute force me gouverner comme un enfant ; rebuté de sa facilité à promettre , & de sa négligence à tenir ; ennuyé de tant de rendez-vous donnés & manqués de sa part , & de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef ; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui-même , & de dîner seul le soir , après être allé au-devant de lui jusqu'à S. Denis , & l'avoir attendu toute la journée : j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave , & me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre , mais avec une douceur & un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes ; & ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais quelle fut sa réponse sur cet article ; la voici mot pour mot (liasse A , N^o. 33.) “ Je suis bien aisé

» que mon ouvrage vous ait plu, qu'il
 » vous ait touché. Vous n'êtes pas de
 » mon avis sur les hermites ; dites - en
 » tant de bien qu'il vous plaira ; vous
 » ferez le seul au monde, dont j'en pen-
 » serai : encore y auroit-il bien à dire
 » là-dessus, si l'on pouvoit vous parler
 » sans vous fâcher. Une femme de qua-
 » tre-vingts ans ! &c. On m'a dit une
 » phrase d'une lettre du fils de Mad.
 » D' y, qui a dû vous peiner beau-
 » coup, ou je connois mal le fond de
 » votre ame. »

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à
 l'Hermitage, Mad. le Vasseur parut s'y
 déplaire & trouver l'habitation trop seule.
 Ses propos là - dessus m'étant revenus, je
 lui offris de la renvoyer à Paris, si elle
 s'y plaisoit davantage ; d'y payer son
 loyer, & d'y prendre le même soin d'elle
 que si elle étoit encore avec moi. Elle
 rejeta mon offre, me protesta qu'elle se

plaisoit fort à l'Hermitage , que l'air de la campagne lui faisoit du bien ; & l'on voyoit que cela étoit vrai , car elle y rajouïssoit , pour ainsi dire , & s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eût été dans le fond, très-fâchée que nous quittassions l'Hermitage , qui réellement étoit un séjour charmant ; aimant fort le petit tripotage du jardin & des fruits , dont elle avoit le maniement ; mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire , pour tâcher de m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi , ils tâcherent d'obtenir par le scrupule, l'effet que la complaisance n'avoit pas produit , & me firent un crime de garder là cette vieille femme , loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge ; sans songer qu'elle & beaucoup d'autres vieilles gens , dont l'excellent air du pays prolonge la vie , pouvoient tirer ces secours de Montmorency , que j'avois à ma porte ; & comme s'il n'y avoit des vieillards

qu'à Paris , & que par - tout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Mad. le Vasseur , qui mangeoit beaucoup & avec une extrême voracité , étoit sujette à des débordemens de bile & à de fortes diarrhées , qui lui duroient quelques jours , & lui servoient de remède. A Paris , elle n'y faisoit jamais rien , & laissoit agir la nature. Elle en usoit de même à l'Hermitage , sachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe : parce qu'il n'y avoit pas des médecins & des apothicaires à la campagne , c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser , quoiqu'elle s'y portât très - bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'est plus permis , sous peine d'homicide , de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit là une des deux accusations atroces , sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence , qu'il n'y avoit que le méchant qui fût seul ; & c'étoit ce que signifioit son exclamation pathétique & *et cætera* qu'il y avoit bénévolement

ajouté : *Une femme de quatre-vingt ans ! &c.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche , qu'en m'en rapportant à Mad. le Vasseur elle-même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à Mad. D'. . . . y. Pour la mettre plus à son aise , je ne voulus point voir sa lettre , & je lui montrai celle que je vais transcrire , & que j'écrivois à Mad. D'. . . . y , au sujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure , & qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

“ Le jeudi.

„ Mad. le Vasseur doit vous écrire ,
 „ ma bonne amie : je l'ai priée de vous
 „ dire sincèrement ce qu'elle pense. Pour
 „ la mettre bien à son aise , je lui ai dit
 „ que je ne voulois point voir sa lettre
 „ & je vous prie de ne me rien dire de
 „ ce qu'elle contient.

„ Je n'enverrai pas ma lettre , puisque
 „ vous vous y opposez ; mais me sentant

» très - grièvement offensé, il y auroit,
» à convenir que j'ai tort, une bassesse
» & une fausseté que je ne ferois me
» permettre. L'Evangile ordonne bien à
» celui qui reçoit un soufflet, d'offrir
» l'autre joue, mais non pas de deman-
» der pardon. Vous souvenez - vous de
» cet homme de la comédie, qui crie en
» donnant des coups de bâton? Voilà le
» rôle du philosophe.

» Ne vous flattez pas de l'empêcher
» de venir par le mauvais temps qu'il
» fait. Sa colere lui donnera le temps &
» les forces que l'amitié lui refuse, &
» ce sera la première fois de sa vie qu'il
» sera venu le jour qu'il avoit promis. Il
» s'excédera pour venir me répéter de
» bouche les injures qu'il me dit dans
» ses lettres; je ne les endurerai rien
» moins que patiemment. Il s'en retour-
» nera être malade à Paris; & moi, je
» serai, selon l'usage, un homme fort
» odieux. Que faire? Il faut souffrir.

» Mais n'admirez - vous pas la sagesse

144 LES CONFESSIONS.

„ de cet homme qui vouloit me venir
 „ prendre à S. Denis en fiacre, y dîner
 „ me ramener en fiacre, & à qui, huit
 „ jours après, (liasse A, N^o. 34.)
 „ fortune ne permet plus d'aller à l'Her
 „ mitage autrement qu'à pied ? Il n'est
 „ pas absolument impossible, pour par
 „ ler son langage, que ce soit là le ton
 „ de la bonne foi ; mais en ce cas, il
 „ faut qu'en huit jours il soit arrivé d'a
 „ tranges changemens dans sa fortune.
 „ Je prends part au chagrin que vous
 „ donne la maladie de Mad. votre mere
 „ mais vous voyez que votre peine n'est
 „ proche pas de la mienne. On souffre
 „ moins encore à voir malades, les
 „ personnes qu'on aime, qu'injustes
 „ cruelles.

„ Adieu, ma bonne amie : voici
 „ dernière fois que je vous parlerai
 „ cette malheureuse affaire. Vous
 „ parlez d'aller à Paris, avec un fa
 „ froid qui me réjouiroit dans un au
 „ temps. „

J'écri

Tom

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au sujet de Mad. le Vasseur , sur la proposition de Mad. D'..... y elle-même ; & Mad. le Vasseur ayant choisi , comme on peut bien croire , de rester à l'Hermitage , où elle se portoit très-bien , où elle avoit toujours compagnie , & où elle vivoit très-agréablement ; Diderot ne sachant plus de quoi me faire un crime , m'en fit un de cette précaution de ma part , & ne laissa pas de m'en faire un autre , de la continuation du séjour de Mad. le Vasseur à l'Hermitage , quoique cette continuation fût de son choix , & qu'il n'eût tenu & ne tint toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris , avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot , N°. 33. Celle second est dans sa lettre N°. 34. “ Le Lettré (c'étoit un nom de plaisanterie , donné par G. . . au fils de Mad. D'..... y) le Lettré a dû vous écrire

146 LES CONFESSIONS.

„ qu'il y avoit sur le rempart vingt pau-
 „ vres qui mouroient de faim & de froid,
 „ & qui attendoient le liard que vous
 „ leur donniez. C'est un échantillon de
 „ notre petit babil. . . . & si vous en-
 „ tendiez le reste, il vous amuseroit
 „ comme cela. „

Voici ma réponse à ce terrible argu-
 ment, dont Diderot paroissoit si fier.

“ Je crois avoir répondu au *Lettre*,
 c'est - à dire, au fils d'un fermier-général,
 que je ne plaignois pas les pauvres qu'il
 avoit apperçus sur le rempart, attendans
 mon liard; qu'apparemment il les en
 avoit amplement dédommagés; que je
 l'établissois mon substitut; que les pau-
 vres de Paris n'auroient pas à se plaindre
 de cet échange; que je n'en trouverois
 pas aisément un aussi bon pour ceux de
 Montmorncy, qui en avoient beaucoup
 plus de besoin. Il y a ici un bon vieillard
 respectable, qui, après avoir passé sa vie
 à travailler, ne le pouvant plus, meurt
 de faim sur ses vieux jours. Ma con-

science est plus contente des deux sols que je lui donne tous les lundis , que des cent liards que j'aurois distribués à tous les gueux du rempart. Vous êtes plaisans , vous autres philosophes , quand vous regardez tous les habitans des villes comme les seuls hommes auxquels vos devoirs vous lient. C'est à la campagne qu'on apprend à aimer & servir l'humanité ; on n'apprend qu'à la mépriser dans les villes „

Tels étoient les singuliers scrupules , sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris , & prétendoit me prouver par mon propre exemple , qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale , sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui , comment j'eus la bêtise de lui répondre & de me fâcher , au lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les décisions de Mad. D'.....y & les clameurs de la cotterie H.....e

avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, & que Mad. d'H. elle-même, grande enthousiaste de Diderot, voulut que j'allasse le voir à Paris, & que je fisse toutes les avances d'un raccommodement qui, tout sincère & entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur, dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en esfuvoit alors un très-violent au sujet de sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Mad. de Graigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occasion. Je trouvais qu'il y avoit de la justice & de la générosité de prouver publiquement le

contraire ; & j'allai passer deux jours , non - seulement avec lui , mais chez lui. Ce fut , depuis mon établissement à l'Hermitage , mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt , qui eut une attaque d'apoplexie , dont il n'a jamais été bien remis , & durant laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fût hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrasement d'un ami peut effacer de torts ! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur ? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire , savoir les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés souterrains , du moins qui fussent à ma connoissance : ce n'étoit pas comme avec Mad. D'.....y. Il me montra le plan du *Pere de famille*. Voilà , lui dis-je , la meilleure défense du *Fils naturel*. Gardez le silence , travaillez cette piece avec soin , & puis jetez-la tout

d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit & s'en trouva bien. Il y avoit près de six mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la *Julie*, pour m'en dire son avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuilleter*, ce fut son terme; c'est-à-dire, chargé de paroles & redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même : mais c'étoit le bavardage de la fièvre ; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième sur-tout, & la sixième sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'H.....k. Nous étions loin de compte car je voulois même rompre l'accord du manuscrit de chymie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme là. D'ailleurs il m'emporta sur tout. Il me jura que M. d'H.....k m'aimoit de tout son cœur & qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il

prenoit avec tout le monde , & dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit , après l'avoir accepté deux ans auparavant , étoit un affront au donateur , qu'il n'avoit pas mérité , & que ce refus pourroit même être méfinterprété , comme un secret reproche d'avoir attendu si long - temps d'en conclure le marché. Je vois d'H.....k tous les jours , ajouta-t-il ; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être content , croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse ? Bref , avec ma foiblesse ordinaire , je me laissai subjugué , & nous allâmes souper chez le baron , qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement , & presque mal-honnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès long - temps auparavant , que depuis que G. . . . fréquentoit la maison

d'A...e, on ne m'y voyoit plus d'autre bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, S. L..... y arriva de l'armée. Comme je n'en faisois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la C....., & ensuite à l'Hermitage, où il vint avec Mad. d'H..... me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même; & je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais surtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter Mad. d'H....., je ne l'aurois pas voulu faire, & je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois si aimable, aimant S. L.....t, que je m'imaginois à peine qu'elle eût pu l'être autant en m'aimant moi-même; & sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement désiré d'elle dans mon délire, étoit qu'elle se laissât aimer. Enfin, de

quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être confident que l'objet de ses amours, & je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour : soit ; mais c'étoit donc plus.

Pour S. L.....t, il se conduisit en honnête homme & judicieux : comme j'étois le seul coupable, je fus aussi le seul puni, & même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement ; & je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime, mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, & qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire & passagere, avec un vice de caractère. S'il y avoit de la faute dans tout ce qui s'étoit passé, il en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avois recherché sa maîtresse ? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée ? N'étoit-ce

154 LES CONFESIONS.

pas elle qui m'avoit cherché ? Pouvois-je éviter de la recevoir ? Que pouvois-je faire ? Eux seuls avoient fait le mal , & c'étoit moi qui l'avois souffert. A ma place , il en eût fait autant que moi , peut-être pis : car enfin quelque fidelle , quelque estimable que fût Mad. d'H..... elle étoit femme ; il étoit absent ; les occasions étoient fréquentes , les tentations étoient vives , & il lui eût été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès , contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle & pour moi , dans une pareille situation , d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse , au fond de mon cœur , un témoignage assez honorable , tant d'apparences étoient contre moi , que l'invincible honte qui me domine toujours , me donnoit devant lui tout l'air d'un coupable , & il en abusoit pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois après le dîner , le

lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, & dont lui S. L. t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture; & moi jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, & continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, & telles étoient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mad. d'H. fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que j'en'aurois dû l'être, & cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont j'attendois ma guérison, ne fût qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, & à ne rien épargner pour changer ma folle passion, en une amitié pure & durable. J'avois fait pour cela les plus

beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de Mad. d'H..... Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée; je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, & je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, & que je n'ai jamais su. Ce changement, dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres, je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment. Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice, mais ce ne fut pas sur-le-champ; je compris que l'examen du paquet que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort: je vis même qu'elle se le reprochoit, & cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées; j'en osai douter.

douter à mon tour, & j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la *Julie*. Eh Dieu ! qu'auroit-on donc dit de celles-là ? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion, n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé, je ne l'en croirois pas capable ; & de plus, j'y avois mis bon ordre. La fotte, mais vive crainte d'être persifflé, m'avoit fait commencer cette correspondance sur un ton qui mît mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer, la familiarité que j'y pris dans mon ivresse : mais quel tutoiement ! elle n'en devoit sûrement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois, mais sans succès : ses plaintes ne faisoient que réveiller mes craintes ; & d'ailleurs, je ne pouvois me résoudre à retrograder. Si ces lettres sont encore en être, & qu'un

jour elles soient vues , on connoît comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de Mad. d'H., & la certitude de ne l'avoir pas mérité , me firent prendre le singulier parti de m'en plaindre à S. L.....t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet , je me jetai dans les distractions que j'aurois dû chercher plus tôt. Il y eut des fêtes à la C.....e , pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de Mad. d'H....., d'un talent qu'elle aimoit , excita ma verve , & un autre objet contribuoit encore à l'animer ; favoir , le desir de montrer que l'auteur du *Devin du village* favoit la musique ; car je m'appercevois depuis long-temps , que quelqu'un travailloit en secret à rendre cela douteux , du moins quant à la composition. Mon début à Paris , les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois , tant chez M. D... que chez M. de la Popliniere , quant

de musique que j'y avois composée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres artistes , & sous leurs yeux ; enfin l'opéra des *Muses galantes*, celui même du *Devin* ; un motet que j'avois fait pour Mlle. Fel , & qu'elle avoit chanté au concert spirituel ; tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres , tout sembloit devoir prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existoit cependant , même à la C.....e , & je voyois que M. D'..... y n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela , je me chargeai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C.....e , & je le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea Delinant , le gouverneur de son fils , de les faire. Delinant arrangea des paroles convenables au sujet ; & huit jours après qu'elles m'eurent été données , le motet fut achevé. Pour cette fois , le dépit fut mon Apollon , & jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les

paroles commencent par ces mots : *Eccedes hic tonantis.* (*) La pompe du début répond aux paroles , & toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'..... y rassembla les meilleurs symphonistes. Mad. Bruna, chanteuse Italienne , chanta le motet , & fut bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès , qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel , où , malgré les sourdes cabales & l'indigne exécution , il a eu deux fois les mêmes applaudissemens. Je donnai , pour la fête de M. D'..... y , l'idée d'une espèce de pièce , moitié drame , moitié pantomime , que Mad. D'..... y composa , & dont je fis encore la musique. G..... , en arrivant , entendit parler de mes succès harmoniques. Une heure après , on n'en parla plus : mais du moins on ne m'a

(*) J'ai appris depuis , que ces paroles étoient de Sainteuil , & que M. Desmarais les étoit doucement appropriées.

plus en question, que je fache, si je savois la composition.

A peine G. . . . fut-il à la C. e , où déjà je ne me plaisois pas trop , qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable , par des airs que je ne vis jamais à personne , & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée , on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois , contiguë à celle de Mad. D'. . . . y ; on la prépara pour M. G. . . . , & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Mad. D'. . . . y , comment les nouveaux - venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir , en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre & celle que je quittois , une porte masquée de communication , qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G. . . . n'étoit ignoré de personne , ni chez elle , ni dans le public , pas même de son mari : cependant , loin d'en convenir avec moi , confident

de secrets qui lui importoient beaucoup davantage , & dont elle étoit bien sûre , elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réserve venoit de G. . . . , qui , dépositaire de tous mes secrets , ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentimens , qui n'étoient pas éteints , & le mérite réel de cet homme là me donnassent en sa faveur , elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffiere ; à peine daigna-t-il me rendre le salut ; il ne m'adressa pas une seule fois la parole , & me corrigea bientôt de la lui adresser , en ne me répondant point du tout. Il passoit par-tout le premier , prenoit par-tout la première place , sans jamais faire aucune attention à moi. Passé pour cela , s'il n'y eût pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir Mad. D. . . . y se trouvant un peu incom-

modée , dit qu'on lui portât un morceau dans sa chambre , & monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle ; je le fis. G vint ensuite. La petite table étoit déjà mise ; il n'y avoit que deux couverts. On sert : Mal. D' y prend sa place à l'un des coins du feu. M. G prend un fauteuil , s'établit à l'autre coin , tire la petite table entre eux deux , déplie sa serviette , & se met en devoir de manger , sans me dire un seul mot. Mal. D' y rougit , & pour l'engager à réparer sa grossièreté , m'offre sa propre place. Il ne dit rien , ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu , je pris le parti de me promener par la chambre , en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table , loin du feu , sans me faire la moindre honnêteté , à moi incommodé , son aîné , son ancien dans la maison , qui l'y avois introduit , & à qui même , comme favori de la dame , il eût dû faire les honneurs. Toutes ses

manieres avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur ; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là l'ancien cuistre , qui chez le prince de Saxe - Gotha , se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence , & cette morgue insultante , avec la tendre amitié qu'il se vantoit d'avoir pour moi , près de tous ceux qu'il favoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guere que pour me plaindre de ma fortune , dont je ne me plaignois point , pour compatir à mon triste sort , dont j'étois content , & pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bienfaisans qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générosité , blâmer mon ingratitude , sa misanthropie , & qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui , & un malheureux tel que moi , que des liai-

sons de bienfaits d'une part , & d'obligations de l'autre , fans y supposer , même dans les possibles , une amitié d'égal à égal. Pour moi , j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent , il ne m'en prêta jamais ; je l'avois gardé dans sa maladie , à peine me venoit-il voir dans les miennes ; je lui avois donné tous mes amis , il ne m'en donna jamais aucun des siens ; je l'avois prôné de tout mon pouvoir ; il s'il m'a prôné , c'est moins publiquement , & c'est d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espèce. Comment étoit-il donc mon Mécène ? Comment étois-je son protégé ? Cela me passoit , & me passe encore.

Il est vrai que , du plus au moins , il étoit arrogant avec tout le monde , mais avec personne aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois S. L.....t faillit à lui jeter son assiette à la tête , sur une espèce de démenti qu'il lui donna

en pleine table, en lui disant grossièrement : *cela n'est pas vrai*. A son ton naturellement tranchant, il ajouta la suffisance d'un parvenu, & devint même ridicule, à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entre eux. Il n'appelloit jamais son laquais que par *eh !* comme si, sur le nombre de ses gens, monseigneur n'eût pas su lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commissions, il lui jetoit l'argent par terre, au lieu de le lui donner dans la main. Enfin, oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur en toute chose, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon sujet, que Mad. D'.....y lui avoit donné, quitta son service, sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Aussi fat qu'il étoit vain, avec ses gros

yeux troubles & sa figure dégingandée ,
il avoit des prétentions près des femmes ,
& depuis sa farce avec Mlle. Fel , il pas-
soit auprès de plusieurs d'entre elles ,
pour un homme à grands sentimens.
Cela l'avoit mis à la mode , & lui avoit
donné du goût pour la propreté de fem-
me ; il se mit à faire le beau ; sa toilette
devint une grande affaire ; tout le monde
fut qu'il mettoit du blanc , & moi qui
n'en croyois rien , je commençai de le
croire , non seulement par l'embellisse-
ment de son teint , & pour avoir trouvé
des tasses de blanc sur sa toilette , mais
sur ce qu'entrant un matin dans sa cham-
bre , je le trouvai brochant ses ongles avec
une petite vergette faite exprès ; ouvrage
qu'il continua fièrement devant moi. Je
jugeai qu'un homme qui passe deux heu-
res tous les matins à broffer ses ongles ,
peut bien passer quelques instans à rem-
plir de blanc les creux de sa peau. Le
bon homme Gauffecourt , qui n'étoit pas
fac à diable , l'avoit assez plaisamment
surnommé **TIRAN-LE-BLANC.**

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils acheverent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, put conserver un cœur bien placé. Il ne se piquoit de rien tant que de sensibilité d'ame & d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui sont propres aux petites ames ? Comment les vifs & continuel élan que fait hors de lui-même un cœur sensible, peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne ? Eh mon Dieu ! celui qui sent embraser son cœur de ce feu céleste, cherche à l'exhaler, & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre son cœur sur son visage ; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le sommaire de sa morale, que Mad. D'..... y m'avoit dit, & qu'elle avoit adopté. Ce sommaire consistoit en un seul article ; savoir, que
l'unique

Tuni
en to
mora
terri
prisse
Mais
réelle
n'en e
ve à
tienne
qu'il n
Je n
m'avo
nées,
jouoit
m'aim
petites
raconté
C.....
ni l'aut
puisque
de Mad
au feu c
.....
Ton

l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout, les penchans de son cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penser, quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de sa conduite, & je n'en eus que trop, dans la suite, la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure, dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés, il y avoit plusieurs années, que cet homme étoit faux; qu'il jouoit le sentiment, & sur-tout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souviens de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de F. l & Mad. de C. x, qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre, & qui devoient le connoître, puisque Mad. de C. x étoit fille de Mad. de R. t, intime amie du feu comte de F. e, & que M. de F. l, très-lié alors avec le vicomte

170 LES CONFESIONS.

de P.....e, avoit beaucoup vécu au Palais-royal, précisément quand G.... commençoit de s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de F.....e. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel, & dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins avenglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeoit pas, le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche, & tirer un livre. Cette observation qu'on répéta, fut bientôt publique dans tout Paris, & presque aussi-tôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même: un fait qui me regardoit, servit à me la rappeler. J'étois à l'extré-

mité
étoit
voir
d'arri
ment
& qu
jour.
Il n
mais
de fai
cela.
amis
venus
parer
me co
il ne
Mad. c
& qu'
puis ce
se fit d
de celu
ces am
le mien
pour m

mité dans mon lit, rue de Grenelle : il étoit à la campagne ; il vint un matin me voir, tout effoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même. Je fus un moment après, qu'il étoit arrivé de la veille, & qu'on l'avoit vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espece ; mais une observation que je fus surpris de faire si tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G. . . . tous mes amis sans exception ; ils étoient tous devenus les siens. Je pouvois si peu me séparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conserver l'entrée d'une maison, où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mad. de Créqui qui refusa de l'admettre, & qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps là. G. . . ., de son côté, se fit d'autres amis, tant de son estoc que de celui du comte de F. . . . e. De tous ces amis là, jamais un seul n'est devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot, pour m'engager de faire au moins leur

172 LES CONFESIONS.

connoissance ; & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui , jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance , pas même le comte de F....e , chez lequel il demouroit , & avec lequel il m'eût par conséquent été très-agréable de former quelque liaison ; ni le comte de S g son parent , avec lequel G. . . . étoit encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis , dont je fis les fiens , & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance , changerent sensiblement pour moi , quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des fiens ; je lui ai donné tous les miens , & il a fini par me les tous ôter. Si ce sont là des effets de l'amitié , quels seront donc ceux de la haine ?

Diderot même , au commencement , m'avertit plusieurs fois que G. . . . , à qui je donnois tant de confiance , n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage , quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La maniere dont j'avois disposé de mes enfans , n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis , uniquement pour les en instruire , pour ne pas paroître à leurs yeux , meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois : Diderot , G. . . . , Mad. D' y. Duclos , le plus digne de ma confiance , fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la fut cependant ; par qui ? Je l'ignore. Il n'est guere probable que cette infidélité soit venue de Mad. D' y , qui savoit qu'en l'imitant , si j'en eusse été capable , j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent G. . . . & Diderot , alors si unis en tant de choses , sur-tout contre moi , qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parleroïs que Duclos , à qui je n'ai pas dit mon secret , & qui , par conséquent , en étoit le maître , est le seul qui me l'ait gardé.

G. . . . & Diderot , dans leur projet de ôter les gouverneuses , avoient fait es-

fort pour le faire entrer dans leurs vues il s'y refusa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la fuite , que j'appris de lui tout ce qui s'étoit passé entr'eux à cet égard ; mais j'en appris dès lors assez par Thérèse, pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque dessein secret, & qu'on vouloit disposer de moi, sinon contre mon gré, du moins à mon insu, ou bien qu'on vouloit faire servir ces deux personnes, d'instrument à quelque dessein caché. Tout cela n'étoit assurément pas de la droiture. L'opposition de Duclos le prouve sans réplique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit aussi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mad. le Vasseur depuis plusieurs années, avoient changé sensiblement cette femme à mon égard, & ce changement ne m'étoit assurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces singuliers tête-à-tête ? Pourquoi ce profond mystère ? La con-

versation de cette vieille femme étoit-elle donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne fortune, & assez importante pour en faire un si grand secret ? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques durent, ils m'avoient paru risibles : en y repensant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eût été jusqu'à l'inquiétude, si j'avois su dès lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zele pour moi, dont G.... se targuoit au-dehors, & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui, d'aucun côté, qui fût à mon avantage ; & la commisération qu'il feignoit d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la ressource du métier que je m'étois choisi, en me décrivant comme un mauvais copiste : & je conviens qu'il disoit en cela la vérité ; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie,

176 LES CONFESIONS.

en se servant d'un autre copiste, & en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eût dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui & de son crédit pour ma subsistance, & d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit là.

Tout cela résumé, ma raison fit taire enfin mon ancienne prévention, qui parloit encore. Je jugeai son caractère au moins très-suspect; & quant à son amitié, je la décidai fausse. Puis, résolu de ne le plus voir, j'en avertis Mad. D'.... y, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans réplique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette résolution, sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée ensemble, & par laquelle, sans entrer

dans
fioit
faisa
perfi
me r
m'êb
nous
mieu
fois,
j'en v
mal j
lemen
que j
vois d
avec l
moitié
que j'
G...
lui fai
m'avo
persua
mille b
qu'il n
ne à fo

dans aucun détail des faits , elle le justifioit par son caractère concentré ; & me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami , m'exhortoit à me raccommo-der avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite , & où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois , j'achevai de me laisser vaincre : j'en vins à croire que je pouvois avoir mal jugé , & qu'en ce cas , j'avois réellement envers un ami , des torts graves , que je devois réparer. Bref , comme j'avois déjà fait plusieurs fois avec Diderot , avec le baron d'H..... k , moitié gré , moitié foiblesse , je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger ; j'allai chez G.... comme un autre George Dandin , lui faire des excuses des offenses qu'il m'avoit faites ; toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis , qu'il n'y a point de haine qu'on ne défarmer à force de douceur & de bons procédés ;

178 LES CONFESIONS.

au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder ; & le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai, sans sortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T....., devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fantaisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espèce, que j'aie eu jamais avec aucun des deux (*), & dont la rage s'accroît de jour en jour, comme celle des tigres, par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

(*) Je n'ai donné, dans la suite, au dernier le surnom de jongleur, que longtemps après son inimitié déclarée, & les sanglantes persécutions qu'il m'avoit suscitées à Geneve & ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom, quand je me suis vu tout-à fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, & la haine n'y prend jamais pied.

Je m'attendois que , confus de ma condescendance & de mes avances , G me recevroit , les bras ouverts , avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur romain , avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi , j'eus rempli , en peu de mots & d'un air timide , l'objet qui m'amenoit près de lui ; avant de me recevoir en grace , il prononça avec beaucoup de majesté , une longue harangue qu'il avoit préparée , & qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares vertus , & sur-tout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup ; c'est qu'on lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit , je me disois tout bas , qu'il seroit bien cruel pour moi de faire seul exception à cette règle. Il y revint si souvent & avec tant d'affectation , qu'il me fit penser que , s'il ne suivoit en cela que les sentimens de

180 LES CONFESSIONS.

son cœur, il seroit moins frappé de cette maxime, & qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jusqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conservé toujours tous mes amis depuis ma plus tendre enfance, je n'en avois pas perdu un seul, si ce n'est par la mort, & cependant je n'en avois pas fait jusqu'alors la réflexion : ce n'étoit pas une maxime que je me fusse prescrite. Puisque c'étoit un avantage alors commun à l'un & à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, si ce n'est qu'il songeoit d'avance à me l'ôter ? Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient sur moi. Je connoissois aussi bien que lui cette préférence : la question étoit, à quel titre il l'avoit obtenue ; si c'étoit à force de mérite ou d'adresse, en s'élevant lui-même, ou en cherchant à me rabaisser. Enfin, quand il eut mis à son gré, entre lui & moi, toute la distance qui pouvoit donner du

prix

prix
m'ac
léger
l'acc
veau
j'étois
ne tu
scène
précep
sant g
sans se
gemen
le vulg
bien fo
côté du
du côté
Nous
ours u
que ton
es mor
aille
manieres
e m'en
endure

Top

prix à la grace qu'il m'alloit faire , il m'accorda le baïser de paix , dans un léger embrassement qui ressembloit à l'accollade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues , j'étois ébahi , je ne savois que dire , je ne trouvois pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple , en lui faisant grace du fouet. Je n'y pense jamais sans sentir combien sont trompeurs les jugemens fondés sur l'apparence , auxquels le vulgaire donne tant de poids , & combien souvent l'audace & la fierté sont du côté du coupable , la honte & l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés ; c'étoit toujours un soulagement pour mon cœur , que toute querelle jette dans des angoisses mortelles. On se doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ses manières ; elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre. Aussi pris-je le parti d'endurer tout , & de ne dire plus rien.

Tant de chagrins , coup sur coup , me jeterent dans un accablement qui ne me laissoit guere la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponse de S. L.....t , négligé de Mad. d'H....., n'osant plus m'ouvrir à personne , je commençai de craindre qu'en faisant de l'amitié l'idole de mon cœur , je n'eusse employé ma vie à sacrifier à des chimeres. Epreuve faite , il ne restoit de toutes mes liaisons , que deux hommes qui eussent conservé toute mon estime , & à qui mon cœur pût donner sa confiance : Duclos , que depuis ma retraite à l'Hermitage , j'avois perdu de vue , & S. L.....t. Je crus ne pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier , qu'en lui déchargeant mon cœur sans réserve ; & je résolus de lui faire pleinement mes confessions , en tout ce qui ne compromettroit pas sa maîtresse. Je ne doute pas que ce choix ne fût encore un piège de ma passion , pour me tenir plus rapproché d'elle ; mais il est certain que je me scrois jeté dans les bras de son

amant sans réserve , que je me ferois mis
pleinement sous sa conduite , & que j'au-
rois poussé la franchise aussi loin qu'elle
pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une
seconde lettre , à laquelle j'étois sûr qu'il
auroit répondu , quand j'appris la triste
cause de son silence sur la première. Il
n'avoit pu soutenir jusqu'au bout les fa-
tigues de cette campagne. Mad. D'.....y
m'apprit qu'il venoit d'avoir une attaque
de paralysie ; & Mad. d'H..... , que
son affliction finit par rendre malade elle-
même , & qui fut hors d'état de m'écrire
sur-le-champ , me marqua deux ou trois
jours après , de Paris où elle étoit alors ,
qu'il se faisoit porter à Aix-la-Chapelle
pour y prendre les bains. Je ne dis pas
que cette triste nouvelle m'affligea comme
elle ; mais je doute que le serrement de
cœur qu'elle me donna , fût moins pé-
nible que sa douleur & ses larmes. Le
chagrin de le savoir dans cet état , aug-
menté par la crainte que l'inquiétude
n'eût contribué à l'y mettre , me toucha

plus que tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors ; & je sentis cruellement qu'il me manquoit, dans ma propre estime, la force dont j'avois besoin pour supporter tant de déplaisir. Heureusement, ce généreux ami ne me laissa pas long-temps dans cet accablement ; il ne m'oublia pas malgré son attaque , & je ne tardai pas d'apprendre par lui-même, que j'avois trop mal jugé de ses sentimens & de son état. Mais il est temps d'en venir à la grande révolution de ma destinée, à la catastrophe qui a partagé ma vie en deux parties si différentes , & qui, d'un bien légère cause , a tiré de si terribles effets.

Un jour que je ne songeois à rien moins que de voir **Mad. D'** y m'envoya chercher. En entrant, j'apperçus dans ses yeux & dans toute sa contenance, un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui étoit point ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage & ses mouvemens. Mais

ami, me dit-elle, je pars pour Geneve ;
ma poitrine est en mauvais état , ma
santé se délabre au point que , toute
chose cessante , il faut que j'aille voir &
consulter Tronchin. Cette résolution ,
à brusquement prise & à l'entrée de la
mauvaise saison , m'étonna d'autant plus
que je l'avois quittée , trente-six heures
auparavant , sans qu'il en fût question.
Je lui demandai qui elle emmeneroit avec
elle. Elle me dit qu'elle emmeneroit
son fils avec M. Delinant ; & puis elle
ajouta négligemment : Et vous , mon
seigneur, ne viendrez-vous pas aussi ? Com-
me je ne crus pas qu'elle parlât sérieu-
sement , sachant que dans la saison où
nous entrions , j'étois à peine en état
de sortir de ma chambre , je plaifantai
sur l'utilité du cortège d'un malade pour
un autre malade ; elle parut elle-même
en avoir pas fait tout de bon la proposi-
tion , & il n'en fut plus question. Nous
ne parlâmes plus que des préparatifs de
mon voyage , dont elle s'occupoit avec

186 LES CONFESIONS.

beaucoup de vivacité, étant résolue à partir dans quinze jours.

Je n'avois pas besoin de beaucoup de pénétration pour comprendre qu'il y avoit à ce voyage, un motif secret qu'on me taisoit. Ce secret, qui n'en étoit un dans toute la maison que pour moi, fut découvert dès le lendemain par Thérèse, à qui Teissier, le maître - d'hôtel, qui le favoit de la femme - de - chambre, le révéla. Quoique je ne doive pas ce secret à Mad. D'.... y, puisque je ne le tiens pas d'elle, il est trop lié avec ceux que j'en tiens, pour que je puisse l'en séparer; ainsi je me tairai sur cet article. Mais ces secrets, qui jamais ne sont sortis ni ne sortiront de ma bouche ni de ma plume, ont été fus de trop de gens pour pouvoir être ignorés dans tous les entours de Mad. D'.... y.

Instruit du vrai motif de ce voyage, j'aurois reconnu la secrète impulsion d'une main ennemie, dans la tentative m'y faire le chaperon de Mad. D'.... elle :

mais
sistai

comm

beau

j'eusse

reite,

car el

même

Que

derot l

billet f

que ton

me fut

reconn

neur du

Billet

" Je

vous

que M

je n'e

comp

Mad.

elle :

mais elle avoit si peu insisté , que je persistai à ne point regarder cette tentative comme sérieuse , & je ris seulement du beau personnage que j'aurois fait là , si j'eusse eu la sottise de m'en charger. Au reste , elle gagna beaucoup à mon refus , car elle vint à bout d'engager son mari même à l'accompagner.

Quelques jours après , je reçus de Diderot le billet que je vais transcrire. Ce billet seulement plié en deux , de manière que tout le dedans se lisoit sans peine , me fut adressé chez Mad. D'. . . . y , & recommandé à M. Delinant , le gouverneur du fils & le confident de la mere.

Billet de Diderot , liasse A , N^o. 52.

“ Je suis fait pour vous aimer , & pour vous donner du chagrin. J'apprends que Mad. D'. . . . y va à Geneve , & je n'entends point dire que vous l'accompagnez. Mon ami , content de Mad. D'. . . . y , il faut partir avec elle : mécontent , il faut partir beau-

„ coup plus vite. Etes-vous surchargé
 „ du poids des obligations que vous lui
 „ avez ? Voilà une occasion de vous ac-
 „ quitter en partie & de vous soulager.
 „ Trouverez-vous une autre occasion
 „ dans votre vie , de lui témoigner votre
 „ reconnoissance ? Elle va dans un pays
 „ où elle fera comme tombée des nues.
 „ Elle est malade : elle aura besoin d'a-
 „ musement & de distraction. L'hiver !
 „ voyez , mon ami. L'objection de votre
 „ santé peut être beaucoup plus forte
 „ que je ne la crois. Mais êtes-vous
 „ plus mal aujourd'hui que vous ne
 „ l'étiez il y a un mois , & que vous ne
 „ le ferez au commencement du prin-
 „ temps ? Ferez-vous dans trois mois
 „ d'ici le voyage plus commodément
 „ qu'aujourd'hui ? Pour moi , je vous
 „ avoue que si je ne pouvois supporter
 „ la chaise , je prendrois un bâton & je
 „ la suivrois. Et puis ne craignez-vous
 „ point qu'on ne méfinterprète votre
 „ conduite ? On vous soupçonnera , ou

d'ins
 secre
 fassio
 le té
 mais
 est - i
 tain
 Au re
 quitte
 je vo
 plait ,
 soit n
 jamais
 aime ,
 Le tre
 ment c
 illet , &
 achever
 arquer
 affecto
 nt , plu
 tres let
 it tout
 igner

d'ingratitude , ou d'un autre motif secret. Je fais bien que , quoi que vous fassiez , vous aurez toujours pour vous le témoignage de votre conscience : mais ce témoignage suffit-il seul , & est-il permis de négliger jusqu'à certain point celui des autres hommes ? Au reste , mon ami , c'est pour m'acquitter avec vous & avec moi , que je vous écris ce billet. S'il vous déplaît , jetez-le au feu , & qu'il n'en soit non plus question que s'il n'eût jamais été écrit. Je vous salue , vous aime , & vous embrasse. „

Le tremblement de colere , l'éblouissement qui me gagnoient en lisant ce billet , & qui me permirent à peine de achever , ne m'empêcherent pas d'y remarquer l'adresse avec laquelle Diderot affectoit un ton plus doux , plus caressant , plus honnête , que dans toutes ses autres lettres , dans lesquelles il me traitoit tout au plus de mon cher , sans oser m'y donner le nom d'ami. Je

vis aisément le ricochet par lequel me venoit ce billet, dont la suscription, la forme & la marche dévoient même assez mal-adroitement le détour : car nous nous écrivions ordinairement par la poste ou par le messager de Montmorency, & ce fut la première & l'unique fois qu'il se servit de cette voie là.

Quand le premier transport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponse suivante, que je portai sur-le-champ, à l'Hermitage où j'étois pour lors, à M. C.....c, pour la montrer à Mad. D'.....y, à qui dans mon aveugle colère, je la voulus lire moi-même, ainsi que le billet de Diderot.

“ Mon cher ami, vous ne pouvez
 „ voir ni la force des obligations que
 „ puis avoir à Mad. D'.....y, ni jusqu'à
 „ quel point elles me lient, ni si elle
 „ réellement besoin de moi dans son
 „ voyage, ni si elle desireroit que je l'aie
 „ compagne, ni s'il m'est possible de

faire
 de m
 discu
 mais
 me pr
 je doi
 état d
 losoph
 que je
 avis n
 je suis
 ner for
 quart,
 tains d
 franchi
 vous &
 déform
 „ Vou
 mal m
 cœur co
 ser du r
 leroient
 ressembl
 préserve

faire , ni les raisons que je puis avoir de m'en abstenir. Je ne refuse pas de discuter avec vous tous ces points ; mais , en attendant , convenez que me prescrire si affirmativement ce que je dois faire , sans vous être mis en état d'en juger , c'est , mon cher philosophe , opiner en franc étourdi. Ce que je vois de pis à cela , est que votre avis ne vient pas de vous. Outre que je suis peu d'humeur à me laisser mener sous votre nom , par le tiers & le quart , je trouve à ces ricochets , certains détours qui ne vont pas à votre franchise , & dont vous ferez bien pour vous & pour moi , de vous abstenir désormais.

Vous craignez qu'on n'interprete mal ma conduite ; mais je défie un cœur comme le vôtre , d'oser mal penser du mien. D'autres peut-être parleroient mieux de moi , si je leur ressemblois davantage. Que Dieu me préserve de me faire approuver d'eux !

„ Que les méchans m'épient & m'inter-
 „ pretent : Rousseau n'est pas fait pour
 „ les craindre , ni Diderot pour les
 „ écouter.

„ Si votre billet m'a déplu , vous vou-
 „ lez que je le jette au feu , & qu'il n'en
 „ soit plus question. Pensez - vous qu'on
 „ oublie ainsi ce qui vient de vous ?
 „ Mon cher , vous faites aussi bon mar-
 „ ché de mes larmes dans les peines que
 „ vous me donnez , que de ma vie & de
 „ ma santé dans les soins que vous m'ex-
 „ hortez à prendre. Si vous pouviez
 „ vous corriger de cela , votre amitié
 „ m'en seroit plus douce , & j'en devien-
 „ drois moins à plaindre. „

En entrant dans la chambre de Mad.
 D'. y , je trouvai G. . . . avec elle , &
 j'en fus charmé. Je leur lus à haute &
 claire voix , mes deux lettres avec une
 intrépidité dont je ne me ferois pas crain-
 dre capable , & j'y ajoutai en finissant , quel-
 ques discours qui ne la démentoient
 pas. A cette audace inattendue dans un

homme

homme ordinairement si craintif, je les vis l'un & l'autre atterrés, abasourdis, ne répondant pas un mot ; je vis sur-tout cet homme arrogant baïsser les yeux à terre, & n'oser soutenir les étincelles de mes regards : mais dans le même instant, au fond de son cœur, il juroit ma perte, & je suis sûr qu'ils la concerterent avant de se séparer.

Ce fut à peu près dans ce temps là, que je reçus enfin par Mad. d'H. la réponse de S. L. t, (liasse A, N^o. 57.) datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après son accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps en route. Cette réponse m'apporta des consolations, dont j'avois grand besoin dans ce moment là, par les témoignages d'estime & d'amitié dont elle étoit pleine, & qui me donnerent le courage & la force de les mériter. Dès ce moment, je fis mon devoir ; mais il est constant que si S. L. se fût trouvé moins sensé,

moins généreux , moins honnête homme ; j'étois perdu sans retour.

La saison devenoit mauvaise , & l'on commençoit à quitter la campagne. Mad. d'H. me marqua le jour où elle comptoit venir faire ses adieux à la vallée , & me donna rendez - vous à Eaubonne. Ce jour se trouva , par hasard , le même où Mad. D' y quittoit la C. e pour aller à Paris achever les préparatifs de son voyage. Heureusement elle partit le matin , & j'eus le temps encore , en la quittant , d'aller dîner avec sa belle - sœur. J'avois la lettre de S. L. t dans ma poche ; je la lus plusieurs fois en marchant. Cette lettre me servit d'égide contre ma foiblesse. Je fis & tins la résolution de ne voir plus en Mad. d'H. que mon amie & la maîtresse de mon ami ; & je passai tête-à-tête avec elle , quatre ou cinq heures dans un calme délicieux , préférable infiniment , même quant à la jouissance , à ces accès de fièvre ardente , que jusqu'à-

lors j'avois eus auprès d'elle. Comme elle
avoit trop que mon cœur n'étoit pas
changé, elle fut sensible aux efforts que
j'avois faits pour me vaincre; elle m'en
estima davantage, & j'eus le plaisir de
voir que son amitié pour moi n'étoit
point éteinte. Elle m'annonça le prochain
retour de S. L. . . . t, qui, quoiqu'assez
bien rétabli de son attaque, n'étoit plus
en état de soutenir les fatigues de la
guerre, & quittoit le service pour venir
vivre paisiblement auprès d'elle. Nous
formâmes le projet charmant d'une étroite
société entre nous trois, & nous pouvions
espérer que l'exécution de ce projet se-
roit durable, vu que tous les sentimens
qui peuvent unir des cœurs sensibles &
Je joins, en faisoient la base, & que nous
assemblions à nous trois assez de talens
& de connoissances pour nous suffire à
nous-mêmes, & n'avoir besoin d'aucun
complément étranger. Hélas! en me li-
ant à l'espoir d'une si douce vie, je ne
penseois guere à celle qui m'attendoit.

Nous parlâmes ensuite de ma situation présente avec Mad. D'..... y. Je lui montrai la lettre de Diderot, avec ma réponse ; je lui détaillai tout ce qui s'étoit passé à ce sujet, & je lui déclarai la résolution où j'étois de quitter l'Hermilage. Elle s'y opposa vivement, & produisit des raisons toutes-puissantes sur mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit désiré que j'eusse fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manquera pas de la compromettre dans mon refus ; ce que la lettre de Diderot sembloit annoncer d'avance. Cependant, comme elle savoit mes raisons aussi bien que moi-même, elle n'insista pas sur cet article ; mais elle me conjura d'éviter tout cela à quelque prix que ce pût être, & de pallier mon refus de raisons assez plausibles, pour éloigner l'injuste soupçon qu'elle pût y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'imposoit pas une tâche aisée ; mais que, résolu d'expier mes torts au prix même de ma réputation, je voulois de

ner la préférence à la sienne, en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoîtra bientôt si j'ai su remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma passion malheureuse eût rien perdu de sa force, je n'aimai jamais ma Sophie aussi vivement, aussi tendrement que je fis ce jour là. Mais telle fut l'impression que firent sur moi la lettre de S. L. . . . t, le sentiment du devoir & l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes sens me laissèrent pleinement en paix auprès d'elle, & que je ne fus pas même tenté de lui baiser la main. En partant, elle m'embrassa devant ses gens. Ce baiser, si différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois sous les feuillages, me fut garant que j'avois repris l'empire sur moi-même : je suis presque assuré que si mon cœur avoit eu le temps de se raffermir dans le calme, il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

198 LES CONFESIONS.

Ici finissent mes liaisons personnelles avec Mad. d'H..... : liaisons dont chacun a pu juger sur les apparences , selon les dispositions de son propre cœur , mais dans lesquelles la passion que m'inspira cette aimable femme , passion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais sentie , s'honorera toujours entre le ciel & nous , des rares & pénibles sacrifices faits par tous deux au devoir , à l'honneur , à l'amour & à l'amitié. Nous nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre , pour pouvoir nous avilir aisément. Il faudroit être indigne de toute estime , pour se résoudre à en perdre une de si haut prix ; & l'énergie même des sentimens qui pouvoient nous rendre coupables , fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'est ainsi qu'après une si longue amitié pour l'une de ces deux femmes , & un si vif amour pour l'autre , je leur fis séparément mes adieux en un même jour , à l'une pour ne la revoir de ma vie , à

l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occasions que je dirai ci-après.

Après leur départ, je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs pressans & contradictoires, suites de mes imprudences. Si j'eusse été dans mon état naturel, après la proposition & le refus de ce voyage de Geneve, je n'avois qu'à rester tranquille, & tout étoit dit. Mais j'en avois sottement fait une affaire qui ne pouvoit rester dans l'état où elle étoit, & je ne pouvois me dispenser de toute ultérieure explication, qu'en quittant l'Hermitage : ce que je venois de promettre à Mad. d'H..... de ne pas faire, au moins pour le moment présent. De plus, elle avoit exigé que j'excusasse auprès de mes soi-disans amis, le refus de ce voyage, afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je n'en pouvois alléguer la véritable cause, sans outrager Mad. D'....y, à qui je devois certainement de la reconnoissance, après tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Tout

bien considéré , je me trouvais dans la dure mais indispensable alternative , de manquer à Mad. D'..... y , à Mad. d'H..... , ou à moi-même , & je pris le dernier parti. Je le pris hautement , pleinement , sans tergiverfer , & avec une générosité digne assurément de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrémité. Ce sacrifice , dont mes ennemis ont su tirer parti , & qu'ils attendoient peut-être , a fait la ruine de ma réputation , & m'a ôté par leurs soins , l'estime publique ; mais il m'a rendu la mienne , & m'a consolé dans mes malheurs. Ce n'est pas la dernière fois , comme on verra , que j'ai fait de pareils sacrifices , ni la dernière aussi , qu'on s'en est prévalu pour m'accabler.

G. . . . étoit le seul qui parût n'avoir pris aucune part dans cette affaire , & ce fut à lui que je résolus de m'adresser. Je lui écrivis une longue lettre , dans laquelle j'exposai le ridicule de vouloir me faire un devoir de ce voyage de Genève

l'inutilité, l'embarras même dont j'y aurois été à Mad. D'.....y, & les inconvéniens qui en auroient résulté pour moi-même. Je ne résistai pas, dans cette lettre, à la tentation de lui laisser voir que j'étois instruit, & qu'il me paroïssoit singulier qu'on prétendît que c'étoit à moi de faire ce voyage, tandis que lui-même s'en dispensoit, & qu'on ne faisoit pas mention de lui. Cette lettre, où faute de pouvoir dire nettement mes raisons, je fus forcé de battre souvent la campagne, m'auroit donné dans le public l'apparence de bien des torts ; mais elle étoit un exemple de retenue & de discrétion pour les gens qui, comme G...., étoient au fait des choses que j'y taisois, & qui justifioient pleinement ma conduite. Je ne craignois pas même de mettre un préjugé de plus contre moi, en prêtant l'avis de Diderot à mes autres amis, pour insinuer que Mad. d'H..... avoit pensé de même, comme il étoit vrai, & taisant que, sur mes raisons, elle avoit

changé d'avis. Je ne pouvois mieux la disculper du soupçon de conniver avec moi, qu'en paroissant sur ce point, mécontent d'elle.

Cette lettre finissoit par un acte de confiance, dont tout autre homme auroit été touché : car en exhortant G.... à peser mes raisons & à me marquer après cela son avis, je lui marquois que cet avis seroit suivi, quel qu'il pût être : & c'étoit mon intention, eût-il même opiné pour mon départ ; car M. D'..... y s'étant fait le conducteur de sa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup-d'œil tout différent : au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, & qu'il ne fut question de lui qu'après mon refus.

La réponse de G.... se fit attendre ; elle fut singulière. Je vais la transcrire ici. (*Voyez liasse A, N^o. 59.*)

“ Le départ de Mad. D'..... y est
 „ reculé ; son fils est malade, il faut
 „ attendre qu'il soit rétabli. Je réverrai

à votre lettre. Tenez-vous tranquille à votre Hermitage. Je vous ferai passer mon avis à temps. Comme elle ne partira sûrement pas de quelques jours , rien ne presse. En attendant , si vous le jugez à propos , vous pouvez lui faire vos offres , quoique cela me paroisse encore assez égal. Car, connoissant votre position aussi bien que vous-même , je ne doute point qu'elle ne réponde à vos offres comme elle doit ; & tout ce que je vois à gagner à cela , c'est que vous pourrez dire à ceux qui vous pressent , que si vous n'avez pas été , ce n'est pas faute de vous être offert. Au reste , je ne vois pas pourquoi vous voulez absolument que le philosophe soit le porte-voix de tout le monde , & parce que son avis est que vous partiez , pourquoi vous imaginez que tous vos amis prétendent la même chose. Si vous écrivez à Mad. D'.....y , sa réponse peut vous servir de réplique &

„ tous ces amis , puisqu'il vous tien
 „ tant au cœur de leur repliquer. Adieu
 „ je salue Mad. le Vasseur & le Crimi
 „ nel. (*), „

Frappé d'étonnement en lisant cette lettre , je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit signifier , & je ne trouvois rien. Comment ! au lieu de me répondre avec simplicité sur la mienne , prend du temps pour y rêver , comme celui qu'il avoit déjà pris , ne lui avoit pas suffi. Il m'avertit même de la suspicion dans laquelle il me veut tenir comme s'il s'agissoit d'un profond péché à résoudre , ou comme s'il importoit à ses vues de m'ôter tout moyen de pénétrer son sentiment , jusqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer. Que fig

(*) M. le Vasseur , que sa femme traitoit un peu rudement , l'appelloit *Lieutenant criminel*. M. G. . . donna par plaisanterie , le même nom à la fille & pour abrégé , il lui plut d'en retrancher le premier mot.

ment donc ces précautions , ces retarde-
mens , ces mysteres ? Est-ce ainsi qu'on
répond à la confiance ? Cette allure est-
elle celle de la droiture & de la bonne
foi ? Je cherchois en vain quelque inter-
prétation favorable à cette conduite ; je
n'en trouvois point. Quel que fût son
dessein , s'il m'étoit contraire , sa posi-
tion en facilitoit l'exécution , sans que ,
par la mienne , il me fût possible d'y met-
tre obstacle. En faveur dans la maison
d'un grand prince , répandu dans le
monde , donnant le ton à nos communes
sociétés , dont il étoit l'oracle , il pou-
voit , avec son adresse ordinaire , dispo-
ser à son aise toutes ses machines ; &
moi , seul dans mon Hermitage , loin de
tout , sans avis de personne , sans aucune
communication , je n'avois d'autre parti
que d'attendre & rester en paix : seule-
ment j'écrivis à Mad. D'.....y sur la ma-
ladie de son fils , une lettre aussi hon-
nête qu'elle pouvoit l'être , mais où je

ne donnai pas dans le piège de lui offrir de partir avec elle.

Après des siècles d'attente dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avoit plongé, j'appris au bout de huit ou dix jours, que Mad. D..... étoit partie, & je reçus de lui une seconde lettre. Elle n'étoit que de sept ou huit lignes, que je n'achevai pas de lire..... C'étoit une rupture, mais dans des termes tels que la plus infernale haine les peut dicter, & qui même devoient bêtes à force de vouloir être offensés. Il me défendoit sa présence, comme il m'auroit défendu ses états. Il ne m'alloit à sa lettre, pour faire rire, qu'à d'être lue avec plus de sang-froid. Sans la transcrire, sans même en achever la lecture, je la lui renvoyai sur-le-champ avec celle-ci :

“ Je me refusois à ma juste défiance, j'acheve trop tard de vous connoître.
 „ Voilà donc la lettre que vous venez de m'écrire.
 „ êtes donné le loisir de méditer ; je vous

la renvoie , elle n'est pas pour moi.
Vous pouvez montrer la mienne à
toute la terre , & me hair ouverte-
ment ; ce sera de votre part une fauf-
feté de moins. „

Ce que je lui disois , qu'il pouvoit
montrer ma précédente lettre , se rappor-
toit à un article de la sienne , sur lequel
on pourra juger de la profonde adresse
qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étoient
pas au fait , ma lettre pouvoit donner sur
moi bien des prises. Il le vit avec joie ;
mais comment se prévaloir de cet avan-
tage , sans se compromettre ? En mon-
trant cette lettre , il s'exposoit au repro-
che d'abuser de la confiance de son ami.

Pour sortir de cet embarras , il imagina
de rompre avec moi , de la façon la plus
équivoque qu'il fut possible , & de me faire
savoir dans sa lettre , la grace qu'il me
faisoit de ne pas montrer la mienne. Il
étoit bien sûr que , dans l'indignation de
sa colere , je me refuserois à sa feinte

discrétion , & lui permettrois de montrer ma lettre à tout le monde : c'étoit précisément ce qu'il vouloit , & tout arriva comme il l'avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris , avec des commentaires de sa façon , qui pourtant n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre , qu'il avoit su m'extorquer , l'exemptât du blâme de m'avoir si légèrement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts personnels j'avois avec lui , pour autoriser une si violente haine. Enfin , l'on trouvoit que , quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de rompre , l'amitié même éteinte , avoit encore des droits qu'il auroit dû respecter. Mais malheureusement , Paris est frivole ; ces remarques du moment s'oublent ; l'absent infortuné se néglige ; l'homme qui prospère en impose par sa présence ; le jeu de l'intrigue & de la méchanceté se soutient , se renouvelle ,

& bientôt son effet sans cesse renaissant , efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment , après m'avoir si longtemps trompé , cet homme enfin quitta pour moi son masque , persuadé que dans l'état où il avoit amené les choses , il cessoit d'en avoir besoin. Soulagé de la crainte d'être injuste envers ce misérable , je l'abandonnai à son propre cœur , & cessai de penser à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre , je reçus de Mad. D'..... y sa réponse , datée de Geneve , à ma précédente (liasse B , N^o. 10). Je compris , au ton qu'elle y prenoit pour la première fois de sa vie , que l'un & l'autre , comptant sur le succès de leurs mesures , agissoient de concert , & que , me regardant comme un homme perdu sans ressource , ils se livroient désormais sans risque , au plaisir d'achever de m'écraser.

Mon état , en effet , étoit des plus déplorables. Je voyois s'éloigner de moi tous mes amis , sans qu'il me fût possible

de savoir ni comment ni pourquoi. Diderot qui se vantoit de me rester, de me rester seul, & qui depuis trois mois me promettoit une visite, ne venoit point. L'hiver commençoit à se faire sentir, & avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux, n'avoit pu soutenir les combats de tant de passions contraires. J'étois dans un épuisement qui ne me laissoit ni force ni courage pour résister à rien; quand mes engagements, quand les continuelles représentations de Diderot & de Mad. d'H..... m'auroient permis en ce moment de quitter l'Hermitage, je ne savois ni où aller ni comment me traîner. Je restois immobile & stupide, sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me faisoit frémir. Je ne pouvois cependant laisser la lettre de Mad. D'..... y sans réplique, à moins de m'avouer digne des traitemens dont elle & son ami m'accabloient. Je pris le

parti de lui notifier mes sentimens & mes résolutions , ne doutant pas un moment que par humanité , par générosité , par bienfaisance , par les bons sentimens que j'avois cru voir en elle , malgré les mauvais , elle ne s'empressât d'y souscrire. Voici ma lettre.

“ A l'Hermitage , le 23 novemb. 1757.

„ Si l'on mouroit de douleur , je ne
„ ferois pas en vie. Mais enfin , j'ai pris
„ mon parti. L'amitié est éteinte entre
„ nous , madame ; mais celle qui n'est
„ plus , garde encore des droits que je
„ fais respecter. Je n'ai point oublié vos
„ bontés pour moi , & vous pouvez
„ compter de ma part , sur toute la re-
„ connoissance qu'on peut avoir pour
„ quelqu'un qu'on ne doit plus aimer.
„ Toute autre explication seroit inutile :
„ j'ai pour moi ma conscience , & vous
„ renvoie à la vôtre.

„ J'ai voulu quitter l'Hermitage , &
„ je le devois. Mais on prétend qu'il

„ faut que j'y reste jusqu'au printemps ;
 „ & puisque mes amis le veulent , j'y
 „ resterai jusqu'au printemps , si vous y
 „ consentez. „

Cette lettre écrite & partie , je ne pensai plus qu'à me tranquilliser à l'Hermitage , en y soignant ma santé , tâchant de recouvrer des forces , & de prendre des mesures pour en sortir au printemps , sans bruit & sans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de M. G.... & de Mad. D'..... y , comme on verra dans un moment.

Quelques jours après , j'eus enfin le plaisir de recevoir de Diderot cette visite si souvent promise & manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos ; c'étoit mon plus ancien ami ; c'étoit presque le seul qui me restât : on peut juger du plaisir que j'eus à le voir dans ces circonstances. J'avois le cœur plein , je l'épanchai dans le sien. Je l'éclairai sur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus , déguisés , ou supposés. Je lui appris , de tout ce qui

s'étoit passé, ce qu'il m'étoit permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne savoit que trop, qu'un amour aussi malheureux qu'insensé avoit été l'instrument de ma perte ; mais je ne convins jamais que Mad. d'H. en fût instruite, ou du moins que je le lui eusse déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de Mad. D'. y pour surprendre les lettres très-innocentes, que sa belle-sœur m'écrivoit. Je voulus qu'il apprit ces détails de la bouche même des personnes qu'elle avoit tenté de séduire. Thérèse le lui fit exactement : mais que devins-je quand ce fut le tour de la mère, & que je l'entendis déclarer & soutenir que rien de cela n'étoit à sa connoissance ? Ce furent ses termes, & jamais elle ne s'en départit. Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi-même, & elle me dément en face devant mon ami. Ce trait me parut décisif, & je sentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé si long-

214 LES CONFESIONS.

temps une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives contre elle ; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je sentis ce que je devois à la fille, dont l'inébranlable droiture contrastoit avec l'indigne lâcheté de la mere. Mais dès lors mon parti fut pris sur le compte de la vieille, & je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plus tôt que je ne l'avois attendu. Le 10 décembre, je reçus de Mad. D'. . . . y, réponse à ma précédente lettre. En voici le contenu.

“ A Geneve, le 1 décembre 1757.
(Liasse B , N°. 11.)

„ Après vous avoir donné, pendant
„ plusieurs années, toutes les marques
„ possibles d'amitié & d'intérêt, il ne me
„ reste qu'à vous plaindre. Vous êtes
„ bien malheureux. Je desire que votre
„ conscience soit aussi tranquille que la
„ mienne. Cela pourroit être nécessaire
„ au repos de votre vie.

„ Puisque vous vouliez quitter l'Hermitage , & que vous le deviez , je suis étonnée que vos amis vous aient retenu. Pour moi , je ne consulte point les miens sur mes devoirs , & je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres. „

Un congé si imprévu , mais si nettement prononcé , ne me laissa pas un instant à balancer. Il falloit sortir sur-le-champ , quelque temps qu'il fût , en quelque état que je fusse , dussai-je coucher dans les bois & sur la neige , dont la terre étoit alors couverte , & quoi que pût dire & faire Mad. d'H. ; car je voulois bien lui complaire en tout , mais non pas jusqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes jours ; mais ma résolution étoit prise : je jurai , quoi qu'il arrivât , de ne pas coucher à l'Hermitage le huitieme jour. Je me mis en devoir de sortir mes effets , déterminé à les laisser en plein champ , plutôt que de ne pas rendre les clefs dans la huitaine ; car je

voulois sur-tout, que tout fût fait avant qu'on pût écrire à Geneve & recevoir réponse. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais senti : toutes mes forces étoient revenues. L'honneur & l'indignation m'en rendirent, sur lesquelles Mad. D'..... y n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. Mathas, procureur-fiscal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avoit à son jardin de Mont-Louis à Montmorency. J'acceptai avec empressement & reconnoissance. Le marché fut bientôt fait ; je fis en hâte acheter quelques meubles, avec ceux que j'avois déjà, pour nous coucher Thérèse & moi. Je fis charier mes effets à grand' peine & à grands frais : malgré la glace & la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours, & le 15 décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant

Quant à Mad. le Vasseur, je lui déclarai qu'il falloit nous séparer : sa fille voulut m'ébranler ; je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris, dans la voiture du messager, avec tous les effets & meubles que sa fille & elle avoient en commun. Je lui donnai quelque argent, & je m'engageai à lui payer son loyer chez ses enfans ou ailleurs, à pourvoir à sa subsistance autant qu'il me seroit possible, & à ne jamais la laisser manquer de pain, tant que j'en aurois moi-même.

Enfin, le sur-lendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à Mad. D..... y la lettre suivante.

“ A Montmorency, le 17 déc. 1757.

„ Rien n'est si simple & si nécessaire, madame, que de déloger de votre maison, quand vous n'approuvez pas que j'y reste. Sur votre refus de consentir que je passasse à l'Hermitage le reste de l'hiver, je l'ai donc quitté le 15 décembre. Ma destinée étoit

218 LES CONFESIONS.

„ d'y entrer malgré moi , & d'en sortir
 „ de même. Je vous remercie du séjour
 „ que vous m'avez engagé d'y faire , &
 „ je vous en remerciérois davantage , si
 „ je l'avois payé moins cher. Au reste ,
 „ vous avez raison de me croire malheu-
 „ reux ; personne au monde ne fait mieux
 „ que vous combien je dois l'être. Si c'est
 „ un malheur de se tromper sur le choix
 „ de ses amis , c'en est un autre non
 „ moins cruel , de revenir d'une erreur
 „ si douce. „

Tel est le narré fidelle de ma demeure
 à l'Hermitage , & des raisons qui m'en
 ont fait sortir. Je n'ai pu couper ce récit ,
 & il importoit de le suivre avec la plus
 grande exactitude , cette époque de ma
 vie ayant eu sur la suite une influence
 qui s'étendra jusqu'à mon dernier jour.



LIVRE DIXIEME.

LA force extraordinaire qu'une effervescence passagere m'avoit donnée pour quitter l'Hermitage, m'abandonna si-tôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives & fréquentes attaques de mes rétentions se compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une descente, qui me tourmentoit depuis quelque temps, sans que je fusse que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidens. Le médecin Thyerri, mon ancien ami, vint me voir, & m'éclaira sur mon état. Les sondes, les bougies, les bandages, tout l'appareil des infirmités de l'âge rassemblé autour de moi, me fit durement sentir qu'on n'a plus le cœur jeune impunément, quand le corps a cessé de l'être. La belle saison ne me rendit point mes forces, & je passai toute l'année 1758,

dans un état de langueur qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carrière. J'en voyois approcher le terme avec une sorte d'empressement. Revenu des chimères de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable : je n'y voyois plus que des maux & des misères qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aspirois au moment d'être libre & d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des événemens.

Il paroît que ma retraite de Montmorency déconcerta Mad. D'.... y : vraisemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triste état, la rigueur de la saison, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faisoit croire, à G... & à elle, qu'en me poussant à la dernière extrémité, ils me réduiroient à crier merci, & à m'avilir aux dernières bassesses, pour être laissé dans l'asyle dont l'honneur m'ordonnoit de sortir. Je désolai si brusquement, qu'ils n'eurent

pas le
ne le
à qui
perdr
G...
crois
l'autr
derni
coup
précé
la por
retard
attenc
l'emb
donne
libéra
ne po
commun
cédent
sa ma
du soi
de n'
désobl
entier

pas le temps de prévenir le coup , & il ne leur resta plus que le choix de jouer à quitte ou double , & d'achever de me perdre , ou de tâcher de me ramener. G... prit le premier parti : mais je crois que Mad. D'. . . . y eût préféré l'autre ; & j'en juge par sa réponse à ma dernière lettre , où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes , & où elle sembloit ouvrir la porte à un accommodement. Le long retard de cette réponse , qu'elle me fit attendre un mois entier , indique assez l'embarras où elle se trouvoit , pour lui donner un tour convenable , & les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin sans se commettre : mais après ses lettres précédentes , & après ma brusque sortie de sa maison , l'on ne peut qu'être frappé du soin qu'elle prend dans cette lettre , de n'y pas laisser glisser un seul mot désobligeant. Je vais la transcrire en entier , ainsi qu'on en juge.

“ A Geneve , le 17 janvier 1758,
(Liaffe B , N^o. 23.)

„ Je n'ai reçu votre lettre du 17 dé-
„ cembre , monsieur , qu'hier. On me l'a
„ envoyée dans une caisse remplie de
„ différentes choses , qui a été tout ce
„ temps en chemin. Je ne répondrai qu'à
„ l'apostille : quant à la lettre , je ne l'en-
„ tends pas bien ; & si nous étions dans
„ le cas de nous expliquer , je voudrois
„ bien mettre tout ce qui s'est passé , sur
„ le compte d'un mal-entendu. Je re-
„ viens à l'apostille. Vous pouvez vous
„ rappeler , monsieur , que nous étions
„ convenus que les gages du jardinier de
„ l'Hermitage passeroient par vos mains,
„ pour lui mieux faire sentir qu'il dé-
„ pendoit de vous , & pour vous éviter
„ des scènes aussi ridicules & indécentes
„ qu'en avoit fait son prédécesseur. La
„ preuve en est , que les premiers quar-
„ tiers de ses gages vous ont été remis ,
„ & que j'étois convenue avec vous , peu
„ de jours avant mon départ , de vous

„ fair
„ que
„ mar
„ de l
„ ter
„ m'a
„ vou
„ rém
„ don
„ & j
„ drie
„ con
„ tern
„ tag
„ vou
„ neu
„ pas
„ vou
„ Apr
„ vant p
„ D'....
„ elle ;
„ & not
„ mon p

„ faire rembourser vos avances. Je fais
„ que vous en fites d'abord difficulté :
„ mais ces avances , je vous avois prié
„ de les faire ; il étoit simple de m'acquit-
„ ter , & nous en convînmes. Cahouet
„ m'a marqué que vous n'avez point
„ voulu recevoir cet argent. Il y a assu-
„ rément du qui-pro-quo là-dedans. Je
„ donne ordre qu'on vous le reporte ,
„ & je ne vois pas pourquoi vous vou-
„ driez payer mon jardinier , malgré nos
„ conventions , & au-delà même du
„ terme que vous avez habité l'Hermi-
„ tage. Je compte donc, monsieur , que
„ vous rappelant tout ce que j'ai l'hon-
„ neur de vous dire , vous ne refuserez
„ pas d'être remboursé de l'avance que
„ vous avez bien voulu faire pour moi. „

Après tout ce qui s'étoit passé , ne pou-
vant plus prendre de confiance en Mad.
D'.....y , je ne voulus point renouer avec
elle ; je ne répondis point à cette lettre ,
& notre correspondance finit là. Voyant
mon parti pris , elle prit le sien ; & entrant

alors dans toutes les vues de G.... & de la cotterie H.....e, elle unit ses efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travailloient à Paris, elle travailloit à Geneve. G...., qui dans la fuite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avoit commencé. T....., qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les seconda puissamment, & devint le plus furieux de mes persécuteurs, sans avoir jamais eu de moi, non plus que G...., le moindre sujet de plainte. Tous trois d'accord semerent sourdement dans Geneve le germe qu'on y vit éclore quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étois plus connu, & où les cœurs moins disposés à la haine, n'en reçurent pas si aisément les impressions. Pour porter leurs coups avec plus d'adresse, ils commencerent par débiter que c'étoit moi qui les avois quittés. (*Voyez la lettre de Doleyre, liasse B, N^o. 30.*) De là, feignant d'être toujours mes amis, ils semoient adroitement leurs accusations ma-

lignes , comme des plaintes de l'injustice de leur ami. Cela faisoit que , moins en garde , on étoit plus porté à les écouter & à me blâmer. Les sourdes accusations de perfidie & d'ingratitude se débitoient avec plus de précaution , & par-là même avec plus d'effet. Je fus qu'ils m'imputoient des noirceurs atroces , sans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les faisoient consister. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique , fut qu'elle se réduisoit à ces quatre crimes capitaux : 1°. Ma retraite à la campagne. 2°. Mon amour pour Mad. d'H. 3°. Refus d'accompagner à Geneve Mad. D'....y. 4°. Sortie de l'Hermitage. S'ils y ajoutèrent d'autres griefs , ils prirent leurs mesures si justes , qu'il m'a été parfaitement impossible d'apprendre jamais quel en étoit le sujet.

C'est donc ici que je crois pouvoir fixer l'établissement d'un système adopté depuis par ceux qui disposent de moi , avec un progrès & un succès si rapide ,

qu'il tiendrait du prodige pour qui ne sauroit pas quelle facilité tout ce qui favorise la malignité des hommes, trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obscur & profond systême a de visible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre & connu dans toute l'Europe, j'avois conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appelloit parti, faction, cabale, m'avoit maintenu libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachemens de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes & à mes devoirs, je suivois avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice & de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la solitude, sans correspondance de nouvelles, sans relation des affaires du monde, sans être instruit ni curieux de rien, je vivois à quatre lieues de Paris, aussi séparé de

cette capitale par mon incurie , que je l'aurois été par les mers dans l'isle de Tinian.

G.... , Diderot , d'H.....k au contraire , au centre du tourbillon , vivoient répandus dans le plus grand monde , & s'en partageoient presque entr'eux toutes les spheres. Grands , beaux-esprits , gens de lettres , gens de robe , femmes , ils pouvoient de concert se faire écouter partout. On doit voir déjà l'avantage que cette position donne à trois hommes bien unis contre un quatrieme , dans celle où je me trouvois. Il est vrai que Diderot & d'H.....k n'étoient pas , du moins je ne puis le croire , gens à tramer des complots bien noirs ; l'un n'en avoit pas la méchanceté , ni l'autre l'habileté : mais c'étoit en cela même que la partie étoit mieux liée. G.... seul formoit son plan dans sa tête , & n'en montrait aux deux autres que ce qu'ils avoient besoin de voir pour concourir à l'exécution. L'ascendant qu'il avoit pris sur eux , rendoit

ce concours facile, & l'effet du tout répondoit à la supériorité de son talent.

Ce fut avec ce talent supérieur que, sentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos positions respectives, il forma le projet de renverser ma réputation de fond en comble, & de m'en faire une toute opposée, sans se compromettre, en commençant par élever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fut impossible de percer, pour éclairer ses manœuvres, & pour le démasquer.

Cette entreprise étoit difficile, en ce qu'il en falloit pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens; il falloit écarter de moi tout le monde, ne pas me laisser un seul ami, ni petit ni grand. Que dis-je ! il ne falloit pas laisser percer un seul mot de vérité jusqu'à moi. Si un seul homme généreux me fût venu dire : vous faites le vertueux, cependant voilà comme on vous traite, & voilà pourquoi l'on vous juge : qu'avez-vous à dire

(*) D
hi le pa
conceve
.....n
es moye

Tom

la vérité triomphoit , & G.... étoit perdu. Il le favoit ; mais il a fondé son propre cœur , & n'a estimé les hommes que ce qu'ils valent. Je suis fâché , pour l'honneur de l'humanité , qu'il ait calculé si juste.

En marchant dans ces souterrains , les pas , pour être sûrs , devoient être lents. Il y a douze ans qu'il suit son plan , & le plus difficile reste encore à faire ; c'est d'abuser le public entier. Il y reste des yeux qui l'ont suivi de plus près qu'il ne pense. Il le craint , & n'ose encore exposer sa trame au grand jour. (*) Mais il a trouvé le peu difficile moyen d'y faire entrer la puissance , & cette puissance dispose de moi. Soutenu de cet appui , il avance avec moins de risque. Les fallites de la puissance se piquant peu de droi-

(*) Depuis que ceci est écrit , il a franchi le pas avec le plus plein & le plus inconcevable succès. Je crois que c'est G..... qui lui en a donné le courage & les moyens.

ture pour l'ordinaire , & beaucoup moins de franchise , il n'a plus guere à craindre l'indiscrétion de quelque homme de bien ; car il a besoin sur-tout que je sois environné de ténèbres impénétrables , & que son complot me soit toujours caché , sachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame , elle ne soutiendrait jamais mes regards. Sa grande adresse est de paroître me ménager en me diffamant , & de donner encore à sa perfidie l'air de la générosité.

Je sentis les premiers effets de ce système par les sourdes accusations de la cotterie H.....e , sans qu'il me fût possible de savoir , ni de conjecturer même , en quoi consistoient ces accusations. Deleyre me disoit dans ses lettres , qu'on 'm'imputoit des noirceurs ; Diderot me disoit plus mystérieusement la même chose ; & quand j'entrois en explication avec l'un & l'autre , tout se réduisoit aux chefs d'accusation , ci-devant notés. Je sentoais un refroidisse-

ment graduel dans les lettres de Mad.
d'H. Je ne pouvois attribuer ce
refroidissement à S. L.....t, qui conti-
nuoit à m'écrire avec la même amitié,
& qui me vint même voir après son re-
tour. Je ne pouvois, non plus, m'en
imputer la faute, puisque nous nous
étions séparés très-contens l'un de l'au-
tre, & qu'il ne s'étoit rien passé de ma
part, depuis ce temps-là, que mon dé-
part de l'Hermitage, dont elle avoit elle-
même senti la nécessité. Ne sachant donc à
quoi m'en prendre de ce refroidissement,
dont elle ne convenoit pas, mais sur le-
quel mon cœur ne prenoit pas le change,
j'étois inquiet de tout. Je savois qu'elle
ménageoit extrêmement sa belle-sœur
& G...., à cause de leurs liaisons avec
L.....t ; je craignois leurs œuvres.
Cette agitation rouvrit mes plaies, &
rendit ma correspondance orageuse, au
point de l'en dégoûter tout-à-fait. J'en-
voyois mille choses cruelles, sans rien
dire distinctement. J'étois dans la posi-

tion la plus insupportable , pour un homme dont l'imagination s'allume aisément. Si j'eusse été tout-à-fait isolé, si je n'avois rien su du tout , je serois devenu plus tranquille ; mais mon cœur tenoit encore à des attachemens , par lesquels mes ennemis avoient sur moi mille prises ; & les foibles rayons qui perçoient dans mon asyle , ne servoient qu'à me laisser voir la noirceur des mystères qu'on me cachoit.

J'aurois succombé , je n'en doute point , à ce tourment trop cruel , trop insupportable à mon naturel ouvert & franc , qui , par l'impossibilité de cacher mes sentimens , me fait tout craindre de ceux qu'on me cache , si très-heureusement il ne se fût présenté des objets aussi intéressans à mon cœur , pour faire une diversion salutaire à ceux qui m'occupoient malgré moi. Dans la dernière visite que Diderot m'avoit faite à l'Hermitage , il m'avoit parlé de l'article *Genève* , que d'Alembert avoit mis dans

l'Encyclopédie : il m'avoit appris que cet article , concerté avec des Genevois du haut étage , avoit pour but l'établissement de la comédie à Geneve ; qu'en conséquence les mesures étoient prises , & que cet établissement ne tarderoit pas d'avoir lieu. Comme Diderot paroissoit trouver tout cela fort bien , qu'il ne doutoit pas du succès , & que j'avois avec lui trop d'autres débats pour disputer encore sur cet article , je ne lui dis rien ; mais indigné de tout ce manège de séduction dans ma patrie , j'attendois avec impatience le volume de l'Encyclopédie , où étoit cet article , pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponse qui pût parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établissement à Mont-Louis , & je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adresse & d'art , & digne de la plume dont il étoit parti. Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre ; & malgré l'abattement où j'étois , malgré mes

234 LES CONFESSIONS.

chagrins & mes maux , la rigueur de la saison & l'incommodité de ma nouvelle demeure , dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger , je me mis à l'ouvrage avec un zele qui surmonta tout.

Pendant un hiver assez rude , au mois de février , & dans l'état que j'ai décrit ci - devant , j'allois tous les jours passer deux heures le matin , & autant l'après-dîné , dans un donjon tout ouvert , que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation. Ce donjon , qui terminoit une allée en terrasse , donnoit sur la vallée & l'étang de Montmorency , & m'offroit pour terme du point de vue , le simple mais respectable château de S. Gratien , retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu , pour lors glacé , que sans abri contre le vent & la neige , & sans autre feu que celui de mon cœur , je composai dans l'espace de trois semaines , ma lettre à d'Alembert sur les spectacles. C'est ici , car la *Julie* n'étoit pas à moitié faite , le

premi
char
digna
d'Ape
d'am
injust
teur ,
deven
triste
cœur
tromp
trempe
dans d
de m'a
violens
sentim
médita
tre ; m
Sans m
situatio
Mad. D
S. L. . .
que je v
las ! on

premier de mes écrits , où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Jusqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon ; la tendresse & la douceur d'ame m'en tinrent lieu cette fois. Les injustices dont je n'avois été que spectateur , m'avoient irrité ; celles dont j'étois devenu l'objet , m'attristèrent ; & cette tristesse sans fiel , n'étoit que celle d'un cœur trop aimant , trop tendre , qui , trompé par ceux qu'il avoit crus de sa trempe , étoit forcé de se retirer au - dedans de lui. Plein de tout ce qui venoit de m'arriver , encore ému de tant de violens mouvemens , le mien méloit le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avoit fait naître ; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en appercevoir , j'y décrivis ma situation actuelle ; j'y peignis G. . . . , Mad. D'. . . . y , Mad. d'H'. . . . , S. L'. . . . t , moi - même. En l'écrivant , que je versai de délicieuses larmes ! Hélas ! on y sent trop que l'amour , cet

amour fatal, dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore sorti de mon cœur. A tout cela se mêloit un certain attendrissement sur moi-même, qui me sentoismourant, & qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyois approcher avec joie : mais j'avois regret de quitter mes semblables, sans qu'ils sentissent tout ce que je valois, sans qu'ils fussent combien j'aurois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les secretees causes du ton singulier qui regne dans cet ouvrage, & qui tranche si prodigieusement avec celui du précédent. (*)

Je retouchois & mettois au net cette lettre, & je me disposois à la faire imprimer, quand, après un long silence, j'en reçus une de Mad. d'H., qui me plongea dans une affliction nouvelle, la plus sensible que j'eusse encore éprou-

(*) Le Discours sur l'inégalité.

vue. Elle m'apprenoit dans cette lettre ,
(liasse B , N°. 34.) que ma passion pour
elle étoit connue dans tout Paris ; que
j'en avois parlé à des gens qui l'avoient
rendue publique ; que ces bruits , parve-
nus à son amant , avoient failli lui coûter
la vie ; qu'enfin il lui rendoit justice , &
que leur paix étoit faite ; mais qu'elle
lui devoit , ainsi qu'à elle-même & au
soin de sa réputation , de rompre avec
moi tout commerce : m'assurant , au res-
te , qu'ils ne cesseroient jamais l'un &
l'autre de s'intéresser à moi , qu'ils me
défendroient dans le public , & qu'elle
enverroit de temps en temps savoir de
mes nouvelles.

Et toi aussi , Diderot , m'écriai-je !
Indigne ami ! Je ne pus cependant
me résoudre à le juger encore. Ma foi-
blesse étoit connue d'autres gens qui pou-
voient l'avoir fait parler. Je voulus dou-
ter mais bientôt je ne le pus plus.
S. L. . . . t fit peu après un acte digne de
sa générosité. Il jugéoit, connoissant assez

mon ame , en quel état je devois être , trahi d'une partie de mes amis , & délaissé des autres. Il vint me voir. La première fois il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureusement , ne l'attendant pas , je ne me trouvai pas chez moi. Thérèse qui s'y trouva , eut avec lui un entretien de plus de deux heures , dans lequel ils se dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui & moi fussions informés. La surprise avec laquelle j'appris par lui que personne ne doutoit dans le monde que je n'eusse vécu avec Mad. D'.... y , comme G. ... y vivoit maintenant , ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. S. L. t , au grand déplaisir de la dame , étoit dans le même cas que moi ; & tous les éclaircissémens qui résultèrent de cet entretien , acheverent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu sans retour avec elle. Par rapport à Mad. d'H. , il détailla à Thérèse plu-

eurs circonstances qui n'étoient connues
d'elle, ni même de Mad. d'H. ,
que je savois seul , que je n'avois dites
qu'au seul Diderot sous le sceau de l'ami-
té ; & c'étoit précisément S. L. . . . t
qu'il avoit choisi pour lui en faire confi-
dence. Ce dernier trait me décida ; &
résolu de rompre avec Diderot pour ja-
mais , je ne délibérai plus que sur la
manière ; car je m'étois apperçu que les
captures secrètes tournoient à mon pré-
judice , en ce qu'elles laissoient le masque
de l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les regles de bienséance établies dans
le monde sur cet article , semblent dictées
par l'esprit de mensonge & de trahison.
Il paroît encore l'ami d'un homme dont
on a cessé de l'être , c'est se réserver des
moyens de lui nuire , en surprenant les
honnêtes gens. Je me rappelai que ,
quand l'illustre Montesquieu rompit avec
le P. de Tournemine , il se hâta de le
déclarer hautement , en disant à tout le
monde : N'écoutez ni le P. de Tourne-

ruine ni moi, parlant l'un de l'autre car nous avons cessé d'être amis. Cette conduite fut très-applaudie, & tout le monde en loua la franchise & la générosité. Je résolus de suivre avec Diderot le même exemple : mais comment de ma retraite, publier cette rupture authentiquement, & pourtant sans scandale ? Je m'avisai d'insérer, par forme de note dans mon ouvrage, un passage du livre de l'*Ecclésiastique*, qui déclaroit cette rupture & même le sujet assez clairement pour quiconque étoit au fait, & ne signifioit rien pour le reste du monde, m'attachant, au surplus, à ne désigner dans l'ouvrage, l'ami auquel je renonçois qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur & malheur dans le monde, & il semble que tout acte de courage soit un crime dans l'adversité. Le même trait qu'on avoit admiré dans Moïse, ne m'attira que blâme & reproche.

che.
& q
envo
mém
d'H.
de la
No. 3
en me

» E
» cept
» me
» où,
» un
» trom
» vre
» conv
» paru
» cent
» vous
» torts
» fais b
» ch

Tem

che. Si-tôt que mon ouvrage fut imprimé & que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à S. L. . . . t qui, la veille même, m'avoit écrit, au nom de Mad. d'H. . . . & au sien, un billet plein de la plus tendre amitié. (Liasse B, N^o. 37.) Voici la lettre qu'il m'écrivit, en me renvoyant mon exemplaire.

“ Eaubonne, 10 octobre 1758.

(Liasse B, N^o. 38.)

„ En vérité, monsieur, je ne puis accepter le présent que vous venez de me faire. A l'endroit de votre préface, où, à l'occasion de Diderot, vous citez un passage de l'*Ecclésiaste*, (Il se trompe, c'est de l'*Ecclésiastique*.) le livre m'est tombé des mains. Après les conversations de cet été, vous m'avez paru convaincu que Diderot étoit innocent des prétendues indiscretions que vous lui imputiez. Il peut avoir des torts avec vous : je l'ignore; mais je fais bien qu'il ne vous donne pas le

„ droit de lui faire une insulte publique.
„ Vous n'ignorez pas les persécutions
„ qu'il effuie , & vous allez mêler la
„ voix d'un ancien ami aux cris de
„ l'envie. Je ne puis vous dissimuler ,
„ monsieur , combien cette atrocité me
„ révolte. Je ne vis point avec Diderot ;
„ mais je l'honore , & je sens vivement
„ le chagrin que vous donnez à un hom-
„ me , à qui , du moins vis-à-vis de
„ moi , vous n'avez jamais reproché
„ qu'un peu de foiblesse. Monsieur, nous
„ différons trop de principes , pour nous
„ convenir jamais. Oubliez mon exis-
„ tence ; cela ne doit pas être difficile.
„ Je n'ai jamais fait aux hommes ni le
„ bien ni le mal dont on se souvient long-
„ temps. Je vous promets , moi , mon-
„ sieur , d'oublier votre personne , & de
„ ne me souvenir que de vos talens.

Je ne me sentis pas moins déchiré qu'in
digné de cette lettre ; & dans l'excès d
ma misere , retrouvant enfin ma fierté
je lui répondis par le billet suivant,

“ A Montmorency , le 11 octobre 1758.

„ Monsieur , en lisant votre lettre , je
„ vous ai fait l'honneur d'en être surpris ,
„ & j'ai eu la bêtise d'en être ému ; mais
„ je l'ai trouvée indigne de réponse.

„ Je ne veux point continuer les co-
„ pies de Mad. d'H. S'il ne lui
„ convient pas de garder ce qu'elle a ,
„ elle peut me le renvoyer ; je lui ren-
„ drai son argent. Si elle le garde , il
„ faut toujours qu'elle envoie chercher
„ le reste de son papier & de son argent.
„ Je la prie de me rendre en même temps
„ le prospectus dont elle est dépositaire.
„ Adieu , monsieur. „

Le courage dans l'infortune irrite les
cœurs lâches , mais il plait aux cœurs gé-
néreux. Il paroît que ce billet fit rentrer
S. L. . . . t en lui-même , & qu'il eut regret
à ce qu'il avoit fait ; mais trop fier à son
tour pour en revenir ouvertement , il
faisit , il prépara peut-être le moyen d'a-
mortir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze

jours après , je reçus de M. D'.....y, la lettre suivante.

“ Ce jeudi 26. (Liaffe B , N^o. 10.)

„ J'ai reçu , monsieur , le livre que
 „ vous avez eu la bonté de m'envoyer ;
 „ je le lis avec le plus grand plaisir. C'est
 „ le sentiment que j'ai toujours éprouvé
 „ à la lecture de tous les ouvrages qui
 „ sont sortis de votre plume. Recevez-
 „ en tous mes remerciemens. J'aurois
 „ été vous les faire moi - même , si mes
 „ affaires m'eussent permis de demeurer
 „ quelque temps dans votre voisinage ;
 „ mais j'ai bien peu habité la C.....e
 „ cette année. M. & Mad. D. . . n vien-
 „ nent m'y demander à dîner dimanche
 „ prochain. Je compte que MM. de
 „ S. L.t , de F.l & Mad.
 „ d'H.t feront de la partie ; vous
 „ me feriez un vrai plaisir , monsieur ,
 „ si vous vouliez être des nôtres. Toutes
 „ les personnes que j'aurai chez moi ,
 „ vous desirent , & seront charmées de

„ partager avec moi le plaisir de passer
„ avec vous une partie de la journée.
„ J'ai l'honneur d'être avec la plus par-
„ faite considération , &c. „

Cette lettre me donna d'horribles battemens de cœur. Après avoir fait , depuis un an , la nouvelle de Paris , l'idée de m'aller donner en spectacle vis-à-vis de Mad. d'H. me faisoit trembler ; & j'avois peine à trouver assez de courage pour soutenir cette épreuve. Cependant , puisqu'elle & S. L. t le vouloient bien , puisque D'.... y parloit au nom de tous les conviés , & qu'il n'en nommoit aucun que je ne fusse bien-aïse de voir , je ne crus point , après tout , me compromettre en acceptant un dîné , où j'étois en quelque sorte invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais : M. D'.... y m'envoya son carrosse , & j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus caressant. On eût dit que toute la compagnie sentoît

246 LES CONFESSIONS.

combien j'avois besoin d'être rassuré. Il n'y a que les cœurs françois qui connoissent ces sortes de délicatesses. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu ; entr'autres , le comte d'H. , que je ne connoissois point du tout , & sa sœur , Mad. de B. , dont je me ferois bien passé. Elle étoit venue plusieurs fois l'année précédente à Eaubonne ; & sa belle - sœur , dans nos promenades solitaires , l'avoit souvent laissé s'ennuyer à garder le mulet. Elle avoit nourri contre moi un ressentiment qu'elle satisfit durant ce dîné tout à son aise ; car on sent que la présence du comte d'H. & de S. L. t ne mettoit pas les rieurs de mon côté , & qu'un homme embarrassé dans les entretiens les plus faciles , n'étoit pas fort brillant dans celui - là. Je n'ai jamais tant souffert , ni fait plus mauvaise contenance , ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin , quand on fut sorti de table , je m'éloignai de cette Mégère ; j'eus le plaisir de voir

S. L.
cher
une
indiff
même
ment.
mon
lire ,
puis
vue d
des pa
m'en
pas à
S. L.
Ma
de B.
bien ,
pas re
que le
n'avoit
cienne
(*)
de mor
j'écriv

S. L. . . . t & Mad. d'H. s'appro-
cher de moi , & nous causâmes ensemble
une partie de l'après-midi , de choses
indifférentes , à la vérité , mais avec la
même familiarité qu'avant mon égare-
ment. Ce procédé ne fut pas perdu dans
mon cœur ; & si S. L. . . . t y eût pu
lire , il en eût sûrement été content. Je
puis jurer que , quoiqu'en arrivant , la
vue de Mad. d'H. m'eût donné
des palpitations jusqu'à la défaillance , en
m'en retournant , je ne pensai presque
pas à elle ; je ne fus occupé que de
S. L. . . . t.

Malgré les malins farcafmes de Mad.
de B. e , ce dîné me fit grand
bien , & je me félicitai fort de ne m'y être
pas refusé. J'y reconnus , non-seulement
que les intrigues de G.... & des H.....s
n'avoient point détaché de moi mes an-
ciennes connoissances (*) , mais , ce qui

(*) Voilà ce que , dans la simplicité
de mon cœur , je croyois encore , quand
j'écrivis mes Confessions.

248 LES CONFESSIONS.

me flatta davantage encore , que les sentimens de Mad. d'H..... & de S. L..... étoient moins changés que je n'avois cru & je compris enfin , qu'il y avoit plus de jalousie que de méfiance dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me consola & me tranquillisa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon estime , j'en travaillai sur mon propre cœur , avec plus de courage & de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une passion coupable & malheureuse , j'en réglai du moins si bien les restes , qu'ils ne m'ont pas fait faire une seule faute depuis ce temps là. Les copies de Mad. d'H..... qu'elle m'engagea de reprendre , mes ouvrages que je continuai de lui envoyer quand ils paroissent , m'attirerent encore de sa part , de temps à autre , quelques messages & billets indifférens , mais obligeans. Elle fit même plus , comme on verra dans la suite ; & la conduite réciproque de tous les trois , quand notre

commerce eut cessé, peut servir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens se séparent, quand il ne leur convient plus de se voir.

Un autre avantage que me procura ce séjourné, fut qu'on en parla dans Paris, & qu'il servit de réfutation sans réplique, au bruit que répandoient par-tout mes ennemis, que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouverent, & surtout avec M. D'..... y. En quittant l'Hermitage, je lui avois écrit une lettre de remerciement très-honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement; les attentions mutuelles ne cessèrent point, tant avec lui qu'avec M. de la Harpe, son frere, qui même vint me voir à Montmorency, & m'envoya ses gratifications. Hors les deux belles-sœurs de M. de la Harpe, d'H....., je n'ai jamais été en contact avec personne de sa famille.

Ma lettre à d'Alembert eut un grand succès. Tous mes ouvrages en avoient été loués; mais celui-ci me fut plus favorable.

Il apprit au public à se défier des infinnuations de la cotterie H.e. Quand j'allai à l'Hermitage, elle prédit avec suffisance ordinaire, que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y avois tenu vingt, & que, forcé de sortir, je fixois encore ma demeure à la campagne, elle soutint que c'étoit obligation pure; que je m'ennuyois à la mort dans ma retraite; mais que, rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victime de mon opiniâtreté, que de m'en dédire & de revenir à Paris. La lettre à d'Alembert respiroit une douceur d'âme qu'elle sentit n'être point jouée. Si j'eusse été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en seroit senti. Il en régnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris; il n'en régnoit plus dans le premier que j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui savent observer, cette remarque étoit décisive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tou

plein de douceur qu'il étoit, me fit encore, par ma balourdise & par mon malheur ordinaire, un nouvel ennemi parmi ces gens de lettres. J'avois fait connoissance avec Marmontel chez M. de la Popliniere, & cette connoissance s'étoit entretenue chez le baron. Marmontel faisoit alors le *Mercur*e de France. Comme j'avois la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, & que je voulois cependant lui envoyer celui-ci, sans qu'il crût que c'étoit à ce titre, ni pour qu'il en parlât dans le *Mercur*e, j'écrivis sur son exemplaire, que c'en étoit point pour l'auteur du *Mercur*e, mais pour M. Marmontel. Je crus lui faire un très-beau compliment; il crut y voir une cruelle offense, & devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politesse, mais avec un fiel qui se sent aisément, & depuis lors il n'a manqué aucune occasion de me nuire dans la société, & de me maltraiter indirectement dans ses ouvra-

ges : tant le très-irritable amour-propre des gens de lettres est difficile à ménager & tant on doit avoir soin de ne rien laisser dans les complimens qu'on leur fait, qu'il puisse même avoir la moindre apparence d'équivoque.

Devenu tranquille de tous les côtés je profitai du loisir & de l'indépendance où je me trouvai, pour reprendre mes travaux avec plus de suite. J'achevai ce hiver la *Julie*, & je l'envoyai à Rey, qui la fit imprimer l'année suivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diversion, & même assez désagréable. J'appris qu'on préparoit à l'opéra, une nouvelle remise du *Dévil du village*. Outré de voir ces gens-là disposer arrogamment de mon bien, je repris le mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenson, & qui étoit demeuré sans réponse; & l'ayant retouché, je le fis remettre par M. Sellon, résident de Geneve, avec une lettre dont il voulut bien se charger, à M. le comte de S. Florentin,

rentin,

rentin
son da
de S.
rien fi
que que
violon
non m
ne p
n'av
spérer
directi
aisons
oser,
faire
ni trè
à m
Depu
es tyr
paifi
ens tr
leurs
(*)
nou
at nou
Ton

rentin, qui avoit remplacé M. d'Argen-
son dans le département de l'opéra. M.
de S. Florentin promit une réponse, &
rien fit aucune. Duclos, à qui j'écrivis
ce que j'avois fait, en parla aux petits
riolons, qui offrirent de me rendre,
non mon opéra, mais mes entrées, dont
je ne pouvois plus profiter. Voyant que
je n'avois d'aucun côté aucune justice à
espérer, j'abandonnai cette affaire; & la
direction de l'opéra, sans répondre à mes
raisons ni les écouter, a continué de dis-
poser, comme de son propre bien, &
de faire son profit du *Devin du village*,
qui très-incontestablement n'appartient
qu'à moi seul. (*)

Depuis que j'avois secoué le joug de
ces tyrans, je menois une vie assez égale
& paisible : privé du charme des attache-
mens trop vifs, j'étois libre aussi du poids
de leurs chaînes. Dégouté des amis pro-

(*) Il lui appartient depuis lors, par
un nouvel accord qu'elle a fait avec moi
Florentin, nouvellement.

tecteurs, qui vouloient absolument dispo
 ser de ma destinée, & m'affervir à leurs
 prétendus bienfaits malgré moi, j'étois
 résolu de m'en tenir désormais aux liai
 sons de simple bienveillance, qui, sans
 gêner la liberté, font l'agrément de la
 vie, & dont une mise d'égalité fait le fon
 dement. J'en avois de cette espece autant
 qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs
 de la liberté, sans en souffrir la dépen
 dance; & si-tôt que j'eus essayé de ce
 genre de vie, je sentis que c'étoit celui
 qui me convenoit à mon âge, pour finir
 mes jours dans le calme, loin de l'orage
 des brouilleries & des tracasseries, où
 venois d'être à demi submergé.

Durant mon séjour à l'Hermitage, & pareils
 depuis mon établissement à Montmorency, j'avois fait à mon voisinage, que
 quelques connoissances qui m'étoient agréables, & qui ne m'affujettissoient à rien
 leur tête étoit le jeune Loyseau de Ma
 léon, qui débutant alors au barreau
 ignoroit quelle y feroit sa place. Je n'e

pas comme lui , ce doute. Je lui marquai
bientôt la carrière illustre qu'on le voit
fournir aujourd'hui. Je lui prédis que ,
s'il se rendoit sévère sur le choix des cau-
ses , & qu'il ne fût jamais que le défen-
seur de la justice & de la vertu , son
génie élevé par ce sentiment sublime ,
égalerait celui des plus grands orateurs.
Il a suivi mon conseil , & il en a senti
l'effet. Sa défense de M. Deportes est
digne de Démosthène. Il venoit tous les
ans à un quart de lieue de l'Hermitage ,
passer les vacances , à S. Brice , dans le
fief de Mauléon , appartenant à sa mère ,
& où jadis avoit logé le grand Bossuet.
Voilà un fief , dont une succession de
pareils maîtres rendroit la noblesse diffi-
cile à soutenir.

J'avois , au même village de S. Brice ,
le libraire Guérin , homme d'esprit , let-
tré , aimable , & de la haute volée dans
son état. Il me fit aussi connoissance
avec Jean Néaulme , libraire d'Amster-

dam , son correspondant & son ami , qui dans la suite imprima l'*Emile*.

J'avois , plus près encore que S. Brice , M. Maltor , curé de Grosley , plus fait pour être homme d'état & ministre , que curé de village , & à qui l'on eût donné tout au moins un diocèse à gouverner , si les talens décidoient des places. Il avoit été secrétaire du comte du Luc , & avoit connu très - particulièrement Jean - Baptiste Rousseau. Aussi plein d'estime pour la mémoire de cet illustre banni , que d'horreur pour celle du fourbe S. . . n , qui l'avoit perdu , il favoit sur l'un & sur l'autre , beaucoup d'anecdotes curieuses , que Séguj n'avoit pas mises dans la vie encore manuscrite du premier ; & il m'assuroit que le comte du Luc , loin d'avoir jamais eu à s'en plaindre , avoit conservé jusqu'à la fin de sa vie , la plus ardente amitié pour lui. M. Maltor , à qui M. de Vintimille avoit donné cette retraite assez bonne , après la mort de son patron , avoit été employé jadis dans beaucoup

d'affaires, dont il avoit, quoique vieux, la mémoire encore présente, & dont il raisonnoit très-bien. Sa conversation, non moins instructive qu'amusante, ne sentoit point son curé de village : il joignoit le ton d'un homme du monde aux connoissances d'un homme de cabinet. Il étoit, de tous mes voisins permanens, celui dont la société m'étoit la plus agréable, & que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorency les Oratoriens, & entr'autres le P. B. . . . r, professeur de physique, auquel, malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étois attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande simplicité avec le desir & l'art qu'il avoit de se faire valoir par-tout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes. Il savoit se faire tout à tous. Je me plaisois fort avec lui. J'en parlois à tout le monde : apparemment, ce que

j'en disois lui revint. Il me remercioit un jour, en ricanant, de l'avoir trouvé bon homme. Je trouvai dans son souris je ne fais quoi de sardonique, qui changea totalement sa physionomie à mes yeux, & qui m'est souvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce souris, qu'à celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut. Notre connoissance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage, où il me venoit voir très-souvent. J'étois déjà établi à Montmorency, quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit souvent Mad. le Vasseur. Un jour que je ne pensois à rien moins, il m'écrivit de la part de cette femme, pour m'informer que M. G.... offroit de se charger de son entretien, & pour me demander la permission d'accepter cette offre. J'appris qu'elle consistoit en une pension de trois cents livres, & que Mad. le Vasseur devoit venir demeurer à Deuil, entre la Chevrette & Montmo-

ency. Je ne dirai pas l'impression que
fit sur moi cette nouvelle, qui auroit été
moins surprenante, si G. . . . avoit eu
dix mille livres de rentes, ou quelque
relation plus facile à comprendre avec
cette femme, & qu'on ne m'eût pas fait
un si grand crime de l'avoir amenée à la
campagne, où cependant il lui plaisoit
maintenant de la ramener, comme si elle
étoit rajeunie depuis ce temps là. Je
compris que la bonne vieille ne me de-
mandoit cette permission, dont elle auroit
bien pu se passer si je l'avois refusée,
qu'afin de ne pas s'exposer à perdre ce
que je lui donnois de mon côté. Quoique
cette charité me parût très - extraordi-
naire, elle ne me frappa pas alors autant
qu'elle a fait dans la suite. Mais quand
j'aurois su tout ce que j'ai pénétré de-
puis, je n'en aurois pas moins donné
mon consentement, comme je fis, &
comme j'étois obligé de faire, à moins
de renchérir sur l'offre de M. G. . . . De-
puis lors le P. B. . . . r me guérit un peu

de l'imputation de bonhomie, qui lui avoit paru si plaisante, & dont je l'avois si étourdiment chargé.

Ce même P. B. . . . r avoit la connoissance de deux hommes qui rechercherent aussi la mienne, je ne fais pourquoi : car il y avoit assurément peu de rapport entre leurs goûts & les miens. C'étoient des enfans de Melchisédec, dont on ne connoissoit ni le pays, ni la famille, ni probablement le vrai nom. Ils étoient jansénistes, & passoient pour des prêtres déguisés, peut-être à cause de leur façon ridicule de porter les rapieres auxquelles ils étoient attachés. Le mystere prodigieux qu'ils mettoient à toutes leurs allures, leur donnoit un air de chefs de parti, & je n'ai jamais douté qu'ils ne fissent la gazette ecclésiastique. L'un, grand, benin, patelin, s'appelloit M. Ferraud : l'autre, petit, trapu, ricaneur pointilleux, s'appelloit M. Minard. Ils se traitoient de cousins. Ils logeoient à Paris, avec d'Alembert, chez sa nour

ice, appelée Mad. Rousseau, & ils avoient pris à Montmorency, un petit appartement pour y passer les étés. Ils faisoient leur ménage eux-mêmes, sans domestique & sans commissionnaire. Ils avoient alternativement chacun sa semaine pour aller aux provisions, faire la cuisine & balayer la maison. D'ailleurs, ils se tenoient assez bien; nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne fais pas pourquoi ils se soucioient de moi; pour moi, je ne me souciois d'eux, que parce qu'ils jouoient aux échecs; & pour obtenir une pauvre petite partie, j'endurois quatre heures d'ennui. Comme ils se fourroient par-tout & vouloient se mêler de tout, Thérèse les appelloit les *ommes*, & ce nom leur est demeuré à Montmorency.

Telles étoient avec mon hôte, M. Maras, qui étoit un bon homme, mes principales connoissances de campagne. Il en restoit assez à Paris pour y vivre, quand je voudrois, avec agrément, hors

de la sphere des gens de lettres , où je ne comptois que le seul Duclos pour ami ; car Deleyre étoit encore trop jeune ; & quoiqu'après avoir vu de près les manœuvres de la clique philosophique à mon égard , il s'en fût tout-à-fait détaché , ou du moins je le crus ainsi , je ne pouvois encore oublier la facilité qu'il avoit eu de se faire auprès de moi , le porte-voix de tous ces gens là.

J'avois d'abord mon ancien & respectable ami M. Roguin. C'étoit un ami de bon temps , que je ne devois point à mes écrits , mais à moi-même , & que pour cette raison j'ai toujours conservé. J'avois le bon Lenieps , mon compatriote , & sa fille alors vivante , Mad. Lambert. J'avois un jeune Genevois , appelé C..... bon garçon , ce me sembloit , soigneux , officieux , zélé , mais ignorant , confiant , gourmand , avantageux , qui m'étoit venu voir dès le commencement de ma demeure à l'Hermitage , & sans autre introduction que lui-même , s'étoit bien

établi chez moi , malgré moi. Il avoit quelque goût pour le dessin , & connoissoit les artistes. Il me fut utile pour les estampes de la *Julie* ; il se chargea de la direction des dessins & des planches , & s'acquitta bien de cette commission.

J'avois la maison de M. D...n , qui moins brillante que durant les beaux jours de Mad. D...n , ne laissoit pas d'être encore , par le mérite des maîtres & par le choix du monde qui s'y rassembloit , une des meilleures maisons de Paris. Comme je ne leur avois préféré personne , que je ne les avois quittés que pour vivre libre , ils n'avoient point cessé de me voir avec amitié , & j'étois sûr d'être en tout temps bien reçu de Mad. D...n. Je la pouvois même compter pour une de mes voisines de campagne , depuis qu'ils s'étoient fait un établissement à Clichy , où j'allois quelquefois passer un jour ou deux , & j'aurois été davantage , si Mad. D...n & Mad. de C.....x avoient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté

de se partager dans la même maison entre deux femmes qui ne sympathisoient pas, me rendoit Clichy trop gênant. Attaché à Mad. de C.....x, d'une amitié plus égale & plus familière, j'avois le plaisir de la voir plus à mon aise à Deuil, presque à ma porte, où elle avoit loué une petite maison, & même chez moi où elle me venoit voir assez souvent.

J'avois Mad. de Créqui qui, s'étant jetée dans la haute dévotion, avoit cessé de voir les d'Alembert, les Marmontel & la plupart des gens de lettres, excepté je crois, l'abbé T.....t, manière alors de demi-cafard, dont elle étoit même assez ennuyée. Pour moi, qu'elle avoit recherché, je ne perdis pas sa bienveillance ni sa correspondance. Elle m'envoyoit des poulardes du Mans aux étrennes; & sa partie étoit faite pour venir me voir l'année suivante, quand un voyage de Mad. de Luxembourg croisa le sien. Je lui dois ici une place à part; elle en aura toujours une distinguée dans mes souvenirs.

J'avois Ton

J'avois un homme, qu'excepté Roguin, j'aurois dû mettre le premier en compte : mon ancien confrere & ami de Carrio, ci-devant secretaire titulaire de l'ambassade d'Espagne à Venise, puis en Suede, où il fut par sa cour chargé des affaires, & enfin nommé réellement secretaire d'ambassade à Paris. Il me vint surprendre à Montmorency, lorsque je m'y attendois le moins. Il étoit décoré d'un ordre d'Espagne, dont j'ai oublié le nom, avec une belle croix en pierreries. Il avoit été obligé, dans ses preuves, d'ajouter une lettre à son nom de Carrio, & portoit celui de chevalier de Carrion. Je le trouvois toujours le même, le même excellent cœur, l'esprit de jour en jour plus aimable. J'aurois repris avec lui la même intimité qu'auparavant, si C interposant entre nous à son ordinaire, ne s'en étoit profité de mon éloignement, pour insinuer à ma place & en mon nom, dans ma confiance, & me supplanter à force de s'être à me servir.

La mémoire de Carrion me rappelle celle d'un de mes voisins de campagne, dont j'aurois d'autant plus de tort de ne pas parler, que j'en ai à confesser un bien inexculpable envers lui. C'étoit l'honnête M. Leblond, qui m'avoit rendu service à Venise, & qui, étant venu faire un voyage en France avec sa famille, avoit loué une maison de campagne à la Brèche, non loin de Montmorency. (*) Sitôt que j'appris qu'il étoit mon voisin, j'en fus dans la joie de mon cœur, & me fis encore plus une fête qu'un devoir d'aller lui rendre visite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venoient voir moi-même, & avec lesquels il fallut retourner. Deux jours après, je pars encore, il avoit dîné à Paris avec toute sa famille. Une troisieme fois il étoit chez lui; j'en

(*) Quand j'écrivois ceci, plein de mon ancienne & aveugle confiance, j'étois bien loin de soupçonner le vrai motif & l'effet de ce voyage de Paris.

tendis des voix de femmes , je vis à la porte un carosse qui me fit peur. Je voulois du moins pour la premiere fois , le voir à mon aise , & causer avec lui de nos anciennes liaisons. Enfin , je remis si bien ma visite de jour à autre , que la honte de remplir si tard un pareil devoir , fit que je ne le remplis point du tout ; après avoir osé tant attendre , je n'osai plus me montrer. Cette négligence , dont M. Leblond ne put qu'être justement indigné , donna vis-à-vis de lui , l'air de l'ingratitude à ma paresse ; & cependant , je sentoais mon cœur si peu coupable , que si j'avois pu faire à M. Leblond quelque vrai plaisir , même à son insu , je suis bien sûr qu'il ne m'eût pas trouvé paresseux. Mais l'indolence , la négligence & les délais dans les petits devoirs à remplir , m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omission : j'ai rarement fait ce qu'il ne falloit pas faire , & malheureusé.

ment j'ai plus rarement encore fait ce qu'il falloit.

Puisque me voilà revenu à mes connoissances de Venise , je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte , & que je n'avois interrompue , ainsi que les autres , que depuis beaucoup moins de temps. C'est celle de M. de J.....e, qui avoit continué , depuis son retour de Gênes , à me faire beaucoup d'amitiés. Il aimoit fort à me voir & à causer avec moi , des affaires d'Italie & des folies de M. de M....., dont il favoit , de son côté , bien des traits par les bureaux des affaires étrangères , dans lesquels il avoit beaucoup de liaisons. J'eus le plaisir aussi de revoir chez lui , mon ancien camarade Dupont , qui avoit acheté une charge dans sa province , & dont les affaires le ramenoient quelquefois à Paris. M. de J.....e devint peu à peu si pressé de m'avoir , qu'il en devint même gênant ; & quoique nous logeassions dans des quartiers fort éloignés ,

y avoit du bruit entre nous , quand je passois une semaine entiere sans aller dîner chez lui. Quand il alloit à J.....e , il m'y vouloit toujours emmener ; mais y étant une fois allé passer huit jours , qui me parurent fort longs , je n'y voulus plus retourner. M. de J.....e étoit assurément un honnête & galant homme , aimable même à certains égards ; mais il avoit peu d'esprit : il étoit beau , tant étoit peu Narcisse , & passablement ennuyeux. Il avoit un recueil singulier , & peut-être unique au monde , dont il s'occupoit beaucoup , & dont il occupoit aussi ses hôtes , qui quelquefois s'en amusoient moins que lui. C'étoit une collection très-complète de tous les vaudevilles de la cour & de Paris , depuis plus de cinquante ans , où l'on trouvoit beaucoup d'anecdotes qu'on auroit inutilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'histoire de France , dont on ne s'aviserait guere chez toute autre nation.

278 LÈS CONFÉSSIONS.

Un jour , au fort de notre meilleure intelligence , il me fit un accueil si froid , si glaçant , si peu dans son ton ordinaire , qu'après lui avoir donné occasion de s'expliquer , & même l'en avoir prié , je sortis de chez lui avec la résolution , que j'ai tenue , de n'y plus remettre les pieds ; car on ne me voit guere où j'ai été une fois mal reçu , & il n'y avoit point ici de Diderot qui plaidât pour M. de J..... Je cherchai vainement dans ma tête , quel tort je pouvois avoir avec lui : je ne trouvai rien. J'étois sûr de n'avoir jamais parlé de lui ni des siens , que de la façon la plus honorable ; car je lui étois sincèrement attaché : & outre que je n'en avois que du bien à dire , ma plus inviolable maxime a toujours été de ne parler qu'avec honneur , des maisons que je fréquentois.

Enfin , à force de ruminer , voici ce que je conjecturai. La dernière fois que nous nous étions vus , il m'avoit donné à souper chez des filles de sa connois-

finée , avec deux ou trois commis des affaires étrangères , gens très-aimables , & qui n'avoient point du tout l'air , ni le ton libertin ; & je puis jurer que de mon côté , la soirée se passa à méditer assez tristement , sur le malheureux sort de ces créatures. Je ne payai pas mon écot , parce que M. de J.....e nous donnoit à souper ; & je ne donnai rien à ces filles , parce que je ne leur fis point gagner , comme à la Padoana , le paiement que j'aurois pu leur offrir. Nous sortîmes tous assez gais & de très-bonne intelligence. Sans être retourné chez ces filles , j'allai trois ou quatre jours après , dîner chez M. de J.....e que je n'avois pas revu depuis lors , & qui me fit l'accueil que j'ai dit. N'en pouvant imaginer d'autre cause , que quelque mal-entendu relatif à ce souper , & voyant qu'il ne vouloit pas s'expliquer , je pris mon parti & cessai de le voir ; mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages : il ne fit faire souvent des complimens ; &

J'ayant un jour rencontré au chauffoir de la comédie , il me fit , sur ce que je n'allois plus le voir , des reproches obligeans , qui ne m'y ramenerent pas. Ainsi cette affaire avoit plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois ne l'ayant pas revu , & n'ayant plus osé parler de lui depuis lors , il eût été trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de plusieurs années. Voilà pourquoi M. de J.....e n'entre point ici dans ma liste , quoique j'eusse assez long-temps fréquenté sa maison.

Je n'enflerai point la même liste de beaucoup d'autres connoissances moins familières , ou qui , par mon absence avoient cessé de l'être , & que je ne lais-
 pas de voir quelquefois en campagne tant chez moi qu'à mon voisinage , telles , par exemple , que les abbés de Condillac , de Mably , MM. de Mairan , de la Live , de Boisgelou , Vatelet , Ancelet & d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Je passerai légèrement aussi sur ces

M. de Margency , gentilhomme ordinaire du roi , ancien membre de la coterie de H.....e , qu'il avoit quittée ainsi que moi , & ancien ami de Mad. D'.....y , dont il s'étoit détaché ainsi que moi , ni par celle de son ami Desmahis , auteur célèbre , mais éphémère , de la comédie de *l'Impertinent*. Le premier étoit mon voisin de campagne , sa terre de Margency étant près de Montmorency. Nous avions d'anciennes connoissances ; mais le voisinage & une certaine conformité d'expériences nous rapprocherent davantage. Le second mourut peu après. Il étoit du mérite & de l'esprit : mais il étoit un peu l'original de sa comédie , un peu fat auprès des femmes , & n'en fut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correspondance nouvelle de ce temps là , qui a trop influé sur le reste de ma vie , pour que je néglige d'en marquer le commencement. Il s'agit de M. de L..... des , premier président de la

cour des aides , chargé pour lors de la librairie , qu'il gouvernoit avec autant de lumieres que de douceur , & à la grande satisfaction des gens de lettres. Je ne l'avois pas été voir à Paris une seule fois ; cependant j'avois toujours éprouvé de sa part , les facilités les plus obligantes , quant à la censure ; & j'avois qu'en plus d'une occasion , il avoit fort mal mené ceux qui écrivoient contre moi. J'eus de nouvelles preuves de sa bontés , au sujet de l'impression de *Julie* ; car les épreuves d'un si grand ouvrage étant fort coûteuses à faire venir d'Amsterdam par la poste , il permit d'avoir ses ports francs , qu'elles lui fussent adressées , & il me les envoyoit franches aussi , sous le contre-seing de M. le chancelier son pere. Quand l'ouvrage fut imprimé , il n'en permit le débit dans le royaume , qu'ensuite d'une édition qui en fit faire à mon profit , malgré moi même : comme ce profit eût été de ma part , un vol fait à Rey , à qui j'avois

rendu mon manuscrit, non-seulement je ne voulus point accepter le présent qui n'étoit destiné pour cela, sans son aveu, qu'il accorda très-généreusement; mais je voulus partager avec lui, les cent pistoles à quoi monta ce présent, & dont il ne voulut rien. Pour ces cent pistoles, j'eus le désagrément dont M. de M.....s ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, & empêcher le débit de la bonne édition, jusqu'à ce que la mauvaise fût coulée.

J'ai toujours regardé M. de M.....s, comme un homme d'une droiture à toute épreuve. Jamais rien de ce qui m'est arrivé, ne m'a fait douter un moment de sa probité; mais aussi foible qu'honnête, il nuit quelquefois aux gens pour lesquels il s'intéresse, à force de les vouloir réserver. Non-seulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris; mais il fit un retranchement, qui devoit porter le nom d'infidélité, dans

l'exemplaire de la bonne édition qu'il envoya à Mad. de P.....r. Il est de quelque part dans cet ouvrage, que la femme d'un charbonnier est plus digne de respect que la maîtresse d'un prince. Cette phrase m'étoit venue dans la chaleur de la composition, sans aucune application, je le jure. En relisant l'ouvrage je vis qu'on feroit cette application. Cependant, par la très-imprudente maxime de ne rien ôter, par égard aux applications qu'on pouvoit faire, quand j'avois dans ma conscience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phrase, & je me contentai de substituer le mot *prince* au mot *roi*, que j'avois d'abord mis. Ce adoucissement ne parut pas suffisant. M. de M.....s : il retrancha la phrase entière, dans un carton qu'il fit imprimer exprès, & coller aussi proprement qu'il fut possible, dans l'exemplaire de Mad. de P.....r. Elle n'ignora pas ce tour de passe-passe. Il se trouva de bon

mes ames qui l'en instruisirent. Pour moi, je ne l'appris que long-temps après, lorsque je commençois d'en sentir les suites.

N'est-ce point encore ici la premiere origine de la haine couverte, mais implacable, d'une autre dame, qui étoit dans un cas pareil, sans que j'en fusse rien, ni même que je la connusse quand j'écrivis ce passage? Quand le livre se publia, la connoissance étoit faite, & j'étois très-inquiet. Je le dis au chevalier de Lorenzy, qui se moqua de moi, & m'assura que cette dame en étoit si peu offensée, qu'elle n'y avoit pas même fait attention. Je le crus, un peu légèrement peut-être, & je me tranquillisai fort mal-à-propos.

Je reçus, à l'entrée de l'hiver, une nouvelle marque des bontés de M. de M. s, à laquelle je fus fort sensible, quoique je ne jugeasse pas à propos en profiter. Il y avoit une place vacante dans le *Journal des Savans*. Margency

m'écrivit pour me la proposer, comme de lui-même. Mais il me fut aisé de comprendre, par le tour de sa lettre, (liaffe C, N^o. 33.) qu'il étoit instruit & autorisé, & lui-même me marqua dans la suite (liaffe C, N^o. 47.) qu'il avoit été chargé de me faire cette offre. Le travail de cette place étoit peu de chose. Il ne s'agissoit que de deux extraits par mois, dont on m'apportoit les livres, sans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même pour faire au magistrat une visite de remerciement. J'entrois par là dans une société de gens de lettres du premier mérite, MM. de Mairan, Clairaut, de Guignes, & l'abbé Barthelemi, dont la connoissance étoit déjà faite avec les deux premiers, & très-bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail peu pénible, & que je pouvois faire commodément, il y avoit un honoraire de huit cents francs attachés à cette place. Je délibérai quelques heures avant que de me déterminer, & je puis jurer

que ce ne fut que par la crainte de fâcher Margency , & de déplaire à M. de M. s. Mais enfin la gêne insupportable de ne pouvoir travailler à mon heure & d'être commandé par le temps , bien plus encore , la certitude de mal remplir les fonctions dont il falloit me charger , l'emportèrent sur tout , & me déterminèrent à refuser une place pour laquelle je n'étois pas propre. Je savois que tout mon talent ne venoit que d'une certaine chaleur d'ame sur les matieres que j'avois à traiter , & qu'il n'y avoit que l'amour du grand , du vrai , du beau , qui pût animer mon génie. Et que m'auroient importé les sujets de la plupart des livres que j'aurois à extraire , & les livres mêmes ? Mon indifférence pour la chose eût glacé ma plume & abruti mon esprit. On s'imaginait que je pouvois écrire par métier , comme tous les autres gens de lettres , au lieu que je ne fus jamais écrire que par passion. Ce n'étoit assurément pas là ce qu'il falloit au *Journal*

280 LES CONFESSIONS.

des Savans. J'écrivis donc à Margency, une lettre de remerciement, tournée avec toute l'honnêteté possible, dans laquelle je lui fis si bien le détail de mes raisons, qu'il ne se peut pas que ni lui, ni M. de M. s'aient cru qu'il entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Aussi l'approuverent-ils l'un & l'autre, sans m'en faire moins bon visage; & le secret fut si bien gardé sur cette affaire, que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette proposition ne venoit pas dans un moment favorable pour me la faire agréer; car, depuis quelque temps, je formois le projet de quitter tout-à-fait la littérature, & sur-tout le métier d'auteur. Tout ce qui venoit de m'arriver, m'avoit absolument dégoûté des gens de lettres, & j'avois éprouvé qu'il étoit impossible de courir la même carrière, sans avoir quelques liaisons avec eux. Je ne l'étois guère moins des gens du monde, & en général de la vie mixte que je ve

Je n'étois de mener , moitié à moi-même , & moitié à des sociétés pour lesquelles je n'étois point fait. Je sentoís plus que jamais , & par une constante expérience , que toute association inégale est toujours défavantageuse au parti foible. Vivant avec des gens opulens , & d'un autre état que celui que j'avois choisi , sans tenir maison comme eux , j'étois obligé de les imiter en bien des choses ; & de menues dépenses , qui n'étoient rien pour eux , étoient pour moi , non moins ruineuses qu'indispensables. Qu'un autre homme aille dans une maison de campagne , il est servi par son laquais , tant à table que dans sa chambre ; il l'envoie chercher tout ce dont il a besoin ; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maison , ne les voyant même pas , il ne leur donne des étrennes que quand & comme il lui plaît : mais moi , seul , sans domestique , j'étois à la merci de ceux de la maison , dont il falloit nécessairement capter les bonnes grâces , pour n'avoir

282 LES CONFESSIONS.

pas beaucoup à souffrir ; & traité comme l'égal de leur maître, il en falloit aussi traiter les gens comme tel , & même faire pour eux plus qu'un autre , parce qu'en effet , j'en avois bien plus besoin. Passe encore quand il y a peu de domestiques ; mais dans les maisons où j'allois, il y en avoit beaucoup , tous très-rogues, très - frippons , très - alertes , j'entends pour leur intérêt ; & les coquins savoient faire en sorte que j'avois successivement besoin de tous. Les femmes de Paris , qui ont tant d'esprit , n'ont aucune idée juste sur cet article ; & à force de vouloir économiser ma bourse , elles me ruinoient. Si je soupois en ville , un peu loin de chez moi , au lieu de souffrir que j'envoyasse chercher un fiacre , la dame de la maison faisoit mettre des chevaux pour me remmener ; elle étoit fort aise de m'épargner les vingt - quatre sols du fiacre ; quant à l'écu que je donnois au laquais & au cocher , elle n'y songeoit pas. Une femme m'écrivoit- elle de Paris à

L'Hermitage , ou à Montmorency ? ayant regret aux quatre sols de port que sa lettre m'auroit coûtés , elle me l'envoyoit par un de ses gens , qui arrivoit à pied tout en nage , & à qui je donnois à dîner , & un écu qu'il avoit assurément bien gagné. Me proposoit-elle d'aller passer huit ou quinze jours avec elle à sa campagne ? elle se disoit en elle-même : ce sera toujours une économie pour ce pauvre garçon ; pendant ce temps là , sa nourriture ne lui coûtera rien. Elle ne songeoit pas qu'aussi , durant ce temps là , je ne travaillois point ; que mon ménage & mon loyer & mon linge & mes habits n'en alloient pas moins ; que je payois mon barbier à double , & qu'il ne faisoit pas de m'en coûter chez elle , plus qu'il ne m'en auroit coûté chez moi. Quoique je bornasse mes petites larçesses aux seules maisons où je vivois d'habitude , elles ne laissoient pas de m'être ruineuses. Je puis assurer que j'ai bien versé vingt-cinq écus chez Mad.

384 LES CONFESIONS.

d'H. à Eaubonne , où je n'ai couché que quatre ou cinq fois , & plus de cent pistoles , tant à E. . . . y qu'à la C. e , pendant les cinq ou six ans que j'y fus le plus assidu. Ces dépenses sont inévitables pour un homme de mon humeur , qui ne fait se pourvoir de rien , ni s'ingénier sur rien , ni supporter l'aspect d'un valet qui grogne , & qui vous sert en rechignant. Chez Mad. D. . . . même , où j'étois de la maison , & où je rendois mille services aux domestiques , je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la suite , il a fallu renoncer tout - à - fait à ces petites libéralités , que ma situation ne m'a plus permis de faire ; & c'est alors qu'on m'a fait sentir bien plus durement encore l'inconvénient de fréquenter des gens d'un autre état que le sien.

Encore , si cette vie eût été de mon goût , je me serois consolé d'une dépendance onéreuse , consacrée à mes plaisirs ; mais se ruiner pour s'ennuyer , étoit trop in-

supportable ; & j'avois si bien senti le poids de ce train de vie , que , profitant de l'intervalle de liberté où je me trouvois pour lors , j'étois déterminé à le perpétuer , à renoncer totalement à la grande société , à la composition des livres , à tout commerce de littérature , & à me renfermer pour le reste de mes jours , dans la sphere étroite & paisible , pour laquelle je me sentoisi né.

Le produit de la lettre à d'Alembert & de la *Nouvelle Héloïse* , avoit un peu remonté mes finances , qui s'étoient fort épuisées à l'Hermitage. Je me voyois environ mille écus devant moi. L'*Emile* , auquel je m'étois mis tout de bon , quand j'eus achevé l'*Héloïse* , étoit fort avancé , & son produit devoit au moins doubler cette somme. Je formai le projet de placer ce fonds , de maniere à me faire une petite rente viagere qui pût , avec ma copie , me faire subsister sans plus écrire. J'avois encore deux ouvrages sur le chantier. Le premier étoit mes *Institu-*

286 LES CONFÉSSIONS.

tions politiques. J'examinai l'état de ce livre, & je trouvai qu'il demandoit encore plusieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le poursuivre & d'attendre qu'il fût achevé, pour exécuter ma résolution. Ainsi, renonçant à cet ouvrage, je résolus d'en tirer ce qui pouvoit se détacher, puis de brûler tout le reste; & poussant ce travail avec zèle, sans interrompre celui de l'*Emile*, je mis, en moins de deux ans, la dernière main au *Contrat social*.

Restoit le *Dictionnaire de musique*. C'étoit un travail de manœuvre, qui pouvoit se faire en tout temps, & qui n'avoit pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réservai de l'abandonner, ou de l'achever à mon aise, selon que mes autres ressources rassemblées me rendroient celle-là nécessaire ou superflue. A l'égard de la *Morale sensitive*, dont l'entreprise étoit restée en esquisse, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avois en dernier projet, si j'eusse

je pouvois me passer tout-à-fait de la copie, celui de m'éloigner de Paris, où l'affluence des survenans rendoit ma subsistance coûteuse, & m'ôtoit le temps d'y pourvoir; pour prévenir dans ma retraite, l'ennui dans lequel on dit que tombe un auteur, quand il a quitté la plume, je me réservois une occupation qui pût remplir le vuide de ma solitude, & sans tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant. Je ne fais par quelle fantaisie, Rey me pressoit depuis long-temps d'écrire les mémoires de ma vie. Quoiqu'ils ne fussent pas jusqu'alors fort intéressans par les faits, je sentis qu'ils pouvoient le devenir par la franchise que j'étois capable d'y mettre; & je résolus d'en faire un ouvrage unique, par une simplicité sans exemple, afin qu'au moins une fois, on pût voir un homme tel qu'il étoit en-dedans. J'avois toujours ri de la fausse naïveté de Montagne, qui, faisant semblant d'avouer ses défauts, a tant de soin de ne s'en donner que d'aima-

bles ; tandis que je sentoîs . moi qui me
 suis cru toujours , & qui me crois encore ,
 à tout prendre , le meilleur des hommes ,
 qu'il n'y a point d'intérieur humain , si
 pur qu'il puisse être , qui ne recèle quel-
 que vice odieux. Je savois qu'on me
 peignoit dans le public , sous des traits
 si peu semblables aux miens , & quel-
 quefois si difformes , que , malgré le mal
 dont je ne voulois rien taire , je ne pou-
 vois que gagner encore à me montrer tel
 que j'étois. D'ailleurs , cela ne se pouvant
 faire sans laisser voir aussi d'autres gen-
 tels qu'ils étoient , & par conséquent
 cet ouvrage ne pouvant paroître qu'après
 ma mort & celle de beaucoup d'autres
 cela m'enhardissoit davantage à faire mes
 Confessions , dont jamais je n'aurois
 rougir devant personne. Je résolus donc
 de consacrer mes loisirs à bien exécuter
 cette entreprise , & je me mis à recueillir
 les lettres & papiers qui pouvoient gu-
 der ou réveiller ma mémoire , regretta

fort
 perdr
 Ce

plus f
 forter
 déjà j
 le ciel
 née , r

Mon
 trimoi
 ne lui
 tion. Il

dans la
 le nom
 guien ,
 qu'une
 chives ,

des vass
 ou Eng
 bâtie pa
 ayant la
 châteaux
 L'aspect
 errasse f

Tom

fort tout ce que j'avois déchiré , brûlé , perdu jusqu'alors.

Ce projet de retraite absolue , un des plus sensés que j'eusse jamais faits , étoit fortement empreint dans mon esprit , & déjà je travaillois à son exécution , quand le ciel , qui me préparoit une autre destinée , me jeta dans un nouveau tourbillon.

Montmorency , cet ancien & beau patrimoine de l'illustre maison de ce nom , ne lui appartient plus depuis la confiscation. Il a passé , par la sœur du duc Henri , dans la maison de Condé , qui a changé le nom de Montmorency en celui d'Enguien , & ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour , où l'on tient les archives , & où l'on reçoit les hommages des vassaux. Mais on voit à Montmorency ou Enguien , une maison particulière , bâtie par Croisat dit *le pauvre* , laquelle ayant la magnificence des plus superbes châteaux , en mérite & en porte le nom. L'aspect imposant de ce bel édifice , la terrasse sur laquelle il est bâti , sa vue ,

290 LES CONFESSIONS.

unique peut-être au monde ; son vaste salon , peint d'une excellente main ; son jardin , planté par le célèbre Lenôtre ; tout cela forme un tout , dont la majesté frappante a pourtant je ne fais quoi de simple , qui soutient & nourrit l'admiration. M. le maréchal duc de-Luxembourg , qui occupoit alors cette maison , venoit tous les ans dans ce pays , où jadis ses peres étoient les maîtres , passer en deux fois cinq ou six semaines , comme simple habitant , mais avec un éclat qui ne dégénéroit point de l'ancienne splendeur de sa maison. Au premier voyage qu'il y fit , depuis mon établissement à Montmorency , M. & Mad. la Maréchale envoyèrent un valet-de-chambre me faire compliment de leur part , & m'inviter à souper chez eux toutes les fois que cela me feroit plaisir. A chaque fois qu'ils revinrent , ils ne manquerent point de réitérer le même compliment & la même invitation. Cela me rappelloit Mad. de B.....l m'en voyant dîner à l'office. Les temps étoient

chan
Je ne
ner à
table
qu'ils
sans r
dis ho
polite
mais
tant m
timide
fant f
dans
je n'al
visite
prisse
& que
une af
lance.
Cepen
& alle
la comt
avec M
Montm

changés ; mais j'étois demeuré le même. Je ne voulois point qu'on m'envoyât dîner à l'office , & je me fouciois peu de la table des grands. J'aurois mieux aimé qu'ils me laissaient pour ce que j'étois , sans me fêter & sans m'avilir. Je répondis hounêtement & respectueusement aux politesses de M. & Mad. de Luxembourg : mais je n'acceptai point leurs offres ; & , tant mes incommodités que mon humeur timide & mon embarras à parler , me faisant frémir à la seule idée de me présenter dans une assemblée de gens de la cour , je n'allai pas même au château faire une visite de remerciement , quoique je comprisse assez que c'étoit ce qu'on cherchoit , & que tout cet empressement étoit plutôt une affaire de curiosité que de bienveillance.

Cependant les avances continnerent , & allèrent même en augmentant. Mad. la comtesse de Boufflers , qui étoit fort liée avec Mad. la Maréchale , étant venue à Montmorency , envoya savoir de mes

292 LÈS CONFESIONS.

nouvelles , & me proposer de me venir voir. Je répondis comme je devois , mais je ne démarrai point. Au voyage de pâques de l'année suivante 1759 , le chevalier de Lorenzy , qui étoit de la cour de M. le prince de Conti & de la société de Mad. de Luxembourg , vint me voir plusieurs fois : nous fîmes connoissance ; il me pressa d'aller au château : je n'en fis rien. Enfin , un après-midi que je ne songeois à rien moins , je vis arriver M. le maréchal de Luxembourg , suivi de cinq ou six personnes. Pour lors il n'y eut plus moyen de m'en dédire , & je ne pus éviter , sous peine d'être un arrogant & un mal - appris , de lui rendre sa visite , & d'aller faire ma cour à Mad. la Maréchale , de la part de laquelle il m'avoit comblé des choses les plus obligeantes. Ainsi commencèrent , sous de funestes auspices , des liaisons dont je ne pus plus long - temps me défendre , mais qu'un pressentiment trop bien fondé , me fit redouter jusqu'à ce que j'y fusse engagé.

J.
Lux
mab
spec
dix
chef
enco
pass
gran
trem
fus
de ce
plus
m'at
mord
toit
La co
ne pe
faillie
de la
exqu
plait
plus
ples ;

Je craignois excessivement Mad. de Luxembourg. Je savois qu'elle étoit aimable. Je l'avois vue plusieurs fois au spectacle & chez Mad. D... n , il y avoit dix ou douze ans , lorsqu'elle étoit duchesse de B... . s , & qu'elle brilloit encore de sa première beauté. Mais elle passoit pour méchante ; & dans une aussi grande dame , cette réputation me faisoit trembler. A peine l'eus-je vue , que je fus subjugué. Je la trouvai charmante , de ce charme à l'épreuve du temps , le plus fait pour agir sur mon cœur. Je m'attendois à lui trouver un entretien mordant & plein d'épigrammes. Ce n'étoit point cela ; c'étoit beaucoup mieux. La conversation de Mad. de Luxembourg ne pétillie pas d'esprit. Ce ne sont pas des saillies , & ce n'est pas même proprement de la finesse ; mais c'est une délicatesse exquise , qui ne frappe jamais , & qui plaît toujours. Ses flatteries sont d'autant plus enivrantes qu'elles sont plus simples ; on diroit qu'elles lui échappent sans

qu'elle y pense , & que c'est son cœur qui s'épanche , uniquement parce qu'il est trop rempli. Je crus m'appercevoir , dès la première visite , que malgré mon air gauche & mes lourdes phrases , je ne lui déplaisois pas. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela , quand elles veulent , vrai ou non ; mais toutes ne savent pas , comme Mad. de Luxembourg , vous rendre cette persuasion si douce qu'on ne s'avise plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour , ma confiance en elle eût été aussi entière qu'elle ne tarda pas à le devenir , si Mad. la duchesse de Montmorency sa belle-fille , jeune folle , assez maligne , & , je pense , un peu tracassière , ne se fût avisée de m'entreprendre , & tout au travers de force éloges de sa maman , & de feintes agaceries pour son propre compte , ne m'eût mis en doute si je n'étois pas persifflé.

Je me ferois peut-être difficilement rassuré sur cette crainte auprès des deux

dame
Mare
leurs
prena
la pr
au m
se m
celle
même
laque
& l'a
tent
chang
n'ont
de ma
je ne
preno
ils ne
offert
fois ,
firer
franço
me dit
qu'elle

dames, si les extrêmes bontés de M. le Maréchal ne m'eussent confirmé que les leurs étoient sérieuses. Rien de plus surprenant, vu mon caractère timide, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot, sur le pied d'égalité où il voulut se mettre avec moi, si ce n'est peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même, sur l'indépendance absolue dans laquelle je voulois vivre. Persuadés l'un & l'autre que j'avois raison d'être content de mon état & de n'en vouloir pas changer, ni lui ni Mad. de Luxembourg n'ont paru vouloir s'occuper un instant de ma bourse ou de ma fortune; quoique je ne pusse douter du tendre intérêt qu'ils prenoient à moi tous les deux, jamais ils ne m'ont proposé de place & ne m'ont offert leur crédit, si ce n'est une seule fois, que Mad. de Luxembourg parut désirer que je voulusse entrer à l'académie françoise. J'alléguai ma religion: elle me dit que ce n'étoit pas un obstacle, ou qu'elle s'engageoit à le lever. Je répondis

que , quelque honneur que ce fût pour moi d'être membre d'un corps si illustre , ayant refusé à M. de Tressan & en quelque sorte au roi de Pologne , d'entrer dans l'académie de Nancy , je ne pouvois plus honnêtement entrer dans aucune. Mad. de Luxembourg n'insista pas , & il n'en fut plus reparlé. Cette simplicité de commerce avec de si grands seigneurs , & qui pouvoient tout en ma faveur , M. de Luxembourg étant & méritant bien d'être l'ami particulier du roi , contraste bien singulièrement avec les continuels soucis , non moins importuns qu'officieux , des amis protecteurs que je venois de quitter , & qui cherchoient moins à me servir qu'à m'avilir.

Quand M. le Maréchal m'étoit venu voir à Mont-Louis , je l'avois reçu avec peine , lui & sa suite , dans mon unique chambre , non parce que je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes affiettes sales & de mes pots cassés , mais parce que mon plancher pourri tomboit en ruine ,

& qu
ne p
de m
l'affa
couri
le me
core ,
chem
raison
il la r
& l'a
qu'on
un lo
mois
étoit a
loit le
chant
Le
n'est p
C....
de col
bile a
bosque
points

& que je craignois que le poids de sa suite ne l'effondrât tout-à-fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon seigneur lui faisoit courir, je me hâtai de le tirer de là, pour le mener, malgré le froid qu'il faisoit encore, à mon donjon, tout ouvert & sans cheminée. Quand il y fut, je lui dis la raison qui m'avoit engagé à l'y conduire : il la redit à Mad. la Maréchale, & l'un & l'autre me presserent, en attendant qu'on referoit mon plancher, d'accepter un logement au château, ou, si je l'aime mieux, dans un édifice isolé, qui étoit au milieu du parc, & qu'on appelloit le petit château. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorency n'est pas en plaine, comme celui de la C.....e. Il est inégal, montueux, mêlé de collines & d'enfoncemens, dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornemens, les eaux, les points de vue, & multiplier pour ainsi

dire, à force d'art & de génie, un espace dans to
 en lui-même assez resserré. Ce parc est gré fa
 couronné dans le haut, par la terrasse timent
 & le château; dans le bas il forme une perspe
 gorge qui s'ouvre & s'élargit vers la tronné
 vallée, & dont l'angle est rempli par une enchar
 grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui Borron
 occupe cet élargissement, & cette pièce lac Ma
 d'eau entourée de côteaux bien décorés. Ce fu
 de bosquets & d'arbres, est le petit châte me don
 teau dont j'ai parlé. Cet édifice & le ter temens
 rain qui l'entoure, appartenoient jadis rez-de-
 au célèbre Lebrun, qui se plut à le bâtir tal, d'
 & le décorer avec ce goût exquis d'orne ine. J
 mens & d'architecture, dont ce grand le au
 peintre s'étoit nourri. Ce château depuis aussi. I
 lors a été rebâti, mais toujours sur le lamenb
 dessin du premier maître. Il est petit, C'est d
 simple, mais élégant. Comme il est dans solitude
 un fond, entre le bassin de l'orangerie aux, a
 & la grande pièce d'eau, par conséquent espece,
 sujet à l'humidité, on l'a percé dans son e comp
 milieu, d'un péristile à jour entre deux e cinq
 étages de colonnes, par lequel l'air jouant us en g

dans tout l'édifice, le maintient sec, malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paroît absolument environné d'eau, & l'on croit voir une isle enchantée, ou la plus jolie des trois isles Borromées, appelée *Isola bella*, dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire, qu'on me donna le choix d'un des quatre appartemens complets qu'il contient, outre le rez-de-chauffée, composé d'une salle de billard, d'une salle de billard, & d'une cuisine. Je pris le plus petit & le plus simple au-dessus de la cuisine, que j'eus aussi. Il étoit d'une propreté charmante, le lambrènement en étoit blanc & bleu. C'est dans cette profonde & délicieuse solitude, qu'au milieu des bois & des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai dans une continuelle extase, le cinquième livre de l'*Emile*, dont je suis en grande partie le coloris assez frais,

à la vive impression du local où je résidois.

Avec quel empressement je courois tous les matins au lever du soleil , respirer un air embaumé sur le périfite ! Quel bon café au lait j'y prenois tête - à - tête avec ma Thérèse ! Ma chatte & mon chien nous faisoient compagnie. Ce seul cortège m'eût suffi pour toute ma vie , sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étois là dans le paradis terrestre ; j'y vivois avec autant d'innocence , & j'y goûtois le même bonheur.

Au voyage de juillet, M. & Mad. de Luxembourg me marquerent tant d'attentions , & me firent tant de caresses , que logé chez eux & comblé de leurs bontés , je ne pus moins faire que d'y répondre en les voyant assidument. Je ne les quittois presque point : j'allois le matin faire ma cour à Mad. la Maréchale , j'y dînois , j'allois l'après - midi me promener avec M. le Maréchal ; mais je ne soupçonnais pas , à cause du grand monde ,

qu'on

70

qu'on y soupçoit trop tard pour moi. Jus-
qu'alors tout étoit convenable, & il n'y
avoit point de mal encore, si j'avois su
m'en tenir là. Mais je n'ai jamais su gar-
der un milieu dans mes attachemens, &
remplir simplement des devoirs de socié-
té. J'ai toujours été tout ou rien; bientôt
je fus tout; & me voyant fêté, gâté par
des personnes de cette considération, je
passai les bornes, & me pris pour eux
d'une amitié qu'il n'est permis d'avoir que
pour ses égaux. J'en mis toute la fami-
liarité dans mes manieres, tandis qu'ils
ne se relâcherent jamais dans les leurs,
de la politesse à laquelle ils m'avoient
accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été
très à mon aise avec Mad. la Maréchale.
Quoique je ne fusse pas parfaitement
rassuré sur son caractère, je le redoutois
moins que son esprit. C'étoit par là sur-
tout, qu'elle m'en imposoit. Je savois
qu'elle étoit difficile en conversations,
& qu'elle avoit droit de l'être. Je savois
que les femmes, & sur-tout les grandes

dames , veulent absolument être amusées , qu'il vaudroit mieux les offenser que les ennuyer , & je jugeois par les commentaires sur ce qu'avoient dit les gens qui venoient de partir , de ce qu'elle devoit penser de mes balourdises. Je m'avifai d'un supplément , pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler ; ce fut de lire. Elle avoit oui parler de la *Julie* ; elle savoit qu'on l'imprimoit ; elle marqua de l'empressement de voir cet ouvrage ; j'offris de le lui lire ; elle accepta. Tous les matins je me rendois chez elle sur les dix heures ; M. de Luxembourg y venoit : on fermoit la porte. Je lisois à côté de son lit , & je compassai si bien mes lectures , qu'il y en auroit eu pour tout le voyage , quand même il n'auroit pas été interrompu. (*) Le succès de cet expédient passa mon attente. Mad. de

(*) La perte d'une grande bataille , qui affligea beaucoup le roi , força M. de Luxembourg à retourner précipitamment à la cour,

Lux
son a
ne s'
donc
dix
toujo
& q
prene
s'étoi
ailleu
que
sur m
fectio
lemen
ment
craint
me fer
pour l
geât e
pour n
bien fo
Il fa
naturel
mien ,

Luxembourg s'engoua de la *Julie* & de son auteur ; elle ne parloit que de moi , ne s'occupoit que de moi , me disoit des douceurs toute la journée , m'embrassoit dix fois le jour. Elle voulut que j'eusse toujours ma place à table à côté d'elle ; & quand quelques seigneurs vouloient prendre cette place , elle leur disoit que c'étoit la mienne , & les faisoit mettre ailleurs. On peut juger de l'impression que ces manieres charmantes faisoient sur moi , que les moindres marques d'affection subjuguent. Je m'attachois réellement à elle , à proportion de l'attachement qu'elle me témoignoit. Toute ma crainte , en voyant cet engouement , & me sentant si peu d'agrément dans l'esprit pour le soutenir , étoit qu'il ne se changeât en dégoût , & malheureusement pour moi , cette crainte ne fut que trop bien fondée.

Il falloit qu'il y eût une opposition naturelle entre son tour d'esprit & le mien , puisqu'indépendamment des sou-

les de balourdises qui m'échappoient à chaque instant dans la conversation , dans mes lettres même , & lorsque j'étois le mieux avec elle , il se trouvoit des choses qui lui déplaisoient , sans que je pusse imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple , & j'en pourrois citer vingt. Elle fut que je faisois pour Mad. d'H..... une copie de l'*Héloïse* à tant la page. Elle en voulut avoir une sur le même pied. Je la lui promis ; & la mettant par là du nombre de mes pratiques , je lui écrivis quelque chose d'obligeant & d'honnête à ce sujet ; du moins telle étoit mon intention. Voici sa réponse , qui me fit tomber des nues.

“ A Versailles , ce mardi. (Liasse C ,
N^o. 43.)

„ Je suis ravie , je suis contente ;
„ votre lettre m'a fait un plaisir infini ,
„ & je me presse pour vous le mander
„ & pour vous en remercier ,
„ Voici les propres termes de votre

lettre. Quoique vous soyez sûrement
une très-bonne pratique, je me fais
quelque peine de prendre de votre ar-
gent : régulièrement, ce seroit à moi de
payer le plaisir que j'aurois de travail-
ler pour vous. Je ne vous en dis pas
davantage. Je me plains de ce que
vous ne me parlez jamais de votre
santé. Rien ne m'intéresse davantage.
Je vous aime de tout mon cœur ; &
c'est, je vous assure, bien tristement
que je vous le mande, car j'aurois
bien du plaisir à vous le dire moi-
même. M. de Luxembourg vous aime
& vous embrasse de tout son cœur. „

En recevant cette lettre, je me hâtai
d'y répondre, en attendant plus ample
examen, pour protester contre toute in-
terprétation désobligeante ; & après m'être
occupé quelques jours à cet examen,
avec l'inquiétude qu'on peut concevoir,
& toujours sans y rien comprendre, voici
quelle fut enfin ma dernière réponse à ce
sujet.

“ A Montmorency , le 8 décemb. 1759.

„ Depuis ma dernière lettre , j'ai exa-
 „ miné cent & cent fois le passage en
 „ question. Je l'ai considéré par son sens
 „ propre & naturel ; je l'ai considéré par
 „ tous les sens qu'on peut lui donner ,
 „ & je vous avoue , madame la Maré-
 „ chale , que je ne fais plus si c'est moi
 „ qui vous dois des excuses , ou si ce
 „ n'est point vous qui m'en devez. „

Il y a maintenant dix ans que ces lettres ont été écrites. J'y ai souvent repensé depuis ce temps là ; & telle est encore aujourd'hui ma stupidité sur cet article , que je n'ai pu parvenir à sentir ce qu'elle avoit pu trouver dans ce passage , je ne dis pas d'offensant , mais même qui pût lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manuscrit de l'*Héloïse* , que voulut avoir Mad. de Luxembourg , je dois dire ici ce que j'imaginai pour lui donner quelque avantage marqué , qui le distinguât de tout

autre. J'avois écrit à part les aventures de milord Edouard , & j'avois balancé long - temps à les insérer , soit en entier , soit par extrait , dans cet ouvrage , où elles me paroissoient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-fait , parce que , n'étant pas du ton de tout le reste , elles en auroient gâté la touchante simplicité. J'eus une autre raison bien plus forte , quand je connus Mad. de Luxembourg. C'est qu'il y avoit dans ces aventures , une marquise romaine , d'un caractère très-odieux , dont quelques traits , sans lui être applicables , auroient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connoissoient que de réputation. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'y avois pris , & m'y confirmai. Mais dans l'ardent desir d'enrichir son exemplaire de quelque chose qui ne fût dans aucun autre , n'allai-je pas songer à ces malheureuses aventures , & former le projet d'en faire l'extrait , pour l'y ajouter ? Projet insensé ,

dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînoit à ma perte.

Quos vult perdere Jupiter , dementat.

J'eus la stupidité de faire cet extrait avec bien du soin , bien du travail , & de lui envoyer ce morceau comme la plus belle chose du monde ; en la prévenant toutefois , comme il étoit vrai , que j'avois brûlé l'original , que l'extrait étoit pour elle seule , & ne seroit jamais vu de personne , à moins qu'elle ne le montrât elle-même : ce qui , loin de lui prouver ma prudence & ma discrétion , comme je croyois faire , n'étoit que l'avertir du jugement que je portois moi-même sur l'application des traits dont elle auroit pu s'offenser. Mon imbécillité fut telle , que je ne doutois pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-dessus les grands complimens que j'en attendois , & jamais , à ma très-grande surprise , elle ne me parla de

cahie
moi ,
dans
temp
indie

J'e
crit ,
mais
ne m
tout
quan
heur
dessin
quel
form
à C..
à ton
que
des p
débit
peu.
dessin
voul
joute

cahier que je lui avois envoyé. Pour moi , toujours charmé de ma conduite dans cette affaire , ce ne fut que longtemps après , que je jugeai , sur d'autres indices , l'effet qu'elle avoit produit.

J'eus encore , en faveur de son manuscrit , une autre idée plus raisonnable , mais qui , par des effets plus éloignés , ne m'a guere été moins nuisible : tant tout concourt à l'œuvre de la destinée , quand elle appelle un homme au malheur. Je pensai d'orner ce manuscrit des dessins des estampes de la *Julie* , lesquels dessins se trouverent être du même format que le manuscrit. Je demandai à C..... ces dessins , qui m'appartenoient à toutes sortes de titres , & d'autant plus que je lui avois abandonné le produit des planches , lesquelles eurent un grand débit. C..... est aussi rusé que je le suis peu. A force de se faire demander ces dessins , il parvint à savoir ce que j'en voulois faire. Alors , sous prétexte d'ajouter quelques ornemens à ces dessins ,

310 LES CONFESIONS.

il se les fit laisser , & finit par les présenter lui-même.

Ego versiculos feci , tulit alter honores.

Cela acheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg sur un certain pied. Depuis mon établissement au petit château , il m'y venoit voir très-souvent , & tous jours dès le matin , sur-tout quand M. & Mad. de Luxembourg étoient à Montmorency. Cela faisoit que , pour passer avec lui la journée , je n'allois point au château. On me reprocha ces absences : j'en dis la raison. On me pressa d'amener M. C..... : je le fis. C'étoit ce que le drôle avoit cherché. Ainsi , graces aux bontés excessives qu'on avoit pour moi , un commis de M. T..... , qui vouloit bien lui donner quelquefois sa table , quand il n'avoit personne à dîner , se trouva tout d'un coup , admis à celle d'un maréchal de France , avec les princes , les duchesses , & tout ce qu'il y avoit de grand à la cour. Je n'oublierai

jamais, qu'un jour qu'il étoit obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le Maréchal dit après le dîner à la compagnie : Allons nous promener sur le chemin de S. Denis ; nous accompagnerons M. C.... Le pauvre garçon n'y tint pas ; sa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi, j'avois le cœur si ému, que je ne pus dire un seul mot. Je suivois par-derrière, pleurant comme un enfant, & mourant d'envie de baïser les pas de ce bon maréchal. Mais la suite de cette histoire de copie m'a fait anticiper ici sur les temps. Reprenons-les dans leur ordre, autant que ma mémoire me le permettra.

Si-tôt que la petite maison de Mont-Louis fut prête, je la fis meubler proprement, simplement, & retournai m'y établir ; ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étois faite, en quittant l'Hermitage, d'avoir toujours mon logement à moi : mais je ne pus me résoudre non plus à quitter mon appartement du petit

château. J'en gardai la clef, & tenant beaucoup aux jolis déjeûnés du péristyle, j'allois souvent y coucher, & j'y passois quelquefois deux ou trois jours, comme à une maison de campagne. J'étois peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux & le plus agréablement logé. Mon hôte, M. Mathas, qui étoit le meilleur homme du monde, m'avoit absolument laissé la direction des réparations de Mont-Louis, & voulut que je disposasse de ses ouvriers, sans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une seule chambre au premier, un appartement complet, composé d'une chambre, d'une antichambre & d'une garde-robe. Au rez-de-chaussée étoient la cuisine & la chambre de Thérèse. Le donjon me servoit de cabinet, au moyen d'une bonne cloison vitrée & d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amusai, quand j'y fus, à orner la terrasse qu'ombrageoient déjà deux rangs de jeunes tilleuls ; j'y en fis

ajouter

ajout
verd
band
de f
faire
paral
cette
châte
belle
des m
salle
Mad.
Viller
M. le
duche
chesse
de Va
Bouffl
rang,
pas de
gante,
devois
Luxem
sentois

77

ajouter deux , pour faire un cabinet de verdure ; j'y fis poser une table & des bancs de pierre ; je l'entourai de lilas , de feringa , de chevrefeuille ; j'y fis faire une belle plate-bande de fleurs , parallele aux deux rangs d'arbres ; & cette terrasse , plus élevée que celle du château , dont la vue étoit du moins aussi belle , & sur laquelle j'avois apprivoisé des multitudes d'oiseaux , me servoit de salle de compagnie pour recevoir M. & Mad. de Luxembourg , M. le duc de Villeroy , M. le prince de Tingry , M. le marquis d'Armentieres , Mad. la duchesse de Montmorency , Mad. la duchesse de Boufflers , Mad. la comtesse de Valentinois , Mad. la comtesse de Boufflers , & d'autres personnes de ce rang , qui , du château , ne dédaignoient pas de faire , par une montée très-fatigante , le pèlerinage de Mont-Louis. Je devois à la faveur de M. & de Mad. de Luxembourg , toutes ces visites ; je le sentoais , & mon cœur leur en faisoit bien

314 LES CONFESIONS.

l'hommage. C'est dans un de ces transports d'attendrissement, que je dis une fois à M. de Luxembourg en l'embrassant : Ah ! M. le Maréchal , je haïssois les grands avant que de vous connoître , & je les hais davantage encore , depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur seroit aisé de se faire adorer.

Au reste , j'interpelle tous ceux qui m'ont vu durant cette époque , s'ils se sont jamais apperçu que cet éclat m'ait un instant ébloui , que la vapeur de ces encens m'ait porté à la tête ; s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien , moins simple dans mes manieres , moins liant avec le peuple , moins familier avec mes voisins , moins prompt à rendre service à tout le monde , quand je l'ai pu , sans me rebuter jamais des importunités sans nombre , & souvent déraisonnables , dont j'étois sans cesse accablé. Si mon cœur m'attiroit au château de Montmorency par mon sincere attachement pour les maîtres , il me ramenoit de même à moi

vois
vie
n'est
avois
mon
mém
mati
mais
chale
nois
Piller
tantô
Ou
bientô
bourg
fort d
j'y con
Paris
traite
les foi
je que
pour f
demain
jardin

voisinage , goûter les douceurs de cette vie égale & simple , hors de laquelle il n'est point de bonheur pour moi. Thérèse avoit fait amitié avec la fille d'un maçon , mon voisin , nommé Pilleu ; je la fis de même avec le pere ; & après avoir le matin dîné au château , non sans gêne , mais pour complaire à Mad. la Maréchale , avec quel empressement je revenois le soir souper avec le bon homme Pilleu & sa famille , tantôt chez lui , tantôt chez moi !

Outre ces deux logemens , j'en eus bientôt un troisieme à l'hôtel de Luxembourg , dont les maîtres me presserent si fort d'aller les y voir quelquefois , que j'y consentis , malgré mon aversion pour Paris , où je n'avois été , depuis ma retraite à l'Hermitage , que les deux quelques fois dont j'ai parlé : encore n'y allois-je que les jours convenus , uniquement pour souper , & m'en retourner le lendemain matin. J'entrois & sortois par le jardin qui donnoit sur le boulevard ; de

forte que je pouvois dire , avec la plus exacte vérité , que je n'avois pas mis le pied sur le pavé de Paris.

Au sein de cette prospérité passagère , se préparoit de loin la catastrophe qui devoit en marquer la fin. Peu de temps après mon retour à Mont-Louis , j'y fis , & bien malgré moi , comme à l'ordinaire , une nouvelle connoissance qui fait encore époque dans mon histoire. On jugera dans la suite , si c'est en bien ou en mal. C'est Mad. la marquise de V.....n , ma voisine , dont le mari venoit d'acheter une maison de campagne à S. . . y près de Montmorency. Mademoiselle d'A. . , fille du comte d'A. . , homme de condition , mais pauvre , avoit épousé M. de V.....n , vieux , laid , sourd , dur , brutal , jaloux , balafre , borgne , au demeurant bon homme , quand on l'avoit le prendre , & possesseur de quinze à vingt mille livres de rentes , auxquelles on la maria. Ce misgarnon , jurant , criant , grondant , tempêtant , & faisant pleurer sa femme toute

la journée , finissoit par faire toujours ce qu'elle vouloit , & cela pour la faire enrager , attendu qu'elle savoit lui persuader que c'étoit lui qui le vouloit , & que c'étoit elle qui ne le vouloit pas. M. de Margency , dont j'ai parlé , étoit l'ami de madame , & devint celui de monsieur. Il y avoit quelques années qu'il leur avoit loué son château de Margency , près d'Eaubonne & d'Andilly , & ils y étoient précisément durant mes amours pour Mad. d'H..... Mad. d'H..... & Mad. de V..... n se connoissoient par Mad. d'Aubeterre , leur commune amie ; & comme le jardin de Margency étoit sur le passage de Mad. d'H..... pour aller au Mont-Olympe , sa promenade favorite , Mad. de V..... n lui donna une clef pour passer. A la faveur de cette clef , j'y passois souvent avec elle : mais je n'aimois point les rencontres imprévues ; & quand Mad. de V..... n se trouvoit par hasard sur notre passage , je les laissois ensemble sans lui rien dire ,

318 LES CONFESIONS.

& j'allois toujours devant. Ce procédé peu galant n'avoit pas dû me mettre en bon prédicament auprès d'elle. Cependant, quand elle fut à S. . . . , elle ne laissa pas de me rechercher. Elle me vint voir plusieurs fois à Mont-Louis, sans me trouver; & voyant que je ne lui rendois pas sa visite, elle s'avisa, pour m'y forcer, de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terrasse. Il fallut bien l'aller remercier: c'en fut assez. Nous voilà liés.

Cette liaison commença par être orageuse, comme toutes celles que je faisois malgré moi. Il n'y régna même jamais un vrai calme. Le tour d'esprit de Mad. de V..... n'étoit par trop antipathique avec le mien. Les traits malins & les épigrammes partent chez elle avec tant de simplicité, qu'il faut une attention continuelle, & pour moi très-fatigante, pour sentir quand on est persifflé. Une niaiserie, qui me revient, suffira pour en juger. Son frère venoit d'avoir le commandement d'une frégate en course contre les An-

glo
cet
Ou
pre
le l
bie
fan
Ce
voy
n'ét
enc
gên
ses
aux
pou
emb
Cep
par
grin
réci
nos
cœur
ble.
confo

glois. Je parlois de la maniere d'armer cette frégate , sans nuire à sa légèreté. Oui , dit-elle d'un ton tout uni , l'on ne prend de canons que ce qu'il en faut pour se battre. Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ses amis absens , sans glisser quelque mot à leur charge. Ce qu'elle ne voyoit pas en mal , elle le voyoit en ridicule , & son ami Margency n'étoit pas excepté. Ce que je trouvois encore en elle d'insupportable , étoit la gêne continuelle de ses petits envois , de ses petits cadeaux , de ses petits billets , auxquels il falloit me battre les flancs pour répondre , & toujours nouveaux embarras pour remercier ou pour refuser. Cependant , à force de la voir , je finis par m'attacher à elle. Elle avoit ses chagrins , ainsi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéressans nos tête-à-tête. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer ensemble. Nous nous cherchions pour nous consoler , & ce besoin m'a souvent fait

passer sur beaucoup de choses. J'avois mis tant de dureté dans ma franchise avec elle , qu'après avoir montré quelquefois si peu d'estime pour son caractère , il falloit réellement en avoir beaucoup , pour croire qu'elle pût sincèrement me pardonner. Voici un échantillon des lettres que je lui ai quelquefois écrites , & dont il est à noter que jamais , dans aucune de ses réponses , elle n'a paru piquée en aucune façon.

“ A Montmorency , le 5 novembre 1760.

“ Vous me dites , madame , que vous
 „ ne vous êtes pas bien expliquée , pour
 „ me faire entendre que je m'explique
 „ mal. Vous me parlez de votre préten-
 „ due bêtise , pour me faire sentir la
 „ mienne. Vous vous vantez de n'être
 „ qu'une bonne femme , comme si vous
 „ aviez peur d'être prise au mot , &
 „ vous me faites des excuses pour m'ap-
 „ prendre que je vous en dois. Oui ,
 „ madame , je le fais bien ; c'est moi qui

„ suis une bête , un bon homme , & pis
„ encore , s'il est possible ; c'est moi qui
„ choisis mal mes termes , au gré d'une
„ belle dame françoise , qui fait autant
„ d'attention aux paroles , & qui parle
„ aussi bien que vous. Mais considérez
„ que je les prends dans le sens commun
„ de la langue , sans être au fait ou en
„ sonci des honnêtes acceptions qu'on
„ leur donne dans les vertueuses sociétés
„ de Paris. Si quelquefois mes expres-
„ sions sont équivoques , je tâche que
„ ma conduite en détermine le sens. „
&c. Le reste de la lettre est à peu près
sur le même ton. Voyez en la réponse ,
liaise D , N^o. 41 , & jugez de l'incroya-
ble modération d'un cœur de femme , qui
peut n'avoir pas plus de ressentiment
d'une pareille lettre , que cette réponse
n'en laisse paroître , & qu'elle ne m'en a
jamais témoigné. C..... , entreprenant ,
hardi jusqu'à l'effronterie , & qui se te-
noit à l'affût de tous mes amis , ne tarda
pas à s'introduire en mon nom , chez

Mad. de V.....n, & y fut bientôt, à mon insu, plus familier que moi-même. C'étoit un singulier corps que ce C..... Il se présentoit de ma part chez toutes mes connoissances, s'y établissoit, y mangeoit sans façon. Transporté de zele pour mon service, il ne parloit jamais de moi que les larmes aux yeux : mais quand il me venoit voir, il gardoit le plus profond silence sur toutes ces liaisons, & sur tout ce qu'il savoit devoir m'intéresser. Au lieu de me dire ce qu'il avoit appris, ou dit, ou vu, qui m'intéressoit, il m'écoutoit, m'interrogeoit même. Il ne savoit jamais rien de Paris, que ce que je lui en apprenois : enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parloit de personne : il n'étoit secret & mystérieux qu'avec son ami. Mais laissons quant à présent, C..... & Mad, de V.....n. Nous y reviendrons dans la suite.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, Latour, le peintre, vint m'y voir, & m'apporta mon portrait en

paste
avoi
don
cept
don
m'av
avoi
Dan
Mad
& n'
mien
châ
trou
je le
Mad
aise d
mini
ench
cryst
fren
dont
bour
portr
m'av

pastel, qu'il avoit exposé au fallon, il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait, que je n'avois pas accepté. Mais Mad. D'..... y, qui m'avoit donné le sien & qui vouloit avoir celui-là, m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle, vint ma rupture avec Mad. D'..... y; je lui rendis son portrait; & n'étant plus question de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de Luxembourg l'y vit & le trouva bien; je le lui offris, il l'accepta, je le lui envoyai. Ils comprirent, lui & Mad. la Maréchale, que je ferois bien aise d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature, de très-bonne main, les firent enchâsser dans une boîte à bonbons, de crystal de roche, montée en or, & m'en firent le cadeau d'une façon très-galante, dont je fus enchanté. Mad. de Luxembourg ne voulut jamais consentir que son portrait occupât le dessus de la boîte. Elle m'avoit reproché plusieurs fois, que j'ai-

324 LES CONFESSIONS.

mois mieux M. de Luxembourg qu'elle ; & je ne m'en étois point défendu , parce que cela étoit vrai. Elle me témoigna bien galamment , mais bien clairement , par cette façon de placer son portrait , qu'elle n'oublioit pas cette préférence.

Je fis , à peu près dans ce même temps , une sottise qui ne contribua pas à me conserver ses bonnes grâces. Quoique je ne connusse point du tout M. de Silhouette , & que je fusse peu porté à l'aimer , j'avois une grande opinion de son administration. Lorsqu'il commença d'appesantir sa main sur les financiers , je vis qu'il n'entamoit pas son opération dans un temps favorable ; je n'en fis pas des vœux moins ardens pour son succès ; & quand j'appris qu'il étoit déplacé , je lui écrivis dans mon étourderie , la lettre suivante , qu'assurément je n'entreprends pas de justifier.

“ A Montmorency , le 2 décembre 1759.

„ Daignez , monsieur , recevoir l'hommage d'un solitaire qui n'est pas connu

de

» de vous , mais qui vous estime par vos
» talens , qui vous respecte par votre ad-
» ministration , & qui vous a fait l'hon-
» neur de croire qu'elle ne vous resteroit
» pas long - temps. Ne pouvant sauver
» l'état qu'aux dépens de la capitale qui
» l'a perdu , vous avez bravé les cris des
» gagneurs d'argent. En vous voyant
» écraser ces misérables , je vous enviois
» votre place ; en vous la voyant quitter ,
» sans vous être démenti , je vous ad-
» mire. Soyez content de vous , mon-
» sieur ; elle vous laisse un honneur dont
» vous jouirez long - temps sans concur-
» rent. Les malédictions des frippons font
» la gloire de l'homme juste. ,»

Mad. de Luxembourg , qui savoit que
j'avois écrit cette lettre , m'en parla au
voyage de pâques ; je la lui montrai ; elle
en souhaita une copie ; je la lui donnai :
mais j'ignorois , en la lui donnant , qu'elle
étoit un de ces gagneurs d'argent. qui
s'intéressoient aux sous - fermes , & qui
avoient fait déplacer Silhouette. On eût

326 LES CONFESIONS.

dit, à toutes mes balourdises, que j'allois excitant à plaisir la haine d'une femme aimable & puissante, à laquelle, dans le vrai, je m'attachois davantage de jour en jour, & dont j'étois bien éloigné de vouloir m'attirer la disgrâce, quoique je fisse, à force de gaucheries, tout ce qu'il falloit pour cela. Je crois qu'il est assez superflu d'avertir que c'est à elle que se rapporte l'histoire de l'opiate de M. Tronchin, dont j'ai parlé dans ma première partie : l'autre dame étoit Mad. de Mirepoix. Elles ne m'en ont jamais reparlé, ni fait le moindre semblant de s'en souvenir, ni l'une ni l'autre ; mais de présumer que Mad. de Luxembourg ait pu l'oublier réellement, c'est ce qui me paroît bien difficile, quand même on ne sauroit rien des événemens subséquens. Pour moi, je m'étourdissois sur l'effet de mes bêtises, par le témoignage que je me rendois de n'en avoir fait aucune à dessein de l'offenser : comme si jamais femme en pouvoit pardonner de pareilles, même

avec
lont
Co
voir
vassé
press
man
tion
fond
que
engo
figra
de m
ne fa
sentir
ne m
juger
tient
NE
broui
plus t
" "
" que
" ren

avec la plus parfaite certitude que la volonté n'y a pas eu la moindre part.

Cependant, quoiqu'elle parût ne rien voir, ne rien sentir, & que je ne trouvasse encore ni diminution dans son empressément, ni changement dans ses manières, la continuation, l'augmentation même d'un pressentiment trop bien fondé, me faisoit trembler sans cesse, que l'ennui ne succédât bientôt à cet engourdissement. Pouvois-je attendre d'une si grande dame, une constance à l'épreuve de mon peu d'adresse à la soutenir? Je ne savois pas même lui cacher ce pressentiment sourd, qui m'inquiétoit, & ne me rendoit que plus maussade. On en jugera par la lettre suivante, qui contient une bien singulière prédiction.

NB. Cette lettre, sans date dans mon brouillon, est du mois d'octobre 1760 au plus tard.

“ Que vos bontés sont cruelles ! Pour-
» quoi troubler la paix d'un solitaire, qui
» renonçoit aux plaisirs de la vie, pour

„ n'en plus sentir les ennuis ? J'ai passé
 „ mes jours à chercher en vain des atta-
 „ chemens solides. Je n'en ai pu former
 „ dans les conditions auxquelles je pou-
 „ vois atteindre ; est-ce dans la vôtre que
 „ j'en dois chercher ? L'ambition ni l'in-
 „ térêt ne me tentent pas ; je suis pen-
 „ vain , peu craintif ; je puis résister à
 „ tout, hors aux caresses. Pourquoi m'at-
 „ taquez-vous tous deux par un foible
 „ qu'il faut vaincre , puisque dans la dis-
 „ tance qui nous sépare , les épanche-
 „ mens des cœurs sensibles ne doivent pas
 „ rapprocher le mien de vous ? La recon-
 „ noissance suffira - t - elle pour un cœur
 „ qui ne connoît pas deux manieres de
 „ se donner , & ne se sent capable que
 „ d'amitié ? D'amitié , madame la Maré-
 „ chale ! Ah , voilà mon malheur ! Il est
 „ beau à vous , à M. le Maréchal , d'em-
 „ ployer ce terme : mais je suis insensé
 „ de vous prendre au mot. Vous vous
 „ jouez , moi je m'attache , & la fin du
 „ jeu me prépare de nouveaux regrets.

„ Que je hais tous vos titres , & que je
„ vous plains de les porter ! Vous me fem-
„ blez si dignes de goûter les charmes
„ de la vie privée ! Que n'habitez-vous
„ Clarens ! J'irois y chercher le bonheur
„ de ma vie : mais le château de Mont-
„ morency, mais l'hôtel de Luxembourg !
„ Est-ce là qu'on doit voir Jean-Jaques ?
„ Est-ce là qu'un ami de l'égalité doit
„ porter les affections d'un cœur sensible
„ qui , payant ainsi l'estime qu'on lui té-
„ moigne , croit rendre autant qu'il re-
„ çoit ? Vous êtes bonne & sensible aussi ;
„ je le fais , je l'ai vu ; j'ai regret de n'a-
„ voir pu plus tôt le croire : mais dans le
„ rang où vous êtes , dans votre manière
„ de vivre , rien ne peut faire une impres-
„ sion durable , & tant d'objets nouveaux
„ s'effacent si bien mutuellement , qu'au-
„ cun ne demeure. Vous m'oublierez ,
„ madame , après m'avoir mis hors d'état
„ de vous imiter. Vous aurez beaucoup
„ fait pour me rendre malheureux , &
„ pour être inexcusable. „

Je lui joignois là M. de Luxembourg, afin de rendre le compliment moins dur pour elle ; car , au reste , je me sentoís si sûr de lui , qu'il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit une seule crainte sur la durée de son amitié. Rien de ce qui m'intimidoit de la part de Mad. la Maréchale , ne s'est un moment étendu jusqu'à lui. Je n'ai jamais eu la moindre défiance sur son caractère , que je savois être foible , mais sûr. Je ne craignois pas plus de sa part un refroidissement , que je n'en attendois un attachement héroïque. La simplicité , la familiarité de nos manières l'un avec l'autre , marquoit combien nous comptions réciproquement sur nous. Nous avions raison tous deux : j'honorerai , je chérirai , tant que je vivrai , la mémoire de ce digne seigneur ; & quoi qu'on ait pu faire pour le détacher de moi , je suis aussi certain qu'il est mort mon ami , que si j'avois reçu son dernier soupir.

Au second voyage de Montmorency , de l'année 1760 , la lecture de la *Julie*

étant finie, j'eus recours à celle de l'*Emile*, pour me soutenir auprès de Mad. de Luxembourg; mais cela ne réussit pas si bien, soit que la matiere fût moins de son goût, soit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. Cependant, comme elle me reprochoit de me laisser duper par mes libraires, elle voulut que je lui laissasse le soin de faire imprimer cet ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y consentis, sous l'expresse condition, qu'il ne s'imprimeroit point en France: & c'est sur quoi nous eûmes une longue dispute; moi, prétendant que la permission tacite étoit impossible à obtenir, imprudente même à demander, & ne voulant point permettre autrement l'impression dans le royaume; elle, soutenant que cela ne feroit pas même une difficulté à la censure, dans le système que le gouvernement avoit adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ses vues M. de M. s, qui m'écrivit à ce sujet une longue lettre toute de sa

main , pour me prouver que la profession de foi du Vicaire Savoyard étoit précisément une piece faite pour avoir par-tout l'approbation du genre humain , & celle de la cour dans la circonstance. Je fus surpris de voir ce magistrat , toujours si craintif , devenir si coulant dans cette affaire. Comme l'impression d'un livre qu'il approuvoit , étoit par cela seul légitime , je n'avois plus d'objection à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant , par un scrupule extraordinaire , j'exigeai toujours que l'ouvrage s'imprimeroit en Hollande , & même par le libraire Néaulme , que je ne me contentai pas d'indiquer , mais que j'en prévins ; consentant au reste que l'édition se fit au profit d'un libraire François , & que , quand elle seroit faite , on la débitât , soit à Paris , soit où l'on voudroit , attendu que ce débit ne me regardoit pas. Voilà exactement ce qui fut convenu entre Mad. de Luxembourg & moi , après quoi je lui remis mon manuscrit.

Elle avoit amené à ce voyage, sa petite-fille, Mlle. de Boufflers, aujourd'hui Mad. la duchesse de Lanzun. Elle s'appelloit *Amélie*. C'étoit une charmante personne. Elle avoit vraiment une figure, une douceur, une timidité virginale. Rien de plus aimable & de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre & de plus chaste que les sentimens qu'elle inspiroit. D'ailleurs, c'étoit un enfant; elle n'avoit pas onze ans. Mad. la Maréchale, qui la trouvoit trop timide, faisoit ses efforts pour l'animer. Elle me permit plusieurs fois de lui donner un baiser; ce que je fis avec ma manfaderie ordinaire. Au lieu des gentilleffes qu'un autre eût dites à ma place, je restois là muet, interdit, & je ne fais lequel étoit le plus honteux, de la pauvre petite, ou de moi. Un jour je la rencontrai seule dans l'escalier du petit château: elle venoit de voir Thérèse, avec laquelle sa gouvernante étoit encore. Faut de savoir que lui dire; je lui proposai un

334 LES CONFESIONS.

baïser, que dans l'innocence de son cœur, elle ne refusa pas, en ayant reçu un le matin même, par l'ordre de sa grand-maman, & en sa présence. Le lendemain, lisant l'*Emile* au chevet de Mad. la Maréchale, je tombai précisément sur un passage où je censure, avec raison, ce que j'avois fait la veille. Elle trouva la réflexion très-juste, & dit là-dessus quelque chose de fort sensé, qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtise, qui m'a si souvent donné l'air vil & coupable, quand je n'étois que sot & embarrassé ! Bêtise qu'on prend même pour une fausse excuse, dans un homme qu'on fait n'être pas sans esprit. Je puis jurer que dans ce baïser si reprehensible, ainsi que dans les autres, le cœur & les sens de Mlle. Amélie n'étoient pas plus purs que les miens ; & je puis jurer même que si, dans ce moment, j'avois pu éviter la rencontre, je l'aurois fait ; non qu'elle ne m'eût fait grand plaisir à voir, mais par l'embarras de trouver en passant, quelque

mo
peu
hou
effr
se c
dan
gen
dise
je f
rouc
m'et
talen
ont
talen
A
Lux
quell
très-
cesse
bourg
veng
dans
& Di
teur

mot agréable à lui dire. Comment se peut-il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a pas effrayé ? Quel parti prendre ? Comment se conduire , dénué de tout impromptu dans l'esprit ? Si je me force à parler aux gens que je rencontre , je dis une balourdisse infailliblement : si je ne dis rien , je suis un misanthrope , un animal farouche , un ours. Une totale imbécillité m'eût été bien plus favorable : mais les talens dont j'ai manqué dans le monde , ont fait les instrumens de ma perte , des talens que j'eus à part moi.

A la fin de ce même voyage , Mad. de Luxembourg fit une bonne œuvre , à laquelle j'eus quelque part. Diderot ayant très-imprudemment offensé Mad. la princesse de Robeck , fille de M. de Luxembourg ; Palissot , qu'elle protégeoit , la vengea par la comédie des *Philosophes* , dans laquelle je fus tourné en ridicule , & Diderot extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage , moins ,

je pense, à cause de l'obligation qu'il m'avoit, que de peur de déplaire au pere de sa protectrice, dont il favoit que j'étois aimé. Le libraire Duchesne, qu'alors je ne connoissois point, m'envoya cette piece quand elle fut imprimée; & je soupçonne que ce fut par l'ordre de Palissot, qui crut peut-être que je verrois avec plaisir déchirer un homme avec lequel j'avois rompu. Il se trompa fort. En rompant avec Diderot, que je croyois moins méchant qu'indiscret & foible, j'ai toujours conservé dans l'ame, de l'attachement pour lui, même de l'estime, & du respect pour notre ancienne amitié, que je fais avoir été long-temps aussi sincere de sa part que de la mienne. C'est toute autre chose avec G...., homme faux par caractere, qui ne m'aima jamais, qui n'est pas même capable d'aimer, & qui de gaieté de cœur, sans aucun sujet de plainte, & seulement pour contenter sa noire jalousie, s'est fait, sous le masque, mon plus cruel calomniateur. Celui-ci

n'est

n'e
tou
s'ér
je r
l'ac
ave
»
» qu
» de
» ce
» qu
» vo
» ign
» eu
» res
» lon
Duc
qu'elle
amour
supérie
ins que
contre
T

n'est plus rien pour moi : l'autre fera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent à la vue de cette odieuse piece : je n'en pus supporter la lecture , & sans l'achever , je la renvoyai à Duchesne avec la lettre suivante.

“ A Montmorency , le 21 mai 1760.”

„ En parcourant , monsieur , la piece
„ que vous m'avez envoyée , j'ai frémi
„ de m'y voir loué. Je n'accepte point
„ cet horrible présent. Je suis persuadé
„ qu'en me l'envoyant , vous n'avez point
„ voulu me faire une injure ; mais vous
„ ignorez ou vous avez oublié que j'ai
„ eu l'honneur d'être l'ami d'un homme
„ respectable , indignement noirci & ca-
„ lomnié dans ce libelle. „

Duchesne montra cette lettre. Diderot qu'elle auroit dû toucher , s'en dépit. Son amour-propre ne put me pardonner la supériorité d'un procédé généreux , & je fus que sa femme se déchaînoit par-tout contre moi , avec une aigreur qui m'af-

fecta peu , sachant qu'elle étoit connue de tout le monde pour une harangere.

Diderot à son tour , trouva un vengeur dans l'abbé Morrellet , qui fit contre Palissot un petit écrit imité du *Petit Prophete* , & intitulé *la Vision*. Il offensa très-imprudemment dans cet écrit , Mad. de Robeck , dont les amis le firent mettre à la Bastille : car pour elle , naturellement peu vindicative , & pour lors mourante , je suis persuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'Alembert , qui étoit fort lié avec l'abbé Morrellet , m'écrivit pour m'engager à prier Mad. de Luxembourg de solliciter sa liberté , lui promettant en reconnoissance , des louanges dans l'Encyclopédie. (*) Voici ma réponse.

“ Je n'ai pas attendu votre lettre , monsieur , pour témoigner à Mad. la Maréchale de Luxembourg la peine que me faisoit la détention de l'abbé Morrellet. Elle fait l'intérêt que j'y prends , elle

(*) Cette lettre , avec plusieurs autres , a disparu à l'hôtel de Luxembourg , tandis que mes papiers y étoient en dépôt.

„faura celui que vous y prenez , & il
„lui suffiroit , pour y prendre intérêt
„elle - même , de savoir que c'est un
„homme de mérite. Au surplus , quoi-
„qu'elle & M. le Maréchal m'honorent
„d'une bienveillance qui fait la consola-
„tion de ma vie , & que le nom de votre
„ami soit près d'eux une recommanda-
„tion pour l'abbé Morrellet, j'ignore
„jusqu'à quel point il leur convient
„d'employer en cette occasion , le crédit
„attaché à leur rang & à la considéra-
„tion due à leurs personnes. Je ne suis
„pas même persuadé que la vengeance
„en question regarde Mad. la princesse
„de Robeck , autant que vous paroissez
„le croire ; & quand cela seroit , on ne
„doit pas s'attendre que le plaisir de la
„vengeance appartienne aux philoso-
„phes exclusivement , & que quand ils
„voudront être femmes , les femmes
„seront philosophes.

„Je vous rendrai compte de ce que
„m'aura dit Mad. de Luxembourg ,

340 LES CONFESSIONS.

„ quand je lui aurai montré votre lettre.
 „ En attendant , je crois la connoître
 „ assez pour pouvoir vous assurer d'a-
 „ vance , que quand elle auroit le plai-
 „ sir de contribuer à l'élargissement de
 „ l'abbé Morrellet , elle n'accepteroit
 „ point le tribut de reconnoissance que
 „ vous lui promettez dans l'Encyclo-
 „ pédie , quoiqu'elle s'en tint honorée ;
 „ parce qu'elle ne fait pas le bien pour
 „ la louange , mais pour contenter son
 „ bon cœur. „

Je n'épargnai rien pour exciter le zèle
 & la commifération de Mad. de Luxem-
 bourg en faveur du pauvre captif , & je
 réuffis. Elle fit un voyage à Versailles ,
 exprès pour voir M. le comte de S. Flo-
 rentin ; & ce voyage abrégea celui de
 Montmorency , que M. le Maréchal fut
 obligé de quitter en même temps , pour
 se rendre à Rouen , où le roi l'envoyoit
 comme gouverneur de Normandie , au
 fujet de quelques mouvemens du parle-
 ment , qu'on vouloit contenir. Voici la

lettre que m'écrivit Mad. de Luxembourg, le surlendemain de son départ.

“ A Versailles, ce mercredi.
(Liasse D, N^o. 23.)

„ M. de Luxembourg est parti hier
„ à six heures du matin. Je ne fais pas
„ encore si j'irai. J'attends de ses nou-
„ velles, parce qu'il ne sait pas lui-
„ même combien de temps il y fera. J'ai
„ vu M. de S. Florentin, qui est le mieux
„ disposé pour l'abbé Morrellet; mais il
„ y trouve des obstacles, dont il espère
„ cependant triompher, à son premier
„ travail avec le roi, qui fera la semaine
„ prochaine. J'ai demandé aussi en grace,
„ qu'on ne l'exilât point, parce qu'il en
„ étoit question; on vouloit l'envoyer
„ à Nancy. Voilà, monsieur, ce que j'ai
„ pu obtenir; mais je vous promets que
„ je ne laisserai pas M. de S. Florentin
„ en repos, que l'affaire ne soit finie
„ comme vous le desirez. Que je vous
„ dise donc à présent le chagrin que j'ai

342 LES CONFESIONS.

„ eu de vous quitter si-tôt ; mais je me
 „ flatte que vous n'en doutez pas. Je
 „ vous aime de tout mon cœur , & pour
 „ toute ma vie. „

Quelques jours après , je reçus ce billet
 de d'Alembert , qui me donna une véri-
 table joie.

“ Ce 1er. août. (Liaffe D , N°. 26.)

„ Graces à vos soins , mon cher philo-
 „ sophe , l'abbé est sorti de la Bastille ,
 „ & sa détention n'aura point d'autres
 „ suites. Il part pour la campagne , &
 „ vous fait , ainsi que moi , mille re-
 „ merciemens & complimens. *Vale &*
 „ *me ama.* „

L'abbé m'écrivit aussi quelques jours
 après , une lettre de remerciement , (liaffe
 D , N°. 29.) qui ne me parut pas respirer
 une certaine effusion de cœur , & dans
 laquelle il sembloit exténuer en quelque
 forte le service que je lui avois rendu ;
 & à quelque temps de là , je trouvai que
 d'Alembert & lui m'avoient en quelque

forte, je ne dirai pas, supplanté, mais succédé auprès de Mad. de Luxembourg, & que j'avois perdu près d'elle autant qu'ils avoient gagné. Cependant je suis bien éloigné de soupçonner l'abbé Morrellet d'avoir contribué à ma disgrâce ; je l'estime trop pour cela. Quant à M. d'Alembert, je n'en dis rien ici ; j'en reparlerai dans la suite.

J'eus dans le même temps une autre affaire, qui occasionna la dernière lettre que j'aie écrite à M. de Voltaire : lettre dont il a jeté les hauts cris, comme d'une insulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à personne. Je suppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'abbé T. t que je connoissois un peu, mais que j'avois très-peu vu, m'écrivit le 13 juin 1760, (liasse D, N°. 11.) pour m'avertir que M. Formey son ami & correspondant, avoit imprimé dans son Journal, ma lettre à M. de Voltaire sur le désastre de Lisbonne. L'abbé T. t vouloit savoir comment cette

impression s'étoit pu faire, & dans son tour d'esprit finet & jésuitique, me demandoit mon avis sur la réimpression de cette lettre, sans vouloir me dire le sien. Comme je hais souverainement les ruseurs de cette espee, je lui fis les remerciemens que je lui devois ; mais j'y mis un ton dur, qu'il sentit, & qui ne l'empêcha pas de me pateliner encore en deux ou trois lettres, jusqu'à ce qu'il fut tout ce qu'il avoit voulu savoir.

Je compris bien, quoi qu'en pût dire T t, que Formey n'avoit point trouvé cette lettre imprimée, & que la premiere impression en venoit de lui. Je le connoissois pour un effronté pillard, qui, sans façon, se faisoit un revenu des ouvrages des autres, quoiqu'il n'y eût pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà public, le nom de l'auteur, d'y mettre le sien, & de le vendre à son profit. (*) Mais comment

(*) C'est ainsi qu'il s'est, dans la suite, approprié l'*Emile*.

ce manuscrit lui étoit-il parvenu ? C'étoit là la question , qui n'étoit pas difficile à résoudre , mais dont j'eus la simplicité d'être embarrassé. Quoique Voltaire fût honoré par excès dans cette lettre , comme enfin , malgré ses procédés malhonnêtes , il eût été fondé à se plaindre , si je l'avois fait imprimer sans son aveu , je pris le parti de lui écrire à ce sujet. Voici cette seconde lettre , à laquelle il ne fit aucune réponse , & dont pour mettre sa brutalité plus à l'aise , il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur.

“ A Montmorency , le 17 juin 1760.

„ Je ne pensois pas , monsieur , me
„ trouver jamais en correspondance avec
„ vous. Mais apprenant que la lettre que
„ je vous écrivis en 1756 , a été imprimée
„ à Berlin , je dois vous rendre
„ compte de ma conduite à cet égard ,
„ & je remplirai ce devoir avec vérité
„ & simplicité.

„ Cette lettre vous ayant été réclée.

„ ment adreſſée , n'étoit point deſtinée à
 „ l'impreſſion. Je la communiquai ſous
 „ condition , à trois perſonnes , à qui les
 „ droits de l'amitié ne me permettoient
 „ pas de rien refuſer de ſemblable , & à
 „ qui les mêmes droits permettoient en-
 „ core moins d'abuſer de leur dépôt , en
 „ violant leur promeſſe. Ces trois per-
 „ ſonnes ſont , Mad. de C. x ,
 „ belle - fille de Mad. D . . . n , Mad. la
 „ comteſſe de H , & un Allemand
 „ nommé M. G . . . Mad. de C x
 „ ſouhaitoit que cette lettre fût impré-
 „ mée , & me demanda mon conſente-
 „ ment pour cela. Je lui diſ qu'il dépen-
 „ doit du vôtre. Il vous fut demandé ;
 „ vous le reſuſâtes , & il n'en fut plus
 „ queſtion.

„ Cependant M. l'abbé T t , avec
 „ qui je n'ai nulle eſpece de liaiſon ,
 „ vient de m'écrire , par une attention
 „ pleine d'honnêteté , qu'ayant reçu les
 „ feuilles d'un Journal de M. Formey ,
 „ il y avoit lu cette même lettre , avec

„ un avis dans lequel l'éditeur dit, sous
„ la date du 23 octobre 1759, qu'il l'a
„ trouvée, il y a quelques semaines,
„ chez les libraires de Berlin, & que,
„ comme c'est une de ces feuilles vo-
„ lantes qui disparoissent bientôt sans
„ retour, il a cru lui devoir donner place
„ dans son Journal.

„ Voilà, monsieur, tout ce que j'en
„ fais. Il est très-sûr que jusqu'ici, l'on
„ n'avoit pas même ouï parler à Paris
„ de cette lettre. Il est très-sûr que
„ l'exemplaire, soit manuscrit, soit im-
„ primé, tombé dans les mains de M.
„ Formey, n'a pu lui venir que de vous,
„ ce qui n'est pas vraisemblable, ou
„ d'une des trois personnes que je viens
„ de nommer. Enfin, il est très-sûr que
„ les deux dames sont incapables d'une
„ pareille infidélité. Je n'en puis savoir
„ davantage dans ma retraite. Vous avez
„ des correspondances, au moyen des-
„ quelles il vous seroit aisé, si la chose
„ en valoit la peine, de remonter à la
„ source, & de vérifier le fait.

„ Dans la même lettre, M. l'abbé
 „ T.....t me marque qu'il tient la
 „ feuille en réserve, & ne la prêtera
 „ point fans mon consentement, qu'assu-
 „ rément je ne lui donnerai pas. Mais cet
 „ exemplaire peut n'être pas le seul à
 „ Paris. Je souhaite, monsieur, que cette
 „ lettre n'y soit pas imprimée, & je
 „ ferai de mon mieux pour cela ; mais
 „ si je ne pouvois éviter qu'elle ne le fût,
 „ & qu'instruit à temps, je pusse avoir
 „ la préférence, alors je n'hésiterois pas
 „ à la faire imprimer moi-même. Cela
 „ me paroît juste & naturel.

„ Quant à votre réponse à la même
 „ lettre, elle n'a été communiquée à per-
 „ sonne, & vous pouvez compter qu'elle
 „ ne fera point imprimée fans votre
 „ aveu, qu'assurément je n'aurai point
 „ l'indiscrétion de vous demander, fa-
 „ chant bien que ce qu'un homme écrit
 „ à un autre, il ne l'écrit pas au public.
 „ Mais si vous en vouliez faire une pour
 „ être publiée, & me l'adresser, je vous
 „ promets

„ promets de la joindre fidèlement à ma
„ lettre, & de n'y pas repliquer un seul
„ mot.

„ Je ne vous aime point, monsieur ;
„ vous m'avez fait les maux qui pou-
„ voient m'être les plus sensibles , à moi
„ votre disciple & votre enthousiaste.
„ Vous avez perdu Geneve pour le prix
„ de l'asyle que vous y avez reçu ; vous
„ avez aliéné de moi mes concitoyens ,
„ pour le prix des applaudissemens que
„ je vous ai prodigués parmi eux : c'est
„ vous qui me rendez le séjour de mon
„ pays insupportable ; c'est vous qui me
„ ferez mourir en terre étrangere , privé
„ de toutes les consolations des mourans ,
„ & jeté pour tout honneur , dans une
„ voirie ; tandis que tous les honneurs
„ qu'un homme peut attendre , vous
„ accompagneront dans mon pays. Je
„ vous hais , enfin , puisque vous l'avez
„ voulu ; mais je vous hais en homme
„ encore plus digne de vous aimer , si

„ vous l'aviez voulu. De tous les senti-
 „ mens dont mon cœur étoit pénétré
 „ pour vous , il n'y reste que l'admira-
 „ tion qu'on ne peut refuser à votre beau
 „ génie , & l'amour de vos écrits. Si je
 „ ne puis honorer en vous que vos ta-
 „ lens , ce n'est pas ma faute. Je ne man-
 „ querai jamais au respect qui leur est
 „ dû , ni aux procédés que ce respect
 „ exige. „

Au milieu de toutes ces petites tracas-
 series littéraires, qui me confirmoient de
 plus en plus dans ma résolution , je reçus
 le plus grand honneur que les lettres
 m'aient attiré , & auquel j'ai été le plus
 sensible, dans la visite que M. le prince
 de Conti daigna me faire par deux fois ,
 l'une au petit château , & l'autre à Mont-
 Louis. Il choisit même toutes les deux
 fois , le temps que Mad. de Luxembourg
 n'étoit pas à Montmorency , afin de ren-
 dre plus manifeste qu'il n'y venoit que
 pour moi. Je n'ai jamais douté que je ne
 dusse les premières bontés de ce prince à

Mad. de Luxembourg & à M. de Boufflers ; mais je ne doute pas , non plus , que je ne doive à ses propres sentimens & à moi-même , celles dont il n'a cessé de m'honorer depuis lors. (*)

Comme mon appartement de Mont-Louis étoit très-petit , & que la situation du donjon étoit charmante , j'y conduisis le prince , qui pour comble de graces , voulut que j'eusse l'honneur de faire sa partie aux échecs. Je savois qu'il gagnoit le chevalier de Lorenzy , qui étoit plus fort que moi. Cependant , malgré les signes & les grimaces du chevalier & des assistans , que je ne fis pas semblant de voir , je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finissant , je lui dis d'un ton respectueux , mais grave : Monseigneur , j'honore trop votre altesse sérénissime ,

(*) Remarquez la persévérance de cette aveugle & stupide confiance , au milieu de tous les traitemens qui devoient le plus m'en détacher. Elle n'a cessé que depuis mon retour à Paris en 1770.

pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince , plein d'esprit & de lumieres , & si digne de n'être pas adulé , sentit en effet , du moins je le pense , qu'il n'y avoit là que moi qui le traitasse en homme , & j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment su bon gré.

Quand il m'en auroit su mauvais gré , je ne me reprocherois pas de n'avoir voulu le tromper en rien , & je n'ai pas assurément à me reprocher non plus , d'avoir mal répondu dans mon cœur à ses bontés , mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaise grace , tandis qu'il mettoit lui-même une grace infinie dans la maniere de me les marquer. Peu de jours après , il me fit envoyer un panier de gibier , que je reçus comme je devois. A quelque temps de là , il m'en fit envoyer un autre ; & l'un de ses officiers des chasses écrivit par ses ordres , que c'étoit de la chasse de son altesse , & du gibier tiré de sa propre main. Je le reçus encore ; mais j'écrivis à Mad. de Boufflers que je n'en

recevrois plus. Cette lettre fut généralement blâmée, & méritoit de l'être. Refuser des présens en gibier, d'un prince du sang, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance, que la rusticité d'un mal-appris qui se méconnoît. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil, sans en rougir, & sans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin, je n'ai pas entrepris mes Confessions pour taire mes sottises, & celle-là me révolte trop moi-même, pour qu'il me soit permis de la diffimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir son rival, il s'en fallut peu : car alors Mad. de B. s'étoit encore sa maîtresse, & je n'en savois rien. Elle me venoit voir assez souvent avec le chevalier de Lorenzy. Elle étoit belle & jeune encore ; elle affectoit l'esprit romain, & moi je l'ens toujours romanesque ; cela se tenoit d'assez près. Je faillis me prendre ; je crois qu'elle le vit : le chevalier le vit

aussi ; du moins il m'en parla , & de manière à ne pas me décourager. Mais pour le coup , je fus sage , & il en étoit temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venois de donner aux barbons dans ma lettre à d'Alembert , j'eus honte d'en profiter si mal moi-même ; d'ailleurs , apprenant ce que j'avois ignoré , il auroit fallu que la tête m'eût tourné , pour porter si haut mes concurrences. Enfin , mal guéri peut-être encore de ma passion pour Mad. d'H. , je sentis que plus rien ne la pouvoit remplacer dans mon cœur , & je fis mes adieux à l'amour pour le reste de ma vie. Au moment où j'écris ceci , je viens d'avoir d'une jeune femme , qui avoit ses vues , des agaceries bien dangereuses , & avec des yeux bien inquiétans : mais si elle a fait semblant d'oublier mes douze lustres , pour moi , je m'en suis souvenu. Après m'être tiré de ce pas , je ne crains plus de chûtes , & je réponds de moi pour le reste de mes jours.

Mad. de B. s'étant apperçu de l'émotion qu'elle m'avoit donnée, put s'appercevoir aussi que j'en avois triomphé. Je ne suis ni assez fou ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge ; mais sur certains propos qu'elle tint à Thérèse, j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité ; si cela est, & qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curiosité frustrée, il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes faiblesses, puisque l'amour vainqueur me fut si funeste, & que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil des lettres qui m'a servi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que sur la trace de mes souvenirs : mais ils sont tels dans cette cruelle époque, & la forte impression m'en est si bien restée, que, perdu dans la mer immense de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique les suites ne m'offrent plus que des souvenirs confus. Ainsi, je

356 LES CONFESIONS.

puis marcher dans le livre suivant, avec encore assez d'assurance. Si je vais plus loin, ce ne sera plus qu'en tâtonnant.

FIN du Tome cinquieme.

ec
us